Le Berdache

Association pour les droits de la communauté gaie du Québec

Dossier Pédérastie



nº 15
novembre 1980

AGG

Le Berdache est le journal de l'Association pour les droits de la communauté gaie du Québec. Les opinions qui y sont exprimées ne sont pas nécessairement celles de l'A.D.G.Q. *Le Berdache* souhaite offrir à la communauté gaie du Québec, un lieu d'expression et de communication qui lui est encore refusé dans la presse courante.
Le nom de «berdache», archaïsme de la langue française qui désignait avant le 19ième siècle l'homosexuel de façon usuelle, a été notamment utilisé par les missionnaires européens «découvrant» les tribus amérindiennes, et stupéfaits de ce que l'homosexualité y était connue, pratiquée et respectée. Nous, francophones homosexuels et lesbiennes du continent nord-américain, désireux et désireuses d'avoir notre place dans la cité d'aujourd'hui, nous aimons ce nom de berdache.
Le Berdache est publié dix fois par an et il est distribué gratuitement aux membres de l'A.D.G.Q., ainsi que dans la plupart des tavernes, clubs, discothèques, bars gais et aux autres groupes gais du Québec.

Tirage: 6000 exemplaires
Dépot: Bibliothèque Nationale du Québec.

N° ISSN: 0221-1168

Adresse postale de l'A.D.G.Q.: C.P. 36,
Succursale C, Montréal, Québec, H2L 4J7
Bureau de l'A.D.G.Q.:
1264, Saint-Timothée, Montréal (métro Berri-deMontigny).

Tél.: (514)843-8671

Nos lecteurs et lectrices sont invités/es à nous soumettre tout article de leur choix. Les exigences sont les mêmes pour les commentaires des lecteurs et des lectrices et pour les textes, c'est-à-dire textes corrigés et dactylographiés à double interligne sur page recto seulement. Nous nous réservons le droit de publier ou non. Toute collaboration est bénévole. La date limite pour envoyer les textes du prochain numéro est le **25 novembre.**

Collaborateurs et collaboratrices
Rédaction, idées, reportages:
Richard D'Auteuil, Christian Bédard, Jos Bergeron, Yves Blondin, Pierre Boileau, Christian Bordeleau, Alain Bouchard, Bernard C., Gilles Castonguay, Paul Chamberland, Alan Cooke, Ron Dayman, Gilbert Dion, Gilles Garneau, Robert de Grosbois, Jeanne d'Arc Jutras, Jean-Claude Klein, Jean-Michel Lagacé, René Lavoie, Pierre Quenneville, Benoît André Racine, Danièle Raide, Jean Simoneau, Jean-Michel Sivry, Paul-François Sylvestre, Josée Yvon, Tom Waugh.

Publicité: Vital Caron, Denis Lagueux
Pour tout renseignement, veuillez communiquer avec le bureau de l'ADGQ (843-8671) ou (337-4979). Nous n'acceptons pas d'annonces sexistes et nous nous réservons le droit de puplier ou non.

Permanence, secrétariat et distribution du journal:
Jeremy Bass, Ron Dayman, Richard De Langis, Pierre Dostie, Jean-Claude Klein, Daniel Marchand, Richard Morissette, Mario Pelletier, Marcel Pleau, Gérald Racicot, David Rand, Réjean Trottier.

Corrections, mise en page, photographies:
Christian Bédard, Serge Bergeron, Yves Blondin, Yvon Blouin, Pierre Boileau, Christian Bordeleau, Daniq Charland, Robert De Grosbois, Jean-Claude Klein, Jean-Michel Sivry, Patrick Sullivan, Greg Tutko.

Sources:
Gai Pied, Productions 88, The Body Politic.

Collectif de l'ADGQ:
Jeremy Bass, Christian Bédard, Yves Blondin, Pierre Boileau, Vital Caron, Ron Dayman, Gilles Garneau, Jean-Michel Sivry.

Sommaire

4 Berdaches à vos plumes
Action/Information
Montréal
10 Québec
Canada
11 USA
12 Monde
14 Des Gais militent
15 Idées
20 Chroniqueu de Jeannes d'Arc
22 Rencontre avec Richard Charron
25 Dossier: Pédophilie
47 Livres
52 Danse, disques et spectacles
54 Théâtre
56 Films
59 Création

Photographie de couverture de Bernard Faucon. Un album consacré à ce jeune photographe sera publié aux Ed Herscher, en janvier 1981.

Le Berdache

Tarif publicitaire

	Format en cm	Tarif en dollars
Carte de visite	5 x 9	25
1/4 de page	9 x 12	60
1/3 de page	5.5 x 24	75
1/2 page	9 x 24 18 x 12	110
2/3 de page	11.5 x 24	140
une page	18 x 24	200
couverture 2 ou 3	18 x 24	250
couverture arrière	18 x 24	400

Chèques faits au nom de l'ADGQ
date limite le 30 de chaque mois
Information: Vital Caron (514) 843-8671
(514) 337-4979

Tirage 6000 exemplaires

Editorial
Quand nous sommes morts rose...

Morosité, l'envers de la vie en rose...

C'est le *mood de* l'automne, il faut croire.

Où va ce grand mouvement de masse de la libération gaie que les fidèles de l'A.D.G.Q. veulent continuer à espérer? Il y a un mois, notre édito était consacré à la mort de la C.C.D.L.G. la coalition canadienne pour les droits des lesbiennes et des gais, dont l'A.D.G.Q. était membre. Mais comme "un malheur n'arrive jamais seul", c'est le défunt R.N.L.G.Q. qu'il nous faut ce mois-ci ensevelir.

Deux ans après sa création, la coalition québécoise que nous nous étions inventée, a disparu, faute de pouvoir adéquatement répondre au rôle qui lui avait été assigné dans sa constitution: rassembler les organismes de lesbiennes et de gais qui, au Québec, luttent pour la libération homosexuelle.

Depuis deux ans, le R.N.L.G.Q. Regroupement national des lesbiennes et gais du Québec, montrait l'apparence d'une coalition de groupes québécois, mais finit par ne refléter véritablement que les revendication et les aspirations d'un seul groupe, l'A.D.G.Q. et de quelques individus dispersés — tous, eux-mêmes, membres de notre association.

Faute de vocations, le R.N.L.G.Q. était, en fait, la façade "nationale" de l'A.D.G.Q. qui a toujours été passablement "montréalaise". Les autres groupes membres, furent si *discrets,* par leur présence, leurs revendications et leur aide, qu'il n'est pas hasardeux aujourd'hui de penser qu'ils ne se sont jamais identifiés à un projet global, qui aurait dû être le leur autant que le nôtre. Le R.N.L.G.Q. en était venu à n'être qu'un artifice un peu énorme, compte tenu des énergies disponibles.

L'inévitable arriva; faute de vocations diversifiées venues l'enrichir, le R.N.L.G.Q. ne représenta jamais l'ensemble des groupes; donc le R.N.L.G.Q. ne put prétendre à aucune représentativité vis-à-vis de l'extérieur; donc ses interventions dispersées n'eurent pas le poids escompté; donc la démolisation s'accrut; donc le R.N.L.G.Q. représenta de moins en moins de monde; donc... Une autre hypothèse retient également notre attention: La coalition québécoise avait été voulue par quelques groupes en octobre 78, à Québec — disons 6 ou 7 — mais l'A.D.G.Q. était le seul d'entre eux qui avait la prétention de représenter largement l'ensemble de la communauté lesbienne et gaie québécoise, et de la défendre. Cette position de force incontestable a-t-elle fait peur aux autres groupes, lesquels, non moins utiles, étaient cependant plus spécialisés — aide psychologique, centres sociaux, librairies, groupes religieux — ou plus régionaux?

Ce déséquilibre a-t-il été évident pour eux dès le début en bloquant leurs initiatives, et en nous laissant les avantages, certes, mais aussi les charges de cette position?

Paradoxalement, c'est bien l'A.D.G.Q., qui a pourtant davantage profité de la coalition que tout autre groupe membre, qui a proposé sa dissolution. Le constat que nous avons fait, en collectif, — celui de ne dénombrer que des militants actifs à l'A.D.G.Q. parmi les militants actifs du R.N.L.G.Q. — nous a conduits à vouloir rassembler ces forces, que nous trouvons sans cesse trop isolées et trop peu nombreuses. Pourquoi, par exemple, avoir passé, (avoir perdu?) des jours et des semaines de réunions, de rédactions, de corrections, de lectures, et de relectures à peaufiner une constitution, qui n'est rien d'autre qu'un exercice d'esprit sur des règles démocratiques alors que seulement 4 groupes étaient représentés au 4ième congrès national, seule assemblée annuelle générale de tous les membres? Quel était l'impact de ces mêmes correspondances, envoyés en double exemplaires par l'A.D.G.Q. sur papier à en-tête bleu et par le R.N.L.G.Q. sur papier à en-tête vert, aux mêmes organismes, auprès de qui nous intervenions?

Quelle suite le R.N.L.G.Q. pouvait-il assurer aux nombreuses résolutions adoptées par le 3ième congrès, quand trois ou quatre personnes tout au plus y travaillaient régulièrement?

Et surtout, quelles initiatives propres, quelles positions politiques communes, quelle image unitaire le R.N.L.G.Q. pouvait-il proposer, en l'absence de travail commun entre les groupes? Ces derniers n'exerçant aucun contrôle, et n'étant pas présents, pouvait-on prétendre parler en leurs noms?

Ne soyons pas trop pessimistes. L'A.D.G.Q. souhaite voir — et le collectif l'a exprimé, lors de la discussion sur la résolution de dissolution — la continuation de tous les efforts de regroupement. De même, les contacts déjà établis, les communications inter-groupes, n'ont pas besoin d'une structure commune pour se prolonger et se développer. Nul doute pour nous que le movement avancera à son rythme dans l'avenir, et peut-être mieux, sans la lourdeur du regroupement.

Nous serions très injustes de ne pas terminer en remerciant de leur collaboration exemplaire au R.N.L.G.Q., trois amis qui n'ont jamais ménagé leur temps et leur efficacité: Yvon Thivierge, Jean-Michel Lagacé et Gilles Garneau.

Le collectif

Lieu ouvert aux revendications

Je sors à peine de la lecture du dernier numéro (no. 13) et je m'empresse de vous écrire afin de vous souligner l'intérêt grandissant que je ressens face à l'attitude d'ouverture que montre *Le Berdache* vis-à-vis le questionnement des marginalités.

Déjà, j'avais noté dans la transcription de la table-ronde sur le cinéma homosexuel la volonté que vous aviez de rendre compte avec justesse de "ce qui se pense" actuellement chez certains militants qui produisent des oeuvres symboliques. Le récent envoi me semble affirmer avec avantage de conviction, et c'est déjà prévalent à l'intérieur du milieu.

Le fait de donner la parole à deux collaborateurs extérieurs qui nous entretiennent de leurs expériences dans un ailleurs autre, mais si identique (San Francisco/Paris), nous procure ce léger divertissement qui nous permet d'aller plus en profondeur, de nous interroger finalement sur ces réflexes conditionnés.

Par sa forme directe, l'entrevue avec Michel Tremblay sort encore plus de l'ornière quand il parle de l'image de l'homosexuel type et lui, comment il réagit en regard de ces mêmes images que son oeuvre véhicule. L'intérêt réside à "penser", non pas LA condition, mais toute sexualité. Non seulement comme lieu qui dépasse la génitalité, mais encore lieu politique qui peut dépasser tous conditionnements sociaux.

Le danger est qu'une revue qui s'identifie à une lutte, oublie la distance nécessaire qui fait qu'elle n'érige plus cette lutte en dogme, donc qu'elle permettrait d'être un lieu ouvert aux revendications.

Jean Tourangeau, Montréal

La Communauté Homophile Chrétienne reprend ses activités.

La *Communauté Homophile Chrétienne* a repris ses activités depuis le début de septembre. Nous invitons toutes les personnes qui désirent suivre une démarche chrétienne et qui veulent échanger à se joindre à nous pour ces rencontres.

Les premiers lundis de chaque mois sont tout spécialement consacrés à des conférences religieuses avec échanges s'il y a lieu.

Les deuxièmes et quatrièmes lundis se veulent surtout des discussions plus profanes avec références dans nos vécus chrétiens.

Les troisièmes lundis sont voués à des rencontres sociales. Chacun de nos lundis suit l'horaire suivant:

19:30h. — 20:30h. Célébration eucharistique
20:30h. — 21:00h. Pause-café et information
21:00h. — 22:00h. Conférence, discussion et échange

Au plaisir de vous compter parmi nos membres, **Jean François, relationniste 688-9071.**



A quatre ans, je rêvais de "manger" Tintin

Les années '80 vont passer comme un gros test pour tout le monde; ça inclut nous autres. Je pense qu'on peut évoluer vers une société ou les "gais" et les "straights" vont disparaître.

Nous sommes les enfants d'une société et nous portons les marques de cette société. Au niveau sexuel, nous avons tous grandi au milieu d'une injustice envers les femmes. Que l'on soit gai, "straight", ou n'importe où entre les deux, on a tous été marqués par le sexisme. Cela n'est pas à côté de notre sexualité, cela fait partie de notre sexualité. Toutes nos expériences de c'est quoi un homme et de c'est quoi une femme se sont faites en présence d'hommes et de c'est quoi une femme se sont faites en présence d'hommes et de femmes *inégaux*. Qu'on soit gai ou straight, on est les produits différents de la même société.

Quand j'étais petit, tous les héros de la TV étaient des hommes. À quatre ans, je rêvais de "manger" Tintin. J'ai fréquenté l'école non mixte jusqu'à mon Cegep. Comme j'aimais pas les sports, je n'étais pas "dans la gang" des "gars" et je n'ai pas participé aux lectures collectives de playboy etc. Pendant qu'ils devenaient des hétéros-sexistes (i.e. des straights), mois je devenais un homo-sexiste (i.e. un gai). Quand j'ai rejoint le Cegep, mon orientation était pas mal fixée mais j'ai eu quelques expériences avec des filles pour rehausser mon estime personnelle. Des rapports comme ça, on est mieux de ne pas en avoir et j'ai arrêté d'en avoir. Je suis gai, je m'accepte, mais je pense à l'avenir. Il faut penser à l'avenir parce qu'on est dans une décennie "tournant"...

Comme "straight" pogné dans le sexisme, ou comme gai pogné d'une autre rançon, on a des limites. On peut essayer de passer au dessus. C'est difficile pour nous mais préparons les conditions pour que ça soit *facile* pour les générations futures.

Le meilleur moyen de contrer l'homophobie, c'est peut-être de rappeler à la société qu'elle nous a produits, que les "straights" non plus ne sont pas parfaits, et que la tâche positive est d'éliminer l'inégalité entre hommes et femmes. La majorité (2/3) des travailleurs au salaire minimum sont des femmes. Le salaire d'une femme est inférieur à celui d'un homme pour un travail égal. On attend toujours pour les garderies gratuites tant promises par le PQ.

François, Montréal

Indispensabilité!

Après un mois de vacances en Californie, le retour au bercail. Et le plaisir de retrouver *Le Berdache* au comptoir de mon libraire. Le numéro de juillet-août m'a convaincu définitivement de l'indispensabilité pour les gais du Québec en général, et moi en particulier, du *Berdache*...

Michel Godin, Hull.

Annonces grossières

J'ai beaucoup aimé le dernier numéro. Surtout les interviews de Michel Tremblay et Dennis Altman. Bravo!

J'ai pas aimé du tout l'annonce pour les cartes "sexy" page 34 et les sincères condoléances même page juste au-dessus. Les deux étaient grossières. Prière d'éliminer ces choses là. *Le Berdache* est le seul organe sérieux français en Amérique du Nord... Laissez donc ces choses là aux journaux sexy, drôles etc...

Lachez pas! Merci.

François, Montréal

Eglise et homophilie

Je viens de lire dans la revue *Lampiao* du Brézil un article sur L'Eglise et l'homophilie. J'aimerais beaucoup recevoir un numéro-spécimen de la revue gaie *Le Berdache*...

J'aimerais aussi recevoir toute documentation sur le problème de l'homosexualité vis à vis de l'Eglise catholique...

Malheureusement nous n'avons ici aucune liberté. Etre gai c'est défendu. J'habite dans une ville victorienne!... comme à Londres en 1870, plus ou moins...

Jack; Buenos Aires, Argentine



Carte postale de Bologne

Étonnants ces Italiens! En plein centre de la place principale, un groupe se forme et discute à haute voix de politique: communisme, socialisme et *Partito Radicale*. Un bonhomme commence à m'expliquer en italien la discussion (j'en perds la moitié). Il m'explique entre autres le parti des *«panelle»* (les Berdaches en italien). La discussion vient en partie d'un journaliste qui «est sorti». Vraiment étonnant. J'ai l'impression que *Fuori!* et le *Partito Radicale* ont mis le sujet jusque sur la rue.

Jacques Lachapelle; Bologna, Italia

Cher M. Waugh...

Nous reproduisons des extraits d'une longue lettre ouverte envoyée par le groupe ***sortir,*** *à notre collaborateur, Tom Waugh.*

(En réponse à un article paru dans le *Body Politic)*

Le groupe **Sortir,** hommes d'affaires québécois gais, a été fier de produire la Semaine du Cinéma Gai à Montréal, la première du genre au Canada. A Montréal, et non à Toronto. Etait-ce là une raison suffisante pour que le journal *Body Politic,* émanant de Toronto, nous donne une si piètre couverture?

La critique est facile, M. Waugh. Pourquoi tout démolir? Pourquoi tout rejeter? On ne vous demandait pas d'être flatteur avec nous, on espérait seulement que vous soyez un peu plus positif face à cet événement.

Nous croyons que l'assistance à la Semaine a prouvé hors de tout doute qu'une très grande partie de la communauté gaie était satisfaite de la programmation. Quand au contenu des films, nous ne sommes pas réalisateurs mais distributeurs, donc, nous vendons un produit déjà existant sur le marché et nous ne croyons pas que les homosexuels recherchent des films ayant un contenu plus social.

Maintenant, nous nous devons de démentir quelques unes de vos affirmations concernant certains films que nous n'avons pas présenté.

1. *Word is out:* Ce film a été retiré à la troisième représentation. Nous avons remboursé les cinq lesbiennes qui avaient d'abord visionné Chant d'amour, parce qu'elles n'avaient pas remarqué le changement à l'horaire.
2. *Truxx:* Nous avons négocié ce film qui nous a été refusé parce que le distributeur a prétendu que ce film avait été fait pour des raisons éducationnelles. Toutefois, ce monsieur nous a téléphoné une semaine avant le début de l'événement et nous a fait connaître son intention d'apporter le film avec lui à Montréal. Nous n'avons jamais vu ce monsieur.
3. *The Conséquence:* Le distributeur nous a refusé ce film, prétextant que ce film attendait une meilleure rentabilité en salle commerciale. Ce film fut programmé à Montréal, une semaine avant le début de notre Semaine.
4. *Cite de la nuit:* Nous avons rencontré personnellement le distributeur qui nous a avisés qu'il s'était engagé avec une salle commerciale à Montréal. Ce qui était vrai.(...)

Voilà pour les films. Maintenant pour ce qui est de la consultation auprès de la communauté gaie, permettez-moi de vous dire que nous avons fait connaître nos intentions de réaliser cette Semaine en avril dans *Attitude* et aux *Productions 88.* De plus, une projection privée de **Race d'Ep** et de **Milan Bleu** en présence de Lionel Soukaz avait réuni en mai, le collectif du *Berdache,* de l'A.D.G.Q., des *productions 88,* du magazine *Attitude* et des journalistes de Radio-Canada. Ça réunissait suffisamment de monde pour répandre la nouvelle dans la communauté gaie.(...)

En ce qui concerne les courts métrages retirés de l'horaire, nous avions basé notre sélection sur un de vos articles parus dans un numéro de *Body Politic.* Comme vous avez pu le constater, notre clientèle n'a pas du tout aimé ces films. Nous sommes quand même étonnés que ce soit vous, un homme, qui vous portiez à la défense des lesbiennes. N'ont-elles pas de porte-parole? Aucune d'elle ne nous a contactés, ni avant, ni pendant, ni après la Semaine. (...)

Nous aurions aussi aimé que vous mentionniez le fait qu'enfin un événement gai se passait chez nous, au Québec, et qu'il avait l'importance des festivals organisés ailleurs (comme l'ont déclaré les journaux hétéros), que les organisateurs avaient eu le culot de défier tous les préjugés et le scepticisme du milieu gai et que finalement, pour la première fois, une entreprise privée travaillait de concert avec l'Association pour les droits de la communauté gaie et que l'événement dépassait la Semaine du Cinéma Gai et englobait une exposition d'artistes gais de même que deux kiosques de livres gais (L'Androgyne et Priape). A notre connaissance la locomotive Sortir a mené tous ses wagons en gare. (...)

Nous savons que près de 6000 personnes sont sorties avec nous et ça, c'est un immense pas en avant.

Sortir ne peut que regretter que *Body Politic* n'ait pas pris notre Semaine du Cinéma Gai aux sérieux en ne publiant pas notre communiqué et notre programme et en faisant une critique que aussi destructive.

Le Groupe Sortir

La plupart des lectrices et lecteurs du Berdache *ne lisent pas* TBP *mais peut-être aimeraient-ils/elles en savoir plus de cette controverse évoquée par la lettre de* ***Sortir, inc.***

Il est d'abord important de noter que le ton dominant des articles du TBP *sur la Semaine du cinéma gai a été positif: deux pages complètes, presque 4000 mots, cinq photos, des appréciations sympathiques et détaillées de quatre films dont on a dit qu'ils étaient «un hit», «un modèle à imiter», «un film encourageant», «le prototype du cinéma gai», «plaisant et émouvant» ou encore un «festin somptueux». Pour donner mon point de vue sur l'ensemble, j'ai écrit qu'il s'agissait d'un «événement majeur», «sans précédent» «un banquet» et j'ai adressé des félicitations à Sortir Inc pour avoir importé quatre nouveaux films français dont les premières québécoises ont provoqué une «grande sensation». J'ai aussi prévu des «résultats importants» de la Semaine, c'est-à-dire, un meilleur accès du public gai aux films qui traitent de lui.*

J'ai aussi offert plusieurs suggestions constructives pour de futurs festivals — à propos de la programmation, de la portée, de la diversité des sélections, des subventions et du statut commercial, etc.

Tant qu'à l'exclusion des lesbiennes de la Semaine du cinéma gai, c'est toujours ma critique majeure du festival. C'est un principe de base de notre mouvement que les institutions gaies mâles (économiques, culturelles et sociales) ont le devoir de partager leurs ressources et leurs pouvoirs supérieurs avec la communauté lesbienne qui est moins priviligiée pour des raisons bien connues. C'est un principe que Sortir est le premier à rejeter si ouvertement depuis longtemps, à la suite de quelques vendeurs de Honcho, de Rush, de vapeur, des fournisseurs de clones et des clubs de la mafia. Au moment où les attaques contre nous par la police, les media et les juges s'amplifient, autant que les efforts pour nous diviser, une manifestation culturelle d'une telle ampleur, ambition, investissement et influence qui exclut les images de nos soeurs est inexcusable et inacceptable.

Contrairement à ce que dit Sortir, de bons films lesbiens sont bel et bien disponibles — ils sont seulement moins visibles que Saturday Night at the Baths. *J'en ai suggéré plusieurs aussitôt que j'ai entendu parler (par accident) de la Semaine, mais il était déjà trop tard... Comme preuve de cette disponibilité des films lesbiens les organisateurs de la série gaie du 9e festival du Nouveau Cinéma de Montréal qui vient de se terminer, malgré leur préparation hâtive et au dernier moment, ont su inclure un tiers de films lesbiens dont un long métrage français. Ils ont pu aussi inviter une cinéaste lesbienne américaine.*

Les festivals semblables qui ont eu lieu récemment à New York, Washington D.C., San Francisco, Londres, Paris, Kingston (Ontario!) et Montréal (1977) ont tous eu des faiblesses mais chacun a réussi mieux que la Semaine de Sortir inc. à combattre l'oppression et l'invisibilité des lesbiennes à l'écran, La disponibilité des films en version française est problématique, je l'avoue, mais c'est un obstacle que les autres festivals de Montréal et les cinéphiles montréalais/es ont appris à surmonter il y a longtemps et de plusieurs façons concrètes. Ce n'est pas une excuse pour cette négligence grossière qui est aggravée et non pas exonorée quand Sortir inc. admet que le projet était orienté vers les mâles depuis sa conception. Il est fort curieux de trouver le mot «responsabilité» dans une telle lettre.

Si le groupe Sortir veut sincèrement offrir à la communauté gaie une alternative aux bars, il doit se demander de bonne foi s'il n'y a pas d'autre solution que le commerce.

De plus, le groupe Sortir se crée des illusions s'il pense que l'attention donnée à la Semaine par la presse straight de Montréal était normale ou suffisante. Le boycottage presque total de la Gazette, *le plus grand quotidien de Montréal est, à mon avis, la cause principale de l'échec commercial de la*

Semaine, en particulier celui des films en version anglaise comme Word is Out. *(J'ai exprimé cette opinion dans une lettre à la* Gazette *qui n'a jamais parue, bien sûr.)*

Tant qu'à La Presse, *elle donne régulièrement la première page de la section «Art et Spectacles» et de grosses photos publicitaires au moindre frisson culturel (ce qui comporte des occasions pour les straights de se moquer de nous, comme* La cage aux folles*). La semaine du cinéma gai n'a reçu qu'une attention mitigée et sans enthousiasme par ce quotidien qui l'a enterrée quelque part dans l'une de ses pages. Cela s'appelle de l'homophobie et on doit s'en plaindre, non pas l'accepter ou s'en réjouir comme le fait Sortir inc.*

Les autres plaintes du groupe Sortir à propos du TBP *sont peut-être raisonnables. Comme critique québécois pour ce journal, je n'accepte aucune responsabilité pour le manque de publicité gratuite à l'avance dans ce journal, ni pour ses dates-limites très contraignantes qui en sont probablement la cause, ni pour son toronto-centrisme que moi aussi je dénonce souvent.*

A propos du TBP *et de la consultation communautaire, il faut rappeler à Sortir que* TBP *n'a pas été invité au visionnement avancé sur lequel Sortir met tant d'emphase. La même chose vaut pour le critique montréalais de* Christopher Street, *et pour d'autres groupes de lesbiennes qui sont très actifs depuis longtemps dans le domaine du cinéma et de la lutte culturelle à Montréal — pour ne pas mentionner les groupes de femmes. Ça, ce n'est pas de la consultation, c'est un refus de l'expertise et des ressources déjà existantes à Montréal qui auraient pu aider beaucoup à la Semaine du cinéma gai.*

Finalement, je trouve que la lettre de Sortir inc. met en question le rôle essentiel de la critique dans la communauté gaie. Sortir termine sa lettre en disant avoir autant d'intérêt dans la critique que dans le commerce, c'est une contradiction que je ne souligne pas, la critique étant très différente de la publicité. Les lectrices et lecteurs du Berdache *connaissent déjà l'importance de la discussion, de l'échange de vues des différentes couches sociales et des différents intérêts politiques qui constituent notre «communauté». Il faut continuer.*

Tom Waugh



Montréal

La fête du 24 juin est maintenant entre les mains des citoyens

La fête du 24 juin est maintenant entre les mains des citoyens. C'est le résumé qui se dégage de l'assemblée générale de la Corporation de la fête du 24 juin Montréal tenue le 15 octobre 1980. Le groupe **"Montréal Plus"** formé de personnes émanant du milieu populaire de toutes les zones de l'île de Montréal et de l'île de Laval a réussi à faire élire son équipe au grand complet en défendant l'idée d'un colloque de consultation de la population. Ce colloque qui aura lieu, le 15 novembre 1980 sera un temps d'arrêt et de réflexion sur la Fête afin qu'elle soit encore plus éblouissante, plus chaleureuse, plus démocratique et qu'elle réponde davantage aux besoins de nos quartiers et qu'elle devienne réellement un moment de fierté collective unique.

Le nouveau conseil d'administration s'est donné un exécutif lors de sa première réunion du 20 octobre. Ce conseil exécutif est formé des personnes suivantes: Jean-Michel Lagacé, président; Yves Petit, premier vice-président; Anne-Marie Tardif, deuxième vice-président; Gilles Therrien, secrétaire et Jean-Claude Therrien, trésorier.

Le nouveau président de la Corporation, Jean-Michel Lagacé possède à son crédit plus de 14 ans de travail en milieu populaire et communautaire, plus particulièrement dans le sud-ouest de Montréal où il fut l'initiateur de plusieurs groupes de citoyens et d'un comité de loisir. Son action est également étendue au monde syndical, au milieu politique et dernièrement au sein d'organismes de défense des minorités. Il était notamment interviewé récemment dans les pages du *Berdache* (no 10, mai 80, p.22) Jean-Michel est un membre actif de l'ADGQ et collaborateur régulier du *Berdache*.

Une radio pour les femmes.

La Presse et Production 88

CIEL FM deviendra-t-elle un attrape nigaux pour les femmes?... Depuis le 1er septembre, les voix que l'on entend à CIEL FM sont toutes féminines dans tous les domaines. Jean-Pierre Coallier co-propriétaire de la station a expliqué qu'il a choisi cette formule parce qu'il fallait un gagdet ou un truc qui pourrait différencier CIEL FM des autres stations. Il n'y a pas d'annonceurs mais des capsules documentées où l'on parle criminologie, sociologie, cuisine, gastronomie, histoire, patrimoine, poésie, droit, science, agriculture, consomation, et de l'enfance. Ainsi CIEL FM, deviend une station peuplée de femmes, un gadget ni plus ni moins pour relancer la radio de COALLIER.

Richard D'auteuil



Le quotidien La Presse à nouveau impliqué dans une affaire de discrimination

Le propriétaire d'un club de rencontres par correspondance, *Le Club Contact Enrg.*, vient de déposer une plainte contre le quotidien *La Presse* de Montréal auprès de la Commission des droits de la personne et aussi au Conseil de presse du Québec.

Le Club Contact Enrg. désirait annoncer dans les pages du quotidien montréalais les services de rencontre qu'il offre aux personnes d'orientation homosexuelle, et il se heurta au refus catégorique de la direction de *La Presse* qui déclare ne pas accepter "ce genre d'annonce" (sic), sans fournir aucune autre raison à son refus.

Dans la déclaration faite aux média, le propriétaire du *Club Contact Enrg.* soutient qu'il s'agit là d'un autre exemple de discrimination envers les gais dont ce quotidien s'est fait une spécialité depuis quelques années; ce journal publie déjà depuis longtemps les réclames publicitaires d'agences semblables, mais *hétérosexuelles* de poursuivre le propriétaire du Club.

Il termine en affirmant que l'impossibilité pour *La Presse* de justifier son refus autrement que par une remarque lapidaire telle "nous ne publions ce genre d'annonce" (sic) signe clairement un aveu de discrimination sur la base de l'homosexualité.

La plainte en question s'appuie sur les articles 10, 12, 44 et 49 de la Charte québécoise des droits et libertés de la personne.

Le Club Contact Enrg.

Au tour du Journal de Montréal

Après avoir publié une annonce du *Club Contact Enrg* à cinq reprises consécutives, le *Journal de Montréal,* alléguant des plaintes reçues de ses lecteurs/trices, exigeait pour publier l'annonce en question à nouveau que le titre *Homosexuels* soit modifié pour celui de *Club Contact*, ce que le propriétaire de cette agence de rencontres par courrier a refusé, invoquant que l'impact de sa publicité n'atteindrait probablement plus la clientèle visée.

Une plainte vient donc d'être déposée auprès de la Commission des droits de la personne contre le Journal de Montréal, en vertu des articles 10 et 12 de la Charte des droits et libertés de la personne du Québec, qui stipule qu'on ne peut refuser de conclure un acte juridique sur la base de l'orientation sexuelle.

On se rappellera qu'une plainte de cette nature est actuellement devant la *CDP* contre le journal *La Presse,* et toujours pour cette même annonce que ce quotidien a carrément refusé de publier en juillet dernier.

Alain Bouchard

Le Québec gai à l'avant-garde?

Le Québec commencerait-il à prendre l'avant-garde dans la publication de livres gais en français? Le numéro de septembre du mensuel gai belge, *Gay* nous rapporte que les best sellers du mois à Bruxelle étaient 1) *Les Plaisirs de l'amour gai* d'Intrinsèque (Montréal) 2) *Le danseur de Manhattan* et 3) *La société invertie* de Flammarion (Montréal, et non pas Ottawa comme ils le prétendent) **2 sur 3, pas pire!**

Ron Dayman

Lancement d'un "magazine des Clubs de Montréal"

Le dimanche 12 octobre, avait lieu au bar Jonas, le lancement du magazine **Inter Club,** un journal d'information trimestriel destiné aux membres de clubs de cuir de la métropole.

J'ai rencontré des membres de clubs pour tenter d'apprendre qui sont ces "vestes de cuir" comme on les appelles communément. Il appert qu'il y a environ 125 membres réguliers à Montréal répartis dans dix clubs différents. S'ajoutent à ce nombre, des membres associés, honoraires ou fraternels.

Si ces gens portent des vestes de cuir, c'est pour s'identifier à un uniforme qui symbolise la virilité et qui excite les sens ("L'odeur du cuir, c'est des *poppers* naturels", me confia un des présidents de clubs). De plus, ces clubs sont des associations à but non lucratif et des groupes fraternels qui oeuvrent à l'entraide en cas de sinistre chez un membre et à l'organisation d'activités sociales telles les "runs" ou "beer-bash". Ils sont privés et leur nombre de membres est limité. Bien que leurs codes, rites et initiation soient secrets, on m'a dit que le nouveau a souvent une période de probation ou d'attente de six mois avant d'être admis officiellement et tout ceci sous l'oeil attentif du "préfet de discipline" qui veille à ce qu'aucun membre ne donne de mauvais nom au club (lorsqu'on porte les "couleurs" du club, il faut se comporter avec décorum dans les bars et autres endroits publics). Ce code d'éthique strict permet aux membres des différents clubs des rencontres entre eux *sans crainte de mésaventure...* On me dit que dans ces clubs, les classes sociales disparaissent — ouvriers et professionnels sont sur le même pied — et aucune discrimination de race, de couleur ou de langue ne doit exister. Voici donc les clubs de franc-maçons ou de Chevaliers de Colomb de notre *société invertie...*

Lors du lancement du journal, qui fut fait en français par Juan, de l'*Ordre du gant d'argent,* et en anglais par Pierre, du club *Friends,* il fut souligné qu'**Inter Club** est le fruit d'une coopération entre les dix clubs montréalais. Cette coopération naquit, il y a presque trois ans déjà, lorsque les clubs se sont rencontrés pour planifier leurs activités sociales et les harmoniser avec celles de l'extérieur afin d'éviter les conflits d'horaires grandissants. **Inter Club** "ne devrait pas être interprété comme association officielle des Clubs de Montréal" mais demeure l'organe d'information de ces clubs qui donnera des nouvelles "d'intérêt mutuel aux membres des organisations fraternelles... portant principalement sur la promotion des clubs", écrit Pierre, le rédacteur en chef, dans le premier numéro du journal.

Ce journal bilingue, avec son tirage à quelque 300 exemplaires, est distribué gratuitement aux membres de Clubs montréalais et est envoyé aux Clubs de l'extérieur ailleurs au Canada, aux Etats-Unis, en Europe occidentale et en Australie. Je ne peux que souhaiter toutes les chances de succès à une telle entreprise coopérative.

Bernard C.

Fonds de défense pour David

Le fonds de défense des accusés du sauna David a été créé par l'A.D.G.Q. avec l'aide de quelques accusés regroupés autour de François Brunet. $300. y ont été versés, soit les profits de la danse du congrès du défunt R.N.L.G.Q.

En attendant d'autres danses au bénéfice de ces personnes, vous pouvez adresser vos dons comme suit:

Fonds de défense des accusés du sauna David a/s A.D.G.Q., C.P. 36, succursale C. Montréal H2L 4J7
(Les chèques à l'ordre de l'A.D.G.Q.)

Les accusés du sauna David paient déjà de par les tracasseries judiciaires interminables la nuit du 23 avril 1980. Et ils ne paient pas uniquement pour sauver leur peau à eux.

Assurons-leur la meilleure défense possible, toute la communauté en bénéficiera, c'est garanti.

Sauna David: deux acquittés, deux condamnés

La descente au Sauna David eut lieu dans la soirée du 23 avril 1980; 55 gars ont été arrêtés ce soir-là. Plusieurs ont été cueilli sur le trottoir à leur sortie du Sauna. 29 autres ont été arrêtés à l'intérieur à 23h45, lors de la «frappe» de l'escouade tactique (alias anti-émeute) venue prêter main forte à celle de la moralité dont 8 ou 9 membres étaient déjà à l'intérieur du sauna, portant la serviette réglementaire et faisant leur devoir d'observateurs; c'est-à-dire de voyeurs à l'affût d'exhibitionnistes.

Maison de débauche

Le propriétaire et 7 employés ont été

accusés de tenir une maison de débauche. Lors de la comparution générale, le 18 juin dernier, leur procès a été fixé au 12 janvier 1981. Les 55 clients arrêtés ont été accusés de s'être «trouvés dans une maison de débauche sans excuses légitimes» et leur procès a été fixé au 26 janvier 1981, **pro forma.** Mais comme il est fort possible que jugement n'ait pas encore été prononcé à cette date dans la cause principale: celle des présumés tenanciers, le procès des «trouvés» — pour employer le jargon de la Cour Municipale — aura probablement lieu plus tard qu'à la date prévue.

Lors de la comparution générale, le Juge n'a pu enregistrer aucun plaidoyer de culpabilité de la part des clients présumément trouvés dans une maison de débauche. Le sage Juge a alors invoqué un point de droit: il ne saurait y avoir maison de débauche tant et aussi longtemps que le propriétaire de l'établissement n'a pas été déclaré coupable de «tenir» une telle maison. Le même raisonnement avait été formulé lors de l'affaire du Truxx. Toutefois il n'en a pas été question lors de la descente du 27 mars 1980 au Sauna Beaubien, rue St-Hubert.

Les Juges de la Cour Municipale ont pleine juridiction pour entendre seuls et sans jury les procès des présumés tenanciers et «trouvés» (de même que le procès de l'unique client accusé aussi d'action indécente).



Grossière indécence

13 des 55 «trouvés» ont été également accusés de grossière indécence. Lors de leur comparution à la Cour Municipale, le 10 juillet 1980, la plupart de ces accusés ont demandé à se prévaloir de l'article 476 du Code criminel et à être entendus devant juge et jury. C'était le seul truc que pouvaient utiliser les avocats de la Défense pour sortir ces causes de la Cour Municipale, cour de justice expéditive attenante aux quartiers généraux de la Police de la C.U.M.

Ces accusés ont donc été transférés à la Cour Supérieure de juridiction criminelle qui siège dans les chambres de la Place de la Justice plutôt que dans la pénombre de la Cour Municipale. Arrivés à cette Cour, ils ont redemandé à être entendus devant juge seul.

Condamné

Le premier accusé de grossière indécence a alors changé son plaidoyer de non culpabilité pour un plaidoyer de culpabilité. Il n'a donc pas eu droit à un procès et a été condamné à $150. d'amende ou à défaut à trois mois de prison par le Juge Maurice Allard. Inutile de dire que le condamné a payé en argent cette taxe sexuelle.

Procès de K & Y

Les autres accusés de grossière indécence qui ont à nouveau enregistré un plaidoyer de non culpabilité devant la Cour Supérieure ont alors appris à quelle date leur procès auraient lieu.

Le premier de ces procès eut lieu le 7 octobre devant le Juge Albert Ouellet. Les co-accusés, K & Y, étaient défendus par Me Philippe B. Goulston. Celui-ci a présenté une motion dès le début de l'audience à l'effet que l'acte présumément commis n'était pas décrit autrement que par les termes «grossière indécence» dans le précis de l'accusation et que celle-ci devait donc être cassée. Le Juge a permis à Me Goulston de lire le cas de jurisprudence qu'il citait à cet effet, mais la motion a été renvoyée et le procès eut lieu avec l'accusation telle que portée.

Preuve de la Couronne

La Couronne, ou la Poursuite, n'a produit qu'un seul témoin, le constable Lachapelle, matricule 1200. Il a relaté à la Cour son entrée au Sauna ce soir-là. Fait bizarre, on lui a remis au guichet la clef d'une chambrette qui était déjà occupée par deux personnes en train de baiser. Le constable a ensuite relaté qu'en se promenant dans les corridors pour faire son devoir d'observateur, il a remarqué les deux accusés sur le lit de la chambre 17 car la porte était entrouverte d'environ 4 pouces. Le constable a donc été témoin — voyeur provoquant — de la scène pendant environ dix minutes. En se déplaçant de gauche à droite et en se rapprochant de dix à deux pieds de la porte de la chambre, il est parvenu à voir toute la longueur de la couchette et a pu décrire à la Cour l'acte présumé de grossière indécence commis par K & Y. Pendant les dix minutes de l'observation du constable, cinq autres gars, dont un autre constable, sont passés devant cette chambre et ont regardé quelques secondes ce qui se passait à l'intérieur. Quelqu'un a même ouvert la porte en entier pour mieux voir et l'a refermé presque aussitôt. Cette pratique était courante dans l'établissement, selon le constable Lachapelle.

Finalement la Couronne a produit les déclarations qu'avaient faites et signées les accusés aux policiers lors de leur détention après arrestation. La Défense a admis que ces déclarations avaient été produites librement et volontairement sans promesses ni menaces même si elles confirmaient que K & Y avaient effectivement baisé à la chambre 17. Ce qui corroborait le témoignage du constable Lachapelle qui a été, toutefois, le seul à décrire l'acte présumé de grossière indécence.

Preuve de la Défense

En Défense, Me Goulston a fait témoigner les deux co-accusés qui ont relaté à la Cour s'être rencontrés dans un corridor et s'être dirigés à la chambre 17 dont ils ont fermé la porte tout de suite après y être entrés. K, a témoigné ne pas savoir si la porte se barrait automatiquement alors que Y était sûr que tel était le cas.

Plaidoiries

Dans sa plaidoirie, Me Goulston a fait valoir que l'acte en question s'était passé en privé et qu'il ne risquait pas d'offenser qui que ce soit à cause du caractère particulier de la clientèle de l'établissement. Le Procureur de la Couronne a pour sa part répété que si cet acte s'était passé derrière une porte close il n'aurait jamais été porté devant un tribunal.

Jugement

Le Juge a admis la crédibilité des trois témoignages qu'il venait d'entendre. Toutefois comme on n'avait pas mis en preuve la façon dont la porte de la chambrette barrait, il a compris que les accusés pouvaient l'avoir effectivement fermée après y être entrés bien qu'elle ait dû s'ouvrir par elle-même ou autrement pour permettre au constable Lachapelle de voir ce qu'il venait de relater. Selon le sage Juge, les accusés

Action/Information

n'auraient pas pu remarquer le voyeur Lachapelle, matricule 1200, tout occupés qu'ils l'étaient à leurs ébats. Il a accordé aux accusés le bénéfice du doute et les a acquittés.

Inutile de dire la joie qu'à causée ce jugement. S'entendant dire qu'il avait fait une défense de «*closet-queen*», Me Philippe Goulston s'est mis à rire. L'un des co-acquittés a déjà déménagé à Toronto où il peut vivre sa sexualité décemment et sans grossièreté comme c'était présumément le cas dans la puritaine Montréal.

La semaine suivante, la rumeur circulait que la Couronne irait en appel dans cette cause pendant qu'une autre cause semblable était remise au 10 novembre vu l'absence innocente du constable Brousseau. Le procès de deux autres co-accusés de grossière indécence a été entendu par le juge A. Daviault les 16 et 17 octobre. Le Juge a pris l'affaire en délibéré et rendra son jugement le 3 novembre à midi.

Un autre accusé de grossière indécence, de nationalité étrangère, a plaidé coupable à la Cour Municipale. Il a écopé de $150. d'amende et a déclaré qu'il y avait «plus de liberté sexuelle» en Scandinavie où il réside (ce qu'infirme **Le Gai pied** d'oct 1980 no 19 p. 8)

P.B.



Un bois près d'Athènes

Tout/e montréalais/e consultant la presse anglophone devrait pleurer la disparition du Montreal Star. Sans concurrence, la *Montreal Gazette* empire maintenant régulièrement. La majeure partie de ses colonnes provient directement des télex d'agences, et les seules bonnes raisons d'acheter la Gazette de nos jours, mis à part les annonces, sont les caricatures scandaleusement drôles signées Aislin et quelques articles d'intérêt local. Un de ces derniers est paru samedi le 20 septembre sous la plume de David Sherman: «La montagne: refuge des masses». Certaines observations de Sherman peuvent interresser des lecteurs et lectrices *du Berdache.*

«L'endroit le plus malfamé du parc du Mont-Royal, l'endroit qui fait glousser la police quand elle doit le mentionner, c'est le coin nord-est que l'on atteint après une franche montée en partant des rues soignées d'Outrement.»

Cet «endroit malfamé» du parc, niché au-delà de cette «franche montée» s'appelle «la jungle» selon la police.

Mais il porte également un autre nom: «Un bois près d'Athènes», trouvaille d'un gai «littéraire» en souvenir d'une scène de Shakespeare.

«La police estime qu'il se trouve jusqu'à 600 homosexuels pour grimper chaque nuit dans cette enclave dont l'aire couvre environ 3/4 de mille carré. Les exploits des gars de la montagne qui circulent parmi la communauté gaie montréalaise prennent des proportions mythiques.»

Sherman nous révèle que le sergent Paul Léger travaille pour «la patrouille haut de la montagne» depuis 11 ans. Cette patrouille attachée au poste 31 est une avant-garde de l'ordre au coeur de la jungle de la montagne. Quant au poste 31, forteresse de l'ordre et de la respectabilité de la ville de Mont-Royal, il est responsable du patrouillage du parc du Mont-Royal.

«Ce qu'ils font là-haut exactement? Je ne pourrais pas vous le dire» dit en riant le sergent Léger. «Mais les gais ne gênent pas les autres. Considérant la taille du parc ce n'est pas un problème.»

La communauté gaie de Montréal devrait sans tarder faire circuler une pétition pour promouvoir ce réconfortant constable à la tête de l'escouade de la moralité de la police de la C.U.M. Le bon sens d'un policier joyeux a de quoi profondément satisfaire toute personne avisée. «Mais les gais ne gênent pas les autres» est le seul commentaire sensé qu'un policier montréalais ait adressé à la presse publique au sujet des gais depuis de nombreuses années. Une autre des remarques de Sherman devrait aviver la curiosité du lecteur. Comment la police peut elle estimer qu'il «se trouve 600 homosexuels» qui visitent «le bois près d'Athènes» chaque nuit? Par une nuit noire, on ne peut distinguer les arbres de la forêt. Dénombrer les individus qui peuvent vagabonder parmi les arbres à la nuit tombée ne doit pas être chose facile. Mais de toute évidence, il est des policiers qui ont le temps (ou bien est-ce durant leurs heures de loisirs?) et la patience requis pour ce recensement — travail intéressant, si vous voyez ce que je veux dire.

Il n'y a toutefois aucune raison de s'interroger sur le nombre des «gars de la montagne» ni sur leurs exploits. Il est largement suffisant d'être rassuré par écrit par un policier ayant 11 ans d'expérience avec les gars qui cruisent sur la montagne qu'«ils ne gênent pas les autres.»

Pour un début, c'est rassurant; il s'agit maintenant de se demander ce que l'on peut faire pour persuader les autres policiers de cesser d'achaler les gais. Peut-être que des visites guidées de la montagne la nuit constitueraient une amorce de réponse...

Mais ce sont des points d'importance secondaire. Félicitons le sergent de police Léger et souhaitons qu'il sera promu à un poste clef. Toute ville a besoin de joyeux policiers qui ont du bon sens. Montréal pourrait en avoir beaucoup plus dans ses rangs.

Alan Cooke

"Cher Patrice..."

Bonjour, là. Je m'appelle Patrice, et je vous appelle, Berdachistes. Je propose une rubrique mensuelle qui réponde à vos lettres, à vos questions. Ce sera du genre d'avis subjectif, touchant vos questions personnelles. Je trouve que nous avons une tendance dans nos mouvements politiques à mettre le côté personnel en deuxième place... ou à l'ignorer complètement! J'aimerais fournir une occasion ici de souligner cet aspect. D'ailleurs, il n'y a pas de véritable changement social ou politique sans une évolution parallèle chez et dans l'individu; en tout cas, je ne les perçois pas comme si distincts que l'on croit.

C'est peut-être prétentieux, de vous proposer de m'écrire pour avoir mon avis. Mais je ne m'affiche guère comme expert. Mes réponses aux ami(e)s, aux étudiant-es et aux collègues sont presque toujours du genre simple et pratique..., d'après ce qu'on me dit. Je m'intéresse moins aux causes des dilemmes qu'à leurs solutions leur issues. Très, très souvent la prudence nous trompe, et l'on n'a recours qu'à l'audace, qu'à une confrontation directe des situations difficiles. Vous verrez que je favorise la communication entre nous, que souvent tout ce qu'il nous faut c'est de nous dire ce que nous sentons. Il s'agit des sentiments, et je trouve que nous avons besoin en général de développer des moyens de les communiquer aux autres.

Bref. Je ne veux pas vous influencer davantage avec mes perspectives sur notre existence; je suis plus à mon aise lorsque je vous réponds. Il y a souvent un éclair, une farce, un saut qui nous sauve. Alors, drôle de geste, je saute ici, je vous jette cet appel. C't'à vous de prendre vos bics. Anonymes ou non, tout ce que je vous demande, toutes et tous, c'est d'appuyer le côté personnel en formulant vos questions, de me parler en termes plus subjectifs, de partager avec nos lecteurs et nos lectrices ce qui est sensible, vulnérable même. Ce sera le ton de vos lettres qui guidera mes réponses. Oui, je vous prendrai au sérieux s'il le faut, et je suis aussi prêt à rire avec vous. Donc parlons-nous! Brisons ces distinctions fausses entre l'individu et l'ensemble. Notre bonté, notre gaieté résident dans notre aptitude à nous afficher, ensemble. Alors, je vous invite à vous afficher ici avec moi. J'attends vos lettres!

Patrice

Adressez vos lettres à:
Cher Patrice, C.P. 36, Succursale C
Montréal, Qué, H2L 4J7

Coiffure
Michel - Ange
260 Est Ste-Catherine
Tél.: 521-9181
1506 Ouest Ste-Catherine
Tél: 932-8367
1226 Est Ste-Catherine
Tél.: 527-2762

QUE SONT DEVENUES NOS PÉTITIONS?

Si vous en avez entre les mains retournez les nous, à l'ADGQ. C.P. 36 Succ C, Montréal, H2L 4J7.



Québec

Psychiatres de Québec, ouatchez-vous!

Productions 88 — Une quarantaine de patients et ex-patients psychiatriques de Québec viennent de former l'Association québécoise des psychiatrisé(e)s et sympathisant(e)s, un organisme voué à la défense des droits des psychiatrisé(e)s. Le néologisme *psychiatrisé(e)* désigne toute personne aux prises avec l'arbitraire psychiatrique. On voit donc qu'à Québec tout ce met en branle pour combattre les excès en psychiatrie et l'inaction gouvernementale dans ce domaine.

Jos. Bergeron

Canada

Bourse à un gai d'Ottawa

Ottawa, Paul-François Sylvestre, ancien président des Gais de l'Outaouais, vient de recevoir une bourse du Conseil des Arts de l'Ontario en vue d'effectuer la recherche nécessaire à la rédaction d'un second recueil de nouvelles. Plus tôt cette année, les Editions Homeureux publiaient son premier recueil intitulé *Amour, délice et orgie.* Paul-François Sylvestre est aussi l'auteur du seul livre d'histoire du mouvement canadien de libération homosexuelle, *Les homosexuels s'organisent,* paru en mai 1979 à l'occasion du dixième anniversaire de l'organisation homophile au Canada.

La bourse du Conseil des Arts de l'Ontario a été octroyée sur recommandation de la maison d'édition franco-ontarienne Prise de parole, de Sudbury. Cette dernière a tout récemment publié un important ouvrage rédigé par M. Sylvestre, soit l'historique du conflit scolaire de Penetanguishene sous le titre de *l'Ecole de la résistance.*

Parmi les autres livres de l'auteur et militant gai d'Ottawa, on retrouve *Propos pour une libération homosexuelle,* paru aux Editions de l'Aurore en 1976, et *Agenda gai 1980,* paru aux Editions Homeureux.

Paul-François Sylvestre est à l'occasion collaborateur pour la revue *Arcadie* (France) et pour *Le Berdache.*

Gais de l'Outaouais

Un psychiatre favorise l'aide aux homosexuels et lesbiennes donnée par des généralistes

The Gazette — Un psychiatre de Vancouver, le docteur Michael Myers, dans un article du *Canadian Medical Association Journal,* préconise que les médecins généralistes viennent en aide et conseillent les homosexuels et lesbiennes qui ont à faire face à des problèmes conjugaux. Il recommande qu'on les aide à accepter leur homosexualité. Il écrit que les lesbiennes et gais ne sont pas des patients psychiatriques et que les problèmes de ceux-ci devraient être discutés avec leur médecin de famille, en consultation avec un(e) collègue, s'il y a lieu. Les personnes touchées par cette recommandation sont les homosexuel(le)s qui viennent de sortir du placard, ceux et celles qui souffrent d'alcoolisme ou de dépression suite à une séparation, ou qui ont des problèmes reliés au vieillissement, et les couples où un homme bisexuel est marié à une femme hétérosexuelle ou le cas inverse de l'hétérosexuel marié à une bisexuelle.

Bernard C.

U.S.A.

Une lesbienne veut devenir Shérif

Denise Kreps rêvait de devenir adjointe au shérif. Denise est une Américaine lesbienne. Elle doit donc passer devant un juge de comté qui devra établir si son orientation sexuelle est une entrave à son désir d'obtenir le poste. A l'embauche, on l'avait soumise au test du polygraphe et la question de l'orientation sexuelle lui avait été posée. Cette cause est importante aux Etats-Unis en raison d'une décision de la Cour Suprême s'opposant aux restrictions d'embauches faites aux homosexuels des deux sexes. Les spécialistes du comté tentent de démontrer qu'une lesbienne à ce poste pourrait nuire aux autres adjoints ainsi qu'aux prisonniers. Ils craignent des conséquences psychologiques néfastes. Le juge s'est donné deux semaines pour réfléchir.

Jos Bergeron

Statue Homosexuelle

New York (AP) — Les habitants de Greenwich Village: quartier de New York fréquenté par des artistes parfois liés au mouvement homosexuel, sont partagés sur l'opportunité de l'installation d'une sculpture représentant quatre homosexuels.

L'oeuvre, offert à la ville par la Fondation Mariposa et le fonds Mildred Andrews représente deux hommes penchés l'un vers l'autre dans une position ambiguë et deux femmes assises sur un banc mains jointes.

Cette sculpture de George Segal était destinée au parc Christopher considéré par certains comme le "lieu de naissance" du mouvement homosexuel.

Les hétérosexuels adversaires du projet, n'ont pas pris position sur le plan moral mais esthétique. Certains craignent en outre que des vandales ne viennent endommager l'oeuvre.

Victoire provisoire pour Matlovich

Washington — Le sergent de l'Armée de l'air américaine qui a fait la une de *Time Magazine* en 1975, 37 ans, à cause de son renvoi spectaculaire des forces armées pour homosexualité, vient de remporter une première victoire judiciaire contre les militaires.

Le 10 septembre 1980, la Cour fédérale de Washington D.C. a ordonné à l'Armée de réintégrer Matlovich dans ses fonctions, de lui verser ses arrérages de solde et de lui accorder les promotions auxquelles il aurait eu droit depuis son expulsion provoquée en 1975. La décision du tribunal n'est toutefois pas fondée sur un principe constitutionnel mais sur un vice de procédure. En effet, la Cour a statué que les Forces de l'air n'avait pas précisé les circonstances particulières qui l'autoriseraient à démobiliser un militaire pour homosexualité.

Le porte-parole et co-président de l'organisation gaie *NGTF* de New York, Charles Brydon, a déclaré au *Berdache* que cette victoire n'aurait pas d'effet immédiat puisque l'Armée en appelerait de ce jugement auprès de la Cour d'appel du District de Colombia. Il croit, en revanche, que si l'Armée est déboutée par ce tribunal, la cause sera vraisemblablement entendue par la Cour Suprême des Etats-Unis, sur une base constitutionnelle, et que les militaires seront forcés de modifier leur position vis-à-vis de l'homosexualité.

Yvon Thivierge

Heures d'ouverture:
Lundi au vendredi: 11 a.m. à 1 a.m.
Samedi: 5 p.m. à 11 p.m.

Restaurant
Chez Oscar
Cuisine française - Crêpes bretonnes
Licence complète

1665 EST, STE-CATHERINE TÉL.: 525-0853

L'objet St-Denis Inc.

3804 rue St-Denis
Montréal

"Les petits cadeaux. . .
. . .Les beaux objets"

Tél.: 843-3477

Le Berdache à travers le monde: 6 pays, 4 langues

De plus en plus *Le Berdache* fait une percée dans la presse gaie internationale.

Il a récemment été question de notre journal dans *David et Jonathan* (Paris), dans la bibliographie gaie du American Library Association (Washington), dans le bulletin du Portland Town Council (Oregon), dans *Fin de siècle* (une nouvelle revue gaie d'Aix-en-Provence, France); et la revue italienne, *Lambda* s'est inspirée de nous pour leurs nouvelles.

Encore plus intéressant, plusieurs journaux ont publié des articles au complet ou en extraits du *Berdache*.

L'article de Christian Bédard, "Un homme gai face aux femmes" (*Le Berdache*, no 9) a été utilisé par *Le Lien* (Bruxelles). Dernièrement des extraits de mon interview avec Rosa von Praunheim, le cinéaste allemand (*Le Berdache* no. 3)ont été republiés dans *Le Gai Pied* (Paris) du mois d'octobre.

Mais ce n'est pas uniquement en français qu'on nous reproduit. Notre interview avec Praunheim a été traduit en anglais dans *The Body Politic* (Toronto). L'article d'Alain Emmanuel Dreuilhe sur la marche gaie sur Washington (*Le Berdache* no 5) a été republié en danois dans la revue *Pan*. Et enfin, la revue brézilienne *Lampião da Esquina* a traduit tout le dossier de Guy Ménard sur la religion (*Le Berdache*, no 4).

Nos articles sont d'ailleurs disponibles à toutes les revues gaies à but non lucratif, du moment qu'on nous en donne crédit.

Des copies de ces articles, ainsi que des revues gaies de partout au monde peuvent être consultées au local de l'ADGQ les soirs de permanence, le lundi et le mercredi, à partir de 19h30.

Ron Dayman

Création d'un Congrès mondial juif des gais et des lesbiennes

Fifth International Conference of Gay and Lesbian Jews — A San Francisco, lors de la cinquième conférence internationale des lesbiennes et gais juifs, plus de 225 participants venus des Etats-Unis, du Canada, de la France, d'Israel et de la Grande-Bretagne ont accepté la création d'un regroupement international de coordination, le *World Congress of Gay and Lesbian Jewish Organizations*. La naissance du Congrès mondial juif est le fruit de deux années de travail car l'idée de ce regroupement remonte à la troisième conférence internationale tenue à Los Angeles.

Les objectifs du Congrès sont d'améliorer la communication entre les différents groupes de lesbiennes et de gais juifs, d'assurer la commandite des futures conférences internationales et de faire valoir les besoins et de défendre les intérêts de la communauté gaie juive devant les autres organisations.

Pour de plus amples renseignements sur le Congrès, écrivez au World Congress of Gay and Lesbian Jewish Organizations, c/o CBST, P.O. Box 1270, G.P.O., New York, NY 10001, U.S.A.

Bernard C.

Immigration USA: un déblocage

Washington —La fin de la discrimination américaine en matière d'immigration n'a pas encore sonné. Mais, au dire de Charlie Brydon, co-président de la *National Gay Task Force (NGTF)*de New York, dans une interview accordée au *Berdache*, le mouvement gai vient de faire un "important pas en avant".

Le 10 septembre 1980, après de longues discussions avec des groupes de pression gais, dont les *Gay Rights Advocates* de San Francisco, et suite à de nombreuses plaintes de harcèlement, provenant, entre autres, du Québec, le gouvernement Carter a mis en vigueur une nouvelle procédure qui permet désormais aux personnes homosexuelles étrangères d'entrer aux Etats-Unis sans craindre de se faire refouler au moindre soupçon d'homosexualité (voir *Le B. no 6)*.

Ainsi, lesbiennes, et gais, quelque soit leur degré de visibilité — folles, gouines, cuirs — pourront passer la frontière, avec ou sans matériel homo (non porno) et macarons gais, sans être le moindrement importunés ou questionnés par les agents d'immigration, *Mais à la seule condition de ne pas déclarer eux-mêmes être gais*. S'ils sont identifiés comme tels par une tierce personne, ils peuvent nier être homosexuels et être quand même admis aux Etats-Unis.

Par contre,et voilà ce qu'on fait de l'honnêteté et de la fierté gaies, continueront d'être détenus, enquêtés et déportés, tous les berdaches *auto-déclarés* ou arborant, par exemple sur un T-shirt ou un macaron, un slogan explicitement auto-révélateur comme "Je suis gai, lesbienne ou berdache".

Le mouvement gai américain espère un jour faire abroger les articles anti-gais de la loi sur l'immigration par le biais d'un cas-type débattu devant les tribunaux, semblable à celui de Matlovich. On sait que les homosexuels y sont encore qualifiés d'indésirables, tout comme les communistes, les mendiants et les psychopathes.

On se rappèlera que de nombreuses lesbiennes québécoises ont été frustrées à la frontière américaine et expulsées des Etats-Unis. *(Le B. no 6)*. Aujourd'hui, au risque de blesser leur amour-propre gai, en ne pouvant affirmer leur préférence sexuelle, elles auront tout le loisir d'aller séjourner au pays de l'Oncle Sam.

Yvon Thivierge

Conférence sur le lesbianisme en Irlande

Le 15 octobre à l'Université McGill, Eithne Guilfoyle, arrivée depuis six semaines de son Irlande natale nous raconte avec un merveilleux accent gaélique la répression sexuelle en son pays.

Dans une société pauvre, à 99% catholique, seulement le mot "sexe" est considéré comme sale. D'une mentalité aussi arriérée que dans certains pays nord-africains, les femmes ne se présentent pas à l'église quand elles sont menstruées.

Les homosexuels sont rares, cachés, traqués par la police et considérés criminels depuis une loi de la reine Victoria. Tous les gars s'appellent "Murphy" comme elle dit, et n'ont droit à aucune sexualité hors du mariage. L'exil à Londres devient la seule solution.

Les lesbiennes ne sont pas perçues, elles ne peuvent évidemment pas cohabiter, donc leurs actes demeurent secrets et il est impossible de concevoir seulement une manifestation.

Le divorce est illégal, les contraceptifs, condoms vendus cher sur le marché noir, évidemment aucune éducation, le mariage comme seule issue, pas de droit au divorce, pas d'avortements. En bref une société orientée vers la famille et qui étouffe toute liberté sexuelle hors religion.

J.Y.

Le seul restaurant gai de Montréal

Restaurant
Chez Jean Pierre
M.J.A.

2077 Victoria 849-5038

Cuisine française

Dîner d'Hommes d'affaires de 11 h am à 3 pm de $3. à $6.00

Souper: Lundi au Mercredi
18h. à 24h.
Jeudi au Dimanche
18h. à 1h. AM
Notre spécialité: les Flambées

Spécial Lundi à Jeudi
2 Homards bouillis ou grillés
pour le prix d'un: $11.95

Table d'hôtes tous les soirs repas complets à $7.50

Un souper en musique avec votre pianiste à partir de 21H.



LE DIMANCHE
«BRUNCH»
DE 11H.30 A 16H.

Les oeufs à votre choix :
- Bénédictine
- Florentine
- Pochés, frits ou brouillés...
avec jambon, bacon ou saucisses.

Crêpes au sirop d'érable
ou
les salades du dimanche.

1 Bloody Mary, Ceasar
ou Screw Driver inclus.

$4.95

Heure de Cocktail 17 à 19h. avec hors-d'oeuvres

«Explosition '80»

malgré l'OFQJ (France)

Notre communauté gaie participe avec de nombreuses autres représentations culturelles, communautaires et progressistes du Québec, à «Explosition '80». Cet événement aura lieu à Bordeaux, ville de France du 1er au 14 décembre prochain. Il est co-dirigé par le Collectif de l'Innommable Atelier de Bordeaux et l'organisme québécois Correspondance. «Explosition '80» ne se veut qu'un premier jalon d'un échange évolutif entre le Québec et l'Aquitaine.

C'est malgré quelques obstacles de la Section française de l'Office franco-québécois pour la jeunesse (O.F.Q.J.) que le secteur gai y sera représenté.

Innommable Atelier

Le collectif Innommable Atelier fur formé vers l'automne '78 dans le but d'animer l'Aquitaine par l'échange de la relève culturelle et sociale bordelaise avec celle d'autres lieux du globe. Ainsi très vite, les gens de ce collectif voulurent voir ailleurs et vinrent au Québec. Profitant d'un deuxième déplacement ici, fin printemps dernier, une invitation de leur part fut lancée avec le soutien du **Centre d'essai Conventum** et de la revue **Le temps fou** à créer un événement culturel-communautaire à Bordeaux avec la relève des courants socio-culturels marginaux comme progressistes du Québec. Ainsi l'invitation est parvenue à ce moment-là au soin de l'A.D.G.Q. **Le Berdache.**

Correspondance

Pour répondre à l'appel du collectif l'Innommable Atelier, de nombreuses réunions de tous les intéressés se produisirent. Ce regroupement de gens représentatifs de diverses réalités culturelles et sociales prit le nom de Correspondance. Et maintenant, comme il le fut dès le début entendu, l'Innommable Atelier et Correspondance sont responsables du projet d'ensemble.

Correspondance est dirigée par une constituante regroupant pour le moins un agent culturel représentant chaque secteur structuré. Nous nous subdivisons pour le présent échange en douze secteurs culturels et communautaires, cinéma, vidéo, art-femmes, danse, musique, radio communautaire, photo, etc. Et Correspondance veut subsister après cet échange.

Secteur communauté gaie

Le secteur communautaire gai traverse l'Atlantique pour l'événement «Explosion '80», mais cela sans son agent culturel (votre humble serviteur) suite aux décisions discriminatoires de la Section française de l'O.F.Q.J.

Une exposition photographique, un centre de documentation et une table ronde composent l'essentiel de notre participation à l'événement. «Par estime, sortons ensemble» est le titre de cette prochaine exposition photographique. Ce fut le mot d'ordre de notre manifestation gaie montréalaise, lors de la très internationale semaine de fierté gai fin de juin dernier. De la complicité des événements, «Par estime, sortons ensemble» se veut un hommage de notre communauté gaie québécoise à l'ensemble de forces et volontés marginales, alternatives comme progressistes participant ou non au présent échange culturel-communautaire.

Un centre de documentation rendra compte de notre communauté de nos réalités sociales québécoises et de nos réalisations. Ces documents d'information ont été dans une large part produits par notre communauté gaie. Certains autres sont des documents en notre faveur, telle la Charte des droits et libertés qui interdit la discrimination sur la base de l'orientation sexuelle depuis décembre 1977.

Une table ronde aura lieu à Bordeaux, organisée par un de nos vis-à-vis là-bas Georges Andrieux, correspondant régional du journal mensuel parisien **Gai Pied.** Et la revue **Masques,** trimestriel (de recherche et) des homosexualités participera également à cette prochaine table ronde.

Discrimination de l'O.F.Q.J. France

Cet échange entre le Québec et la ville française de Bordeaux, c'est-à-dire l'événement de décembre prochain ainsi qu'un second événement en terre d'Amérique prévu pour l'automne de l'an prochain, est principalement soutenu financièrement par l'O.F.Q.J., Office franco-québécois pour la jeunesse qui fait preuve de discrimination en refusant un seul des secteurs de Correspondance: le secteur gai. A cet effet, voici une lettre que j'ai envoyée à Monsieur André Tétrault, secrétaire général de l'O.F.Q.J., Section Québec:

Monsieur,

Vous me voyez obligé, avec regret, de m'adresser à vous afin d'obtenir des explications sur le refus de la Section française de l'O.F.Q.J. à ma participation à l'événement «Explosion 80» en tant qu'agent culturel.

Dans le cadre de cet échange Québec-Bordeaux et au sein de «Correspondance», l'organisme québécois co-responsable, je suis l'agent culturel du secteur communauté gaie, un secteur parmi les autres qui se préparent pour l'événement qui se tiendra dans la ville française de Bordeaux du 1er au 14 décembre 1980. Je vous sais gré de tout l'intérêt que vous portez à cet événement.

Vous comprendrez sûrement ma stupéfaction devant les circonstances actuelles: la Section française de l'O.F.Q.J. soutient l'ensemble du projet d'échange... sauf un dossier, celui-là même dont j'ai la responsabilité: la communauté gaie.

Je suis d'autant plus surpris que ce refus n'a pas encore été expliqué par écrit. Il me semble que le refus d'un seul des secteurs communautaires de «Correspondance» est déjà discriminatoire et justifierait que vous demandiez à Monsieur Dominique Bussereau, Secrétaire général de la Section française de l'O.F.Q.J. des explications écrites.

Toutes les discussions entre vos représentants et ceux de l'exécutif de «Correspondance» laissent croire que la nature même du secteur en question explique qu'il soit refusé par la Section française de l'O.F.Q.J. Vous m'en voyez donc très offusqué. La Section française passe ainsi outre au fait que l'Etat québécois, par sa Charte des droits et libertés, interdit la discrimination motivée par l'orientation sexuelle des citoyen/nes et fait preuve de déconsidération grave de son partenaire québécois.

«Correspondance», de nombreux organismes intéressés et moi-même apprécierions que vous nous communiquiez dans les plus brefs délais les documents produits par la Section française de l'O.F.Q.J. qui expliquent et motivent son refus à la participation du secteur communauté gaie à l'événement «Explosition 80».

Espérant pouvoir participer à cet événement au même titre que mes collègues de «Correspondance» et avec le même support économique et matériel dont ceux-ci sont déjà assurés, je vous remercie de la considération que vous porterez à cette affaire et vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes distinguées salutations.

Daniq Charland



Entre l'animal et l'ange

D'où mes apparences actuelles, mes élans et mes courages me viennent-ils, dans ce monde abîmé et accroupi? D'où un quelconque idéal surgi au bout des fièvres et des échecs, me vient-il? D'un présent agité et aussi de ma mémoire intime et oppressante.

Enfant, je vivais dans une prison de vertue faite d'images et de statues religieuses comme autant de fétiches funestes. C'était le monde ténébreux et codé des saints offices et des diables d'hommes qui nous faisaient troquer la raison pour l'oraison. Ce faisant, les émois et les sentiments ne pouvaient être que délictueux. L'enfance encarcanée ne pouvait naître toute occupée qu'elle était à implorer des fantômes, à s'émerveiller des enluminures, à frissonner des soubresauts des grandes orgues. Ce mysticisme programmé n'était qu'éblouissement stérile. Dans les livres, les corps martyrs de Jésus et de nos suppliciés nationaux agonisaient, exsangues et abandonnés. Je m'inquiétais de les voir dénudés, transpercés, implorant Dieu et ne recevant pour toute réponse que le mutisme d'un ciel ombragé et muet. Leurs corps sanguinolents avaient quelque chose de lubrique. Il me fallait toucher leurs vies prêtes à s'anéantir. Souvent je sortais de l'Eglise, où se réverbéraient mille petites flammes de lampions, engourdi par le sacré, ébloui par une floppée de lumière, au milieu d'une volée de pigeons.

Ces visions n'allaient pas tarder à se dissiper au contact des protagonistes de ces psychodrames. Le collège classique, haut lieu d'intrigues et de vanité, avec ses franciscains austères et mesquins récusaient mon intensité. Je grandissais fragile et agressif dans la rigueur et la médiocrité du quotidien. J'étais l'animal grégaire arrimé à son devoir scolaire, à des ardeurs qu'aucun épanchement sensible ne venait apaiser. Une vaste peine et un désarroi grandissaient en sourdine. Je reconnaissais mes semblables chez qui se profilait l'homosexualité triste et coupable. Ces êtres légers suivaient servilement les maîtres socratiques aux coeurs gercés. Savaient-ils que le meilleur d'eux-même en était le coût d'opportunité? Pas de risque, pas de nuit, pas de rue, pas de cru, dans cette vie close faite de principes et de faux semblants. C'est presque miracle que plusieurs aient pris des voies de garage et soient devenus palpitants et vivants. Dès lors, ma pudeur et ma rancoeur têtue comme un renfrognement orgueilleux et inaccessible n'avaient plus d'autre choix que de se venger et à pied d'oeuvre, des leurres qui les avaient nourries pendant des années. Transgresser. Voilà le mot. Mais combien catholique et toujours dans le tracé.

Durant l'adolescence, les livres étaient les seuls soutiens de ma quête. Kafka, Camus, Sartre pour seuls remèdes. C'était ne se donner aucune chance. Je devenais de profonde façon, un jeune homme grave. Qui sait même si un jour j'allais pouvoir offrir une sérénité pensive? Il y avait bien Julien Green (*Le visionnaire*) et Blaise Cendrars (*Moravagine*) pour me brancher sur du semblable, sur une identité un tant soit peu assimilable. Les modèles n'existaient pas et je ne me mettais pas au monde: aucun groupe sexuel d'identification, qu'une détresse au fil des jours. Puis la musique devenait omniprésente et avec elle, la fin des années 60 apportait un naturel débridé, un romantisme violent, une volonté de décaper, un passage à vif d'une réclusion morbide à un hédonisme qu'on n'attendait plus. J'étais un réceptacle que la grâce visitait. Les manifestations collectives étaient innocentes et belles. Mais nous étions si démunis et toujours à trainer un boulet: la famille. Ce terrible héritage me psychomatisait jusqu'à l'os. Il fallait partir, renier, errer, vivre. New-York, Los Angeles, Vancouver. J'étais sur la route; l'amitié et l'amour devenaient "possiblement vrais".

Je ne sais dans quelle circonstance, tout juste avant les voyages, Bruno, un ami, a joué un rôle d'initiateur. Dans un bar gai, je voyais multiplier mon identité, et je connaissais enfin un point d'ancrage. C'était les beaux jours du style "glitter". J'étais encore sanglé dans une imagerie vaine, maladivement possédé par ce qui est maintenant un cliché. Dans mes habits vieillots, je puais le pathétique, me prenant alors pour un double torturé de Gustav d'Aschenbach, esthète confus de "La mort à Venise" (T. Mann). Je ris encore de ce misérabilisme où je ne retenais qu'une insurmontable fatalité, à la fois mythomane et victime complaisante d'un modèle littéraire européen. Mais force m'était de vivre les influences américaines et européennes. Puis les voyages allaient se charger de délivrer le corps, de faire perdre la tête, de féconder les passions amoindries a la torpeur des habitudes.

Puis décentré, petit à petit, de ces jours anciens désespérants, j'allais vivre la culture gaie montante. L'horizon se dérobait et de toute chose ne retenait que le seul plaisir, enfin acquis. J'étais malade de sécheresse, et voilà que j'étais transfiguré; tout mouillé par des êtres de chair. La torpeur et la crainte pulvérisées, je devenais l'animal des zones variables. J'étais sur le territoire du hasard de la drague, prêt à le figer. Dans la moiteur des bars et des bains grouillants de corps, mon énergie gonflait et le vertige m'en délivrait. Je m'enfonçais dans les clameurs des animaux naturés, piégés par un quelconque fantasme. A la noirceur, je montais à la montagne, avec les promesses lourdes des charniers. Souvent mes maladresses m'égaraient et je découvrais aussi les vérités sournoises du milieu.
L'invivable de jadis, des inquiétudes béates des stigmates des martyrs au promantisme "fin de siècle", du hippie en "habit de lumières" au gai jouant puérilement la séduction au milieu des cuirs et des pionniers texans, d'usure, aujourd'hui, sonne tout juste comme un itinéraire admissible au milieu des choses et des hommes.

Pour entrevoir un peu de bonheur, pour caresser une surface lisse, nous faut-il passer et abandonner, plus déchiré qu'avant, les ombres qu'on avait entrevues? Et pourtant, tel un phénix, les élans surgissent, renaissent. Et encore, il faut "s'aimer à tort et à travers", comme le dit Julos Beaucarne. Alors on continue, on s'absente, on part quelque part, écartelé entre l'animal et l'ange...

Robert De Grosbois

Notes sur l'efféminité

(Cet essai est aimablement dédié à notre confrère et ami Tom Waugh qui déclarait, dans les pages du *Berdache* no 13, p. 46, qu'il considérait le film *Nighthawks/Cités de la nuit* comme un "antidote préventif" au 2e épisode de *La Cage aux folles;* à ce même cher Tom qui affirmait récemment, dans *The Body Politic,* que *La Cage aux folles* jouait le même rôle vis-à-vis l'émancipation des gai(e)s que les comédies de Stepin Fetchit avaient joué, dans les années '30, vis-à-vis l'émancipation des Noirs... Il semblerait donc, pour M. Waugh comme pour beaucoup d'autres, que l'efféminé est avant tout un *clown* qui amuse et qui embarrasse, un objet de dérision dont on n'a strictement rien à apprendre, mais contre lequel il vaut mieux être inoculé...)

Le tabou de l'efféminité

La langue française n'a pas de substantif pour désigner l'état de l'efféminité. Les dictionnaires anglais-français proposent généralement l'équivalent "mollesse" pour le substantif anglais *effeminacy*. On se sent justifié, devant cette pauvreté de vocabulaire, de forger les néologismes "efféminité" "efféminitude" et efféminement"... Dans la plupart des sociétés du globe, tous les mots utilisés pour désigner l'homosexuel sont synonymes de "semblable à la femme" ou d'efféminé. Cette regrettable confusion est particulièrement évidente dans ces sociétés où le mythe de l'universalité de l'hétérosexualité est le plus répandu; elle tend à disparaître tout à fait dans ces sociétés où l'on tolère et respecte l'homosexualité d'une part de la population — ce qui n'est pas encore le cas de la France de *La Cage aux folles*...

Quoi qu'il en soit des mythes, les statistiques semblent démontrer que si l'efféminité se rencontre plus souvent chez les sujets homosexuels que chez les hétérosexuels, elle n'en demeure pas moins un phénomène relativement rare, autant chez les premiers que chez ces derniers. Les "causes" de l'apparition (et de la disparition) des comportements efféminés sont encore très mal connues et assez peu étudiées. Dans la plupart des civilisations et sociétés, l'efféminité est *tabou* — même dans ces sociétés où l'homosexualité est acceptée. Il y a, bien sûr, de notables exceptions à cette règle, comme chez les Indiens d'Amérique où l'identification de l'efféminité du *berdache* avec l'institution du chamanisme confine au sacré. Il n'en demeure pas moins que, *tabou* ou sacré, l'efféminé demeure un être à part des autres, un être unique et différent.

Il semble par ailleurs, que l'efféminé soit un partenaire sexuel d'occasion particulièrement recherché (bien que socialement renié) dans divers types de sociétés ou de sous-groupes ultra-machos tels militaires, marins, prisonniers, arabes, latino-américains etc... et que les efféminés travestis occupent une respectable part du marché de la prostitution "normale" (i.e. hétérosexuelle) de toute grande ville occidentale...

Classification de l'efféminité selon C.A. Tripp

Dans *The Homosexual Matrix* (McGraw-Hill/Signet/American Library of Canada, 1976, pp. 160-189), C.A. Tripp distingue quatre types d'efféminité principaux. Ces types purs peuvent se chevaucher chez le même individu, et un efféminé donné peut passer de l'un à l'autre de ces comportements selon les occasions. Il est à noter, en passant, que l'efféminité elle-même n'est pas toujours un trait de caractère indélébile et permanent, qu'elle peut être un état transitoire dont on peut retrouver des "traces" chez tout individu.

1- **Nelly** ("femmelette"): c'est le type dans lequel l'efféminité se rapproche le plus, de façon inconsciente, de certains comportements "passifs" associés au sexe féminin (ex.: se recroqueviller, crier etc. à la vue d'une couleuvre, d'une araignée ou d'une souris). Ce type "primaire" est particulièrement apte à faire un numéro de travesti convainquant. Il est généralement "toléré" par les hétéros, parfois même comme partenaire sexuel d'occasion ou de "remplacement".

2- **Swish** ("folle"): ici, les gestes "féminins" sont exagérés avec une violence proprement masculine; c'est le comportement de la "folle de théâtre" (ex.: Albin Zaza dans *La Cage aux folles,* Christian Lalancette dans *Chez Denise*); c'est un type à la fois divertissant et offensant pour l'orthodoxie masculine.

3- **Blasé/Queen** ("grande"): dans ce type d'efféminité, les gestes larges et rapides de la "folle" sont figés dans des poses qui se veulent élégantes, au risque même de devenir rigides (ex.: les modèles, autant féminins que masculins, que nous proposent la publicité de mode prestigieuse d'aujourd'hui; Greta Garbo; Marie-Antoinette; la plupart des comportements que l'on peut observer dans une discothèque chic; Albin Zaza dans son rôle de "mère du fiancé" etc.) Ce type d'efféminé vise la neutralité émotive, voire l'anonymat et le conservatisme.

4- **Camp** (de plus en plus accepté en français): nous touchons ici à la dimension "spirituelle" de l'efféminité, il s'agit d'une exagération, d'une accumulation d'emphase, dans la parole, le geste, l'expression qui ajoute au comportement de la "folle" une certaine conscience de soi "maligne", visant à gagner le coeur de ses spectateurs, et à prouver qu'elle n'est pas dupe du petit jeu auquel elle se livre pour notre bénéfice. *Camp* peut donc signifier "efféminité auto-satirique", et, par extension, toute forme de satire... L'art du *camp* est l'art du clin d'oeil par excellence... Il est la critique que l'efféminité fait de l'hypocrisie du monde tout en ayant l'air d'auto-critiquer son propre comportement... Il est l'essence même du théâtre et de l'esprit, et, pourquoi pas, de la conscience humaine. En ce sens, plusieurs auteurs s'escriment aujourd'hui à démontrer que la capacité que nous avons à percevoir et à créer du *camp* est l'essentielle caractéristique qui nous distingue de la bête. Quelques exemples: l'humour d'Oscar Wilde, Voltaire, de Sacha Guitry, d'Alphonse Allais; le dernier acte de *La Cage aux folles;* Ginette Reno acceptant quatre trophés "Félix" pour sa chanson *Je ne suis qu'une chanson,* au dernier Gala de l'ADISQ (*camp* involontaire); le Molière des *Femmes savantes* et des *Précieuses ridicules;* Louis de Funès dans *L'avare* du même Molière; *Le charme discret de la bourgeoisie* de Luis Bunuel; tous les films de Fellini etc.

le Café les Entretiens



1577 Laurier Est
521-2934

OUVERT SEPT JOURS
De 9hrs. à 25hrs.

Le Berdache

REVUE MENSUELLE D'INFORMATION DE LA COMMUNAUTE GAIE

Chaque mois, 6000 exemplaires du Berdache paraissent et disparaissent en deux jours. Pour l'avoir.



Le Berdache BULLETIN D'ABONNEMENT

Remplir et retourner avec votre paiement à : ADGQ, C.P. 36, Succ. C, Montréal, Qué. H2L 4J7

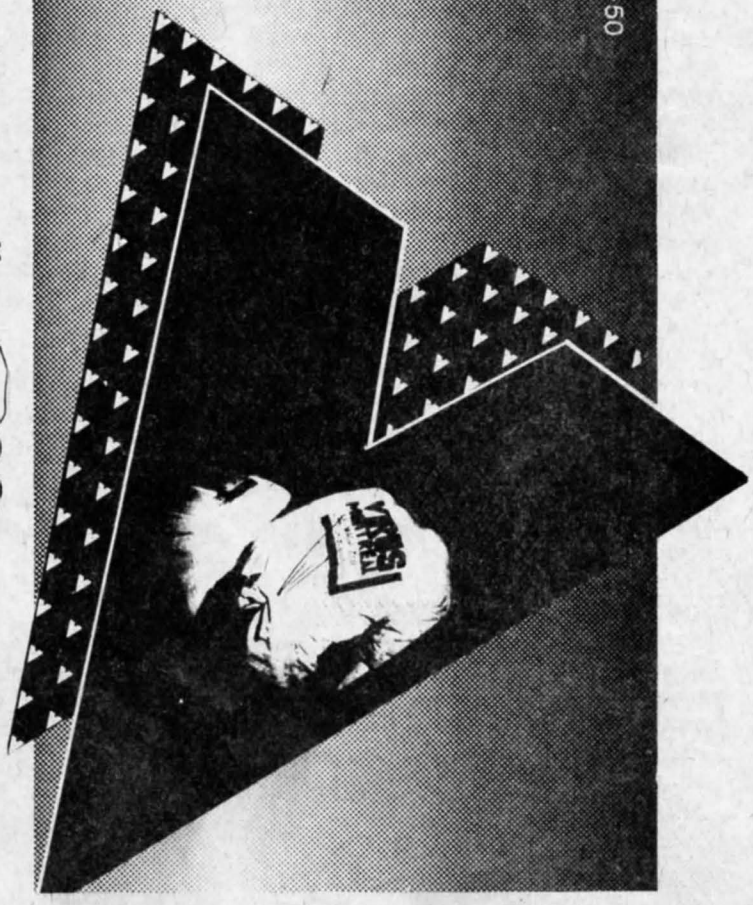
Le tirage mensuel du Berdache s'épuise en 48 heures. Si vous ne fréquentez pas les lieux d'où nous disparaissons si vite, l'abonnement est la seule solution. Envoyez 6 dollars à : Abonnement *Le Berdache*, A.D.G.Q., C.P. 36, Succursale C, Montréal, Qué. H2L 4J7.

PUBLIE PAR L'ASSOCIATION POUR LES DROITS DE LA COMMUNAUTE GAIE DU QUEBEC.

VIRUS
MONTREAL

POUR LES GENS BIEN INFORMES

LE MAGAZINE COMPLET $1.50



Efféminité et culture gaie

Dans nos grandes villes modernes, le fait de la co-habitation plus ou moins forcée du ghetto gai entre "simples" homosexuels et autres déviants d'une part, et efféminés et travestis d'autre part, a souvent fait que la culture propre à ce second groupe de marginaux, particulièrement visibles et ridiculisés, est devenue une bonne part de la culture "adoptive" du premier groupe. Il n'est pas exagéré de comparer l'importance de la "culture efféminée" dans la définition d'une identité gaie authentique, à l'apport lesbien dans l'identité des mouvements féministes militants contemporains. Les violentes émeutes du **Stonewall,** à New-York, furent avant tout *le fait d'une bande de travestis* se défendant à coup de sacoches et de talons-aiguilles contre les abus de la bêtise et de la grossièreté policières... Ce phénomène de contagion culturelle s'est élargi davantage avec l'adoption de plus en plus répandue du vocabulaire et de la "sensibilité" *camp* par les couches les plus "au courant" de la population. La sensibilité *camp,* née de la concentration en un lieu physique — le ghetto gai — de plusieurs intelligences de type "efféminé", est le fruit d'un long processus de distillation intellectuelle, assez unique dans l'histoire de notre planète pour qu'il vaille la peine de l'étudier sérieusement... Elle est aussi le point de contact intellectuel privilégié entre efféminés et non-efféminés, homosexuels et non-homosexuels.

La sensibilité *camp* dont parle, entre autres, Susan Sontag (*Notes on Camp,* Partisan Review, Vol. 31, pp 515-580), représente bien notre goût particulier du masque, de la satire, de la représentation et du théâtre. Peut-on honnêtement reprocher aux auteurs de *La Cage aux folles* d'avoir si habilement et si intelligemment exploité ce nouveau goût du public et sa nouvelle compréhension du phénomène *camp*? On est tout à fait libre, par contre (en ce qui me concerne), de reprocher à Mme Denise Filiatrault, auteur de la télé-comédie *Chez Denise,* d'écrire des scénarios particulièrement ternes et insipides, *mais pas* d'avoir mis en scène un efféminé en la personne du coiffeur Christian Lalancette! Est-il nécessaire de rappeler que, de Sophocle à Sakespeare, le théâtre a été la chasse gardée des travestis, seuls autorisés à tenir les rôles de femmes? Michel Tremblay serait d'accord, il me semble...

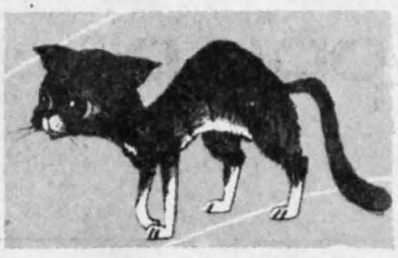
L'efféminé renié par ses frères, Joséphine vendue par ses soeurs

Il est regrettable de constater comment certains mots d'ordre, certains réflexes automatiques de partisans de la libération gaie, ont pour effet concret de renforcer l'isolement social des efféminés. Il semble être de bon ton maintenant de contrebalancer systématiquement l'identification erronée homosexualité-efféminité — fruit de l'ignorance de la population hétéro pour tout ce qui nous concerne — par l'imposition d'une contre-image *macho*... Cette contre-image, aussi erronée et indéfendable que l'autre, et, de plus contraire à l'idéal vraiment progressiste d'élimination des stéréotypes masculins/féminins, est renforcée par l'apport des attitudes et des "styles de vie" des gais de la côte ouest américaine, qui semble avoir déclaré, une fois pour toutes, l'efféminé impropre à la consommation sexuelle... et intellectuelle. L'efféminé, à qui nous devons une part si importante de notre originalité culturelle, est-il en passe d'être déclaré *tabou* (ou ce qui serait encore pire: "anti-érotique") par les gais eux-mêmes?

Cette nouvelle "guerre des images" est passablement *camp* et risible en elle-même. Je remercie humblement tous les efféminés qui font, par contagion, que je peux aujourd'hui rire de bon coeur d'une telle mascarade! Et je rêve du jour où l'on pourra lire, noir sur blanc, dans un dictionnaire de la langue gaie qui reste encore à écrire, la définition suivante:

Hypocrisie:
(De l'ancien grec *upokritos* "mauvais acteur") 1- art de la dissimulation visant à tromper les autres pour son propre profit. 2- vice qui consiste à simuler une vertu, un sentiment qu'on n'a pas. 3- contraire de *camp* (voir ce mot).

B.A.R.



Communauté gaie

International
International Gay Association (IGA)
a/s CHLR
P O Box 931,
Dublin 4, Irelande

Charlevoix
Association pour les droits des gais de Charlevoix (ADGC)
C.P. 724 Clermont
Cté de Charlevoix G0T 1C0

Hull (indicatif: 819)
Association gaie de l'ouest québécois (AGOQ)
CP 1215, Succ. B
Hull J8X 3X7 778-1737

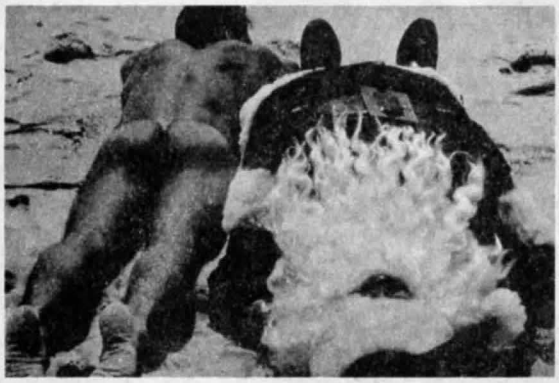
Lennoxville (indicatif: 819)
Alliance des étudiants gais de l'Université Bishop's
CP 631,
Lennoxville J1M 1Z7 563-2230

Montréal (indicatif: 514)
Action politique
Association pour les droits de la communauté gaie du Québec (ADGQ)
CP 36, Succ. C
Montréal H2L 4J7
local: 1264 St-Timothée
permanence, lundi et mercredi de 19h30 à 22h.
843-8671
Associations des bonnes gens sourds
CP 764, Succ S
Montréal, H2S 3M4
Comité de soutient aux accusés du Truxx
a/s 1217, rue Cresent
Montréal H3G 2B1
Coop-femmes
CP 223, Succ. DeLormier
Montréal H2H 2N6

Info/services
Clinique des jeunes (médecine générale et maladies vénériennes)
3658, Ste-Famille
Montréal H2X 2L4
Lundi, mercredi et vendredi soir après 17h
843-7885
Contact-t-nous
(maladies vénériennes)
842-5807
Fédération canadienne des transexuels pour le Québec
16, rue Viau
Vaudreuil J7V 1A7
Gay Info
C.P. 610, succ. N.D.G. Montréal
H4A 3R1 486-4404
Librairie L'Angrogyne
1217, rue Crescent
Montréal H3G 3B1 866-2131
Parents des gaie(e)s/Parents of Gays
a/s CP 153, Succ. Victoria
Westmount H3Z 2V5 486-4404
Services communautaires pour lesbiennes et gais
Groupes de discussions
pour les femmes: le mardis à 19h30
pour les hommes: les mercredis à 19h30
5, Weredale Park
Westmount H3Z 1Y5
Gaiécoute
Tous les soirs de 19h à 23h 937-1447
Gayline 931-8668
Tous les soirs de 19h23h 931-5330
Travestites à Montréal
CP 153, Succ. Victoria
Montréal H3Z 2V5

Cartes de souhaits du temps des fêtes















Visa — Master-Charge & chèque acceptés

$9.95 le paquet de 12 cartes
$1.25 l'unité

Pas C.O.D.



PRIAPE

1661 EST, STE-CATHERINE
MONTRÉAL, QUÉBEC
H2L 2J5

TÉL.: (514) 521—8451

Chronique de Jeanne D'Arc

Immacolata et Concetta

par Jeanne-d'Arc Jutras

Combien de cinéastes pour sortir de l'ombre aborderont pour leur premier long métrage: le lesbianisme. Les femmes ou si peu, elles non. Par manque d'argent, de "pushing", d'autres ne peuvent pas mettre en images ce qu'elles vivent, par peur d'identification, d'autres ne peuvent mettre en images ce qu'elles ne vivent pas, les raisons abondent. Les hommes par conséquent ont le champ libre, connaissant tellement bien les femmes, surtout les lesbiennes, pour eux ce n'est donc pas un handicap...

Un film sur le lesbianisme, vu et réalisé par un homme, si sensible soit-il, m'a toujours déçue.

Ici Piscicelli refilme à quelques exceptions près les clichés des autres. Pour Immacolata dont on dit qu'elle est fière et indépendante pourtant se prostitue. Peut-on au départ vivre libre dans un pays baigné de machisme archaïque? Immacolata est mariée, mère d'une fillette, propriétaire d'un petit étal de viande, elle est commerçante de mentalité. Elle se prostitue d'abord pour garder son commerce, ensuite pour sa fille et son avancement social.

Concetta est près de la terre, c'est une travailleuse agricole, trimant durement, elle n'a pas semble-t-il, de problème d'identification. Ses amantes sont mariées, n'ayant pas le choix.

Non débarrassée de superstitions, Concetta croit dans les rêves, Immacolata dans la Vierge. Malgré cela, nulle culpabilité à vivre ces amours reprouvées. Concetta est une ennemie pour les hommes, toute la ville en parle. Au nom de l'honneur, de la possession, les mâles se liguent entre eux, des femmes aussi, comme au Canada, contre ces salopes, ces putains, ces femmes à la «bitte» manquante, comme il est dit dans le film.

Piscicelli ne veut pas Concetta féminine — elle ne sait pas marcher avec des talons hauts — ça s'apprend. Réal Giguère l'a fait pour le rôle d'Albin dans la **Cage aux folles.** En outre Piscicelli est très généreux avec ses gros plans. Il nous en met plein la vue dans les scènes d'intimité sexuelle entre les deux femmes. C'est toujours rentable, excitant, un bon show. Par contre il est beaucoup moins imaginatif, même «plate» discret, prude pour ce qui est des relations sexuelles du gras et poilu Ciro, l'amant génital d'Immacolata.

Piscicelli passe à côté. Ciro a comme rivale une lesbienne aguerrie, non ambivalente, Concetta n'éparpille pas ses forces. Elle est forte et expérimentée, de toutes façons des femmes, il y en a d'autres.

Ciro est un mâle quelconque, mais il a de l'argent, en plus il est le débiteur d'Immacolata. C'est bien mal connaître la fierté lesbienne.

Pour un amour et une jalousie inhabituels, ça finit comme chez certains couples hétéros: un meurtre. Je ne vois là rien de bien différent. Immacolata l'imprudente s'est laissé engrosser. Elle porte le fils de Ciro, Ciro II. Celui-ci ordonne à Immacolata de lui donner ce fils, son épouse légitime n'ayant pu le faire.

Immacolata veut se faire avorter. Elle supplie Concetta de l'aider «cogne-moi dans le ventre jusqu'à ce que je le crache». Belle invitation, belle affaire. Plus tard après avoir fait l'amour Immacolata déclare à Concetta: «Quand je suis avec un homme je veux être avec toi, quand je suis avec toi, je veux être avec un homme.» C'est refrigérant pour n'importe quelle personne amoureuse.

Alors Concetta, elle aussi sera prise d'une «rage lesbienne», c'est très à la mode, faute d'aller voir plus loin. Elle rumine, elle jongle, bien entendu. Elle calcule froidement son affaire. Elle se rend au commerce d'Immacolata et l'assommera avec une barre de fer ou quelque chose du genre. Piscicelli veut bien nous démontrer que Concetta ne plaisante pas, en effet, d'un autre coup bien appliqué, elle la frappera au ventre.

Concetta s'écrasera par terre en beuglant, jambes écartées, (pour les besoins de l'action, évidemment) portant sa belle robe bleue, cadeau de... feu son amante.

Comme me disait au sortir du cinéma, une jeune lesbienne: c'est débile comme dénouement.

Pendant qu'on s'assasine entre nous, la base du patriarcat, elle, est en santé.

Sappho du haut de ses splendides jardins de l'ancienne île de Lesbos (Mytilène) attend toujours la démystification. Et moi en attendant un film avec un happy end ou presque...

J'écoute la chanson de Clémence Desrochers aussi endisquée par Pauline Julien: les deux vieilles qui se promènent heureuses, bras dessus bras dessous.

****

Média

Le Berdache
CP 36, Succ. C
Montréal H2L 4J7 843-8671

Productions 88
1406, rue de la Visitation, app. 3
Montréal H2L 3B8
émission «**Côte à côte**» à la télévision.
Montréal lundi 23h00 canal 9
jeudi 23h00 canal 9

Radio CIBL-MF 104,5 mercredi 19h30

CINQ-FM 102,3 jeudi 10h
«Vu des gai-e-s», CINQ-FM, 102,3 jeudi 10h30

Religieux

Communauté homophile chrétienne (catholique)
354, rue Murray 688-9071
Montréal Lundi 19h30

Dignity Montréal Dignité (catholique)
Newman Center
3484, rue Peel
Montréal H3A 1W8 Mardi 19h30

Eglise communautaire de Montréal/Montréal Community Church
CP 610, Succ. NDG
Montréal H4A 3R1

Integrity (anglican)
305 Willibroad
Verdun H4G 2T7 766-9623

Naches (juif)
CP 298, Succ. H
Montréal H3G 2K8 488-0849

Pro-cathédrale du disciple bien-aimé
4376, de la Roche
Montréal H2J 3J1 525-5245

Social

Alpha Kira
CP 153, Succ. Victoria
Montréal H3Z 2V5

Fraternité-Halte
Roger: 521-5360
Jean: 747-5471
Mardi 20h

Ligue Lambda inc.
CP 701 Succ N
Montréal H2X 2N2
quilles: mardi 21h30
ballon-volant: mercredi 20h30
renseignements: Alain ou Jacques:
843-5889
Ou laissez le message.

Universitaire

Association communautaire homosexuelle à l'Université de Montréal (ACHUM)
3200, Jean-Brillant, local 1265-6
Pav. des sciences sociales 737-0553
Université de Montréal Lundi-mercredi
Montréal H3T 1NB 19h à 22h

Gay McGill — Université Centre, 3480, McTavish, Montréal H3A 1X9

Gay Women of McGill — 3480, McTavish, Montréal H3A 1X9

Lesbians and Gay Friends of Concordia
a/s DSA
1455, O. boul. de Maisonneuve
Montréal H3G 1M8

Québec (indicatif: 418)

Association fraternelle des gai(e)s du Québec (AFGQ)
CP 2, Succ. Haute-Ville
Québec G1R 4M8
175, Prince-Edouard 523-4997

Groupe gai de l'Université Laval (GGUL)
CP 2500 Pavillon Lemieux
Cité Universitaire Sainte-Foy
G1K 7P4

Paroisse St-Robert
(Eglise catholique eucharistique)
685, Côte Franklin
Québec G1M 2L9 688-5564

QUELLE

DIFFÉRENCE

L'AUBERGE

SAUNA · TÉLÉ. · DOUCHES
1070 Rue MacKay, Montréal, P.Q. H3G 2H1
514-878-9393



LA MAISON SOUS LES PINS

(pension-vacances pour gais)

Pour bien profiter de l'air pur:
en été:
natation, tennis, cyclisme (au village).
en hiver:
ski de fond, raquette (au village),
ski alpin (Mont Grand-Fonds)

Nous vous offrons une maison où le repos est facile.

Notre table est simple mais saine et donne la préférence aux meilleurs produits de la région.

Un village agricole et de pèche magnifiquement situé au fond d'une anse que ferme presque une longue pointe sablonneuse d'où lève l'ancre le traversier de l'Ile-aux-Coudres.

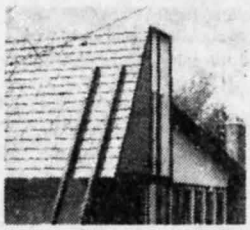


Tarif en vigueur pour 1980:
chambre double avec 2 repas,
à partir de **$30** par personne.
Semaine de 5 jours: **$145.**
Semaine de 7 jours: **$195.**
Fin de semaine: 2 jours,
2 nuits, 4 repas: **$55.**

La maison sous les pins
352, rue Principale St-Joseph-de-la-Rive
Comté de Charlevoix Tel.: (418) 635-2253

Un centre sportif d'hiver typiquement gai et situé non loin de Montréal.

LE LURON



SKI DE FOND
RAQUETTE
MOTO-NEIGE
PIANO-BAR
BILLARD

Barman: Richard

Jacques Gill, administrateur gérant
Sur le site du Camping Marquis de Tracy

5685 chemin St-Roch, Tracy
autoroute 30, sortie chemin du Golf
743-1517 568-3634

GUY FONTAINE
ET SES DAMES DE PIQUE



REVUE DE TRAVESTIS

Agence Grimaldi-Daniel
961 Cherrier, Montréal,
TEL: (514) 524-1101

J'ai fait un rêve

J'ai fait un rêve lorsque j'ai vu l'immense participation à la fête du 24 Juin de cette année. J'ai fait un rêve lorsque j'ai vu beaucoup de nouveaux visages à la semaine du cinéma gai et 900 personnes à la danse de cette même semaine. J'ai fait le rêve que nous avions trouvé une nouvelle relève de militants, de personnes qui accepteraient de réfléchir sur la vie, les besoins et le futur de la communauté.

J'ai fait ce rêve sans voir que la manif du 21 Juin n'était pas plus grosse que l'an dernier, qu'il n'y avait pas plus de participants aux réunions du collectif ou aux assemblées générales de l'A.D.G.Q.

J'ai fait un rêve qui m'a laissé croire qu'il y aurait au moins 150 participants au 4ème Congrès national des Lesbiennes et des Gais du Québec du mois d'Octobre, que les gens participeraient nombreux et enthousiastes à ce congrès. J'ai fait un rêve, et ce n'était qu'un rêve.

Les gens aiment danser, les gens aiment fêter, les gens aiment les activités artistiques, mais les gens n'aiment pas le militantisme, sauf quelques rares "maniaques".

Je suis réveillé maintenant; je me suis réveillé abruptement au cours du 4ème congrès et j'espère que je suis réveillé pour de bon. Je ne regrette pas d'avoir accepté de coordonner les activités du congrès; je ne regrette pas d'avoir mis du temps sur ce projet et d'avoir impliqué d'autres personnes. Je regrette seulement qu'il n'y ait pas plus de militantisme au sein de la communauté.

Je sais que plusieurs se permettent de critiquer, de critiquer amèrement ce "Flop". Je le regrette également, car je suis convaincu que ces mêmes personnes n'ont rien fait pour aider à ce que le congrès soit un succès. Ceci faisait également partie de mon rêve. Devant le succès des activités "sociales", j'espérais que les gais commenceraient à se serrer les coudes et à travailler ensemble.

De l'insuccès du congrès, je sors plus réaliste et plus convaincu que jamais que je dois travailler davantage pour la cause, et je me permets de rêver encore malgré tout. Cette fois, je rêve du moment où les individus et les groupes arrêteront de se combattre entre eux, du moment où les individus arrêteront de travailler seulement pour leur intérêt personnel et que tous travailleront pour le bien de la Communauté.

Mais la réalité est loin de ce dernier rêve et c'est malheureux pour nous et très heureux pour le système en place, qui peut ainsi mieux exercer sa répression.

Jean-Michel Lagacé

Calendrier gai

Novembre:

15: Danse gaie à McGill. 21h. 3480 McTavish. Bière et alcool organisée par Gay McGill.

17: Rencontre sociale avec la Communauté homophile chrétienne à 19:30h. Information: Jean-François 688-9071.

15 et 16: Congrès d'orientation de l'ADGQ. Cégep Dawson, 1001 Sherbrooke est, Montréal. 2ième étage, à partir de 14h.

19: Groupes de discussion du mercredi soir au CSSVM. Le sujet ce soir: vieillir gai.

Décembre:

1: Rencontre religieuse avec la Communauté homophile chrétienne à 19:30h. Information: voir le 17 novembre.

5: ACHUM (Association communautaire homosexuelle à l'Université de Montréal) organise une danse au Centre communautaire de l'Université, 2332 Edouard-Montpetit, local B-2405 à 20:30h.

6: Réunion du groupe Intergrity. Pour information Eric Hill 766-9623. Les réunions se tiennent toujours le premier samedi de chaque mois à 20:00h.

7: Colloque "Une femme, deux femmes..." Sous le signe du respect et de la tendresse, ce colloque se veut l'amorce d'une réflexion sur le vécu érotique des femmes homosexuelles. Dimanche 7 décembre 80 à UQAM à 09:30h, entrée Ste-Catherine ou Métro. Information: 527-0754 entre 10:00h et 22:00h.

8: Rencontre thématique avec la Communauté homophile chrétienne à 19:30h. Information: voir au 17 novembre.

15: Rencontre sociale avec la Communauté homophile chrétienne à 19:30h. Information: voir au 17 novembre.

Prostitué d'occasion



Yvon Thivierge: Il n'est pas facile d'interviewer un prostitué et l'amener à se confier.

Richard Charron: Ça na pas été facile pour moi non plus. Je suis un ancien prostitué. Ça fait 7 ans que j'ai lâché le métier. Et c'est la première fois que j'en parle.

Y.T. Qu'est-ce qui te porte à en parler aujourd'hui? Le recul?

R.C. Oui... mais aussi la tristesse et la détresse des autres encore aux prises avec leur problème. C'est un deuxième "sortir" pour moi en quelque sorte.

Y.T. Tu as souffert d'être prostitué?

R.C. Oui et non. J'ai quand même su en profiter. Mais il y a eu des moments très difficiles.

Y.T. Comment cela a-t-il commencé?

R.C. J'avais à peu près 13 ans. C'était en 1969. Je demeurais à Hull et je passais les journaux. Un jour, je me suis dirigé comme instinctivement vers le parc Major Hill, derrière le Château Laurier. Je voulais une relation sexuelle et je sentais que je pourrais en avoir en allant là.

Y.T. Et puis, qu'est-ce qui s'est passé?

R.C. J'ai rencontré un bonhomme d'une trentaine d'année dans les buissons. Je me suis laissé crosser et, sans que je le demande, il m'a donné 2$. J'ai fait ça pendant 2 ans.

Y.T. Avais-tu des clients réguliers et où les trouvais-tu?

R.C. Je n'avais pas vraiment de clients réguliers. Je les rencontrais surtout dans les endroits publics comme les parcs, les tavernes et les toilettes. Même qu'à la Gare centrale, plus tard à Montréal, un client me payait d'avance pour que je lui passe un poignet sous le mur de la toilette. Mais j'en rencontrais aussi par l'entremise d'amis plus âgés.

Y.T. Pendant combien de temps as-tu exercé ce métier?

R.C. Quatre ou cinq ans. A Ottawa de 69 à 71 et à Montréal de 71 à 73.

Y.T. Ça a changé à Montréal?

R.C. Oui. Je croyais que ce serait beaucoup mieux. Pour moi, c'était la grande ville, plus évoluée, plus libre... Mais

c'est là que mes problèmes se sont multipliés. Il y a eu la faim, la drogue. J'ai quand même été plus chanceux que d'autres drogués qui se sont suicidés, ont été assassinés par la grosse pègre de l'est ou ont abouti à Saint-Jean-de-Dieu.

Y.T. As-tu connu d'autres prostitués?

R.C. Oui, mais nos conversations étaient plutôt superficielles. J'entendais dire que plusieurs d'entre eux volaient et assommaient leurs clients.

Y.T. Avais-tu un souteneur?

R.C. Pas dans le vrai sens du mot. Je fonctionnais de façon autonome. Je n'ai eu qu'un souteneur et encore là, pas très orthodoxe. Bisexuel, comme bien des prostitués, il faisait ça à temps partiel, me gâtait beaucoup, ne me touchait jamais, recevait sa part du client qu'il me trouvait et je touchais la mienne après la botte, surtout dans les *tourists rooms.*

Y.T. As-tu eu des clients spéciaux?

R.C. Il y en avait mais je les refusais. Un bonhomme m'a offert 50$ pour que j'y chie dans face.

Y.T. As-tu eu des *sugar daddys* ou des papas-gâteaux?

R.C. Oui, une couple, Un en particulier, ancien psychiatre barré de sa profession pour détournement de mineurs. Je me fis pincer, caché dans sa garde-robe. Là, la police a essayé de me protéger pour inculper Gerry. Mais je n'ai pas collaboré.

Y.T. Et tes parents, quelle fut leur réaction?

R.C. Ils savaient plus ou moins que je me prostituais. Mais mes relations avec eux sont bonnes. J'aime beaucoup mes frères et soeurs qui respectent ce que je suis.

Y.T. D'autres *sugar daddys?*

R.C. Oui. Un agent d'assurance, marié avec une lesbienne. Il m'apportait des cadeaux chaque fois qu'il venait me voir de Saint-Jean. Mais on n'a jamais baisé. Il était satisfait que je couche auprès de lui. Ça duré un an.

Y.T. Quels actes sexuels tes clients te demandaient-ils? Et quel était le tarif?

R.C. Ils devaient se contenter de me sucer, pour 20-30$, car je ne me faisais pas enculer. Mais ils étaient prêts à payer 60$ pour enculer, surtout les travestis et les transsexuels.

Y.T. As-tu eu une aventure avec une "personnalité"

R.C Oui. M.X. Je l'ai rencontré, sans arrière pensée, au Carré Dominion. J'étais assis sur un banc et il m'a abordé. Il m'a dit qu'il cherchait un jeune commercial et m'a demandé si je voulais aller avec lui. J'ai d'abord refusé lui disant que j'avais faim. Il m'a donné de l'argent et m'a attendu pendant que je suis allé manger au A & W. Ensuite, à sa demande, j'ai fait semblant de le cruiser. Puis, il m'a emmené chez lui, nous avons jasé un peu et il m'a demandé de danser nu devant lui,; de l'exhibitionnisme, quoi. Il ne m'a pas touché. Il ne s'est même pas masturbé. Mais il avait prévu toute une mise en scène. C'était son trip, comme il disait. Ce qui, pour lui, est très compréhensible. Il avait caché l'argent, 20$, dans un tiroir et m'avait indiqué de le prendre moi-même. Je lui ai au moins demandé de le mettre sur la table.

Y.T. Qu'est-ce qui t'a fait quitter ce métier et à quel âge?

R.C. J'avais 15 ans. Déjà, mon âge me défavorisait côté sécurité financière et indépendance vis-à-vis de la société. Mais ce fut le jour où j'ai capoté sur le toit de la Place Ville Marie. Le garde de sécurité pensait que j'étais mort. Et parce que les *sugar daddys* étaient peu nombreux et ne tenaient pas leurs promesses. Je prenais pas mal de drogues aussi. J'ai donc été envoyé dans un centre de délinquance et de désintoxication. Bien sûr, pas à Montréal, lieu de perdition, mais à Gatineau, dans la maison du père Bergeron où on m'a beaucoup aidé. Mon homosexualité au moins ne faisait pas problème. On s'occupait strictement de me réadapter, de me désintoxiquer et de me trouver une situation plus honorable.

Y.T. Quelle leçon tires-tu de tout ça?

R.C. Que la jeunesse est vulnérable et exploitable.

Y.T. Avec ce recul de 7 ans et, surtout, cette franche analyse du sort des jeunes prostitués, crois-tu qu'il serait nécessaire de faire quelque chose?

R.C. Oui. Justement. J'ai un projet en tête que je chéris particulièrement depuis peu. Un centre d'accueil pour jeunes prostitués. Et j'ai déjà des offres d'aide et d'encouragement de spécialistes qui sont prêts à m'aider à le mettre sur pied.

Y.T. Quel serait le but de ce centre d'accueil?

R.C. D'y recevoir les jeunes prostitués, leur donner gîte et couvert, un peu comme pour les autres défavorisés: robineux, femmes battues, alcooliques etc., des conseils et des possibilités d'emplois plus sécuritaires.

Y.T. Comment procéderez-vous à les trouver?

R.C. Dans les parcs et par l'entremise de professionnels qui nous les présenteraient.

Y.T. Chercherez-vous à éliminer la prostitution juvénile masculine?

R.C. Non, pas du tout. Nous ne sommes pas contre la prostution comme telle mais voulons aider ceux qui en souffrent. Autrement dit, les prostitués heureux qui en font une carrière intéressante et lucrative, nous n'avons rien à leur apporter. Nous voulons aider ceux qui se résignent à vivre un métier qui pour eux est très pénible, voire insupportable.

Y.T. Vous semblez vouloir intégrer les très marginaux à la société?

R.C. Oui; ça toujours été mon but. Non seulement les marginaux aux autres gais mais les gais à la société hétéro. C'est pourquoi j'aime la nouvelle émission *Côte à côte* des Productions 88...

La Boîte en haut

1320 Alexandre deSève
Tel. 527-2237
Montréal

17 novembre:
Fête de Tony:
Artistes invités

1er décembre
5ième Anniversaire
de la Boîte en haut

En spectacle:
la revue
ENCORE

Richard Huet
Marjo
France Janin
de 11 pm. a 1 am.

1-2-3 Décembre
En spectacle:
la revue
ENCORE

8-9-10 Décembre
Toutes les femmes
de Dalida

Par Tony

Représentation à minuit



Halloween des Berdaches au Ridicule

LISTE DES COMMANDITAIRES

- Boutique L'Oiseau Moqueur 940 e. Rachel ($10.00)
- Restaurant Chez Oscar 1665 e. Ste-Catherine ($20.00)
- Restaurant L'Entre-Sol 500 est Duluth ($30.00)
- Restaurant Le Rumin'en Vert 539 est Duluth ($20.00)
- Restaurant Haut Pluriel 935 est Duluth ($10.00)
- Boutique Au Fil du Temps Galeries Dupuis 845 Ste-Catherine est ($20.00)
- Restaurant Chez Jean-Pierre 2077 Victoria ($25.00)
- Restaurant La p'tite Bouffe 533 est Duluth ($20.00)
- Bleury Sex Shop 1243 Bleury ($25.00)
- Disco Bar Jonas 207 De La Commune ouest ($100.00)
- Salon Priape Sex Shop 1661 est St-Catherine ($50.00)
- Boutique La feuille de Vigne 1251 Bleury ($25.00)
- Cinéma Ouimetoscope 1204 est St-Catherine ($64.00)
- Cinéma Parallèle 3682 boul. St-Laurent ($50.00)
- Salon de Coiffure Michel-Ange 1276 est St-Catherine ($50.00)
- P.J.' (Armand Monroe) 1422 Peel ($25.00)
- La Boite En haut 1320 Alexandre de Sève ($25.00)
- Bar Réflexion 1202 Ste-Catherine ouest ($100.00)
- Boutique "Au Ridicule" 1224 Drummond ($20.00)
- Librairie La Différente 1200 est boul. de Maisonneuve ($20.00)
- L'objet St-Denis 3804 St-Denis ($25.00)
- Sauna L'Auberge 1070 Mackay coin Dorchester ($191.00)
- Norman Martel 3835 St-Denis ($100.00)
- Flammarion 163 est St-Paul ($142.25)

Au Fil Du Temps
BOUTIQUE UNISEXE
844-0874
M. 19
GALERIES DUPUIS
845 STE-CATHERINE EST
MONTRÉAL, QUÉ.

Piano Club Le Tournoi
PIANO BAR
La Boite d'en Haut
VOTRE HÔTE
YVON JUSSAUME
TEL. 527-2237
1320, RUE ALEXANDRE-DESÈVE, MONTRÉAL, QUE.

L'Entresol
Petits Plats Mijotés
3041 Duluth est
Montréal
849-5100
ouvert tous les jours de 17h à 4h

galerie et boutique
L'oiseau Moqueur
940 est, Rachel 526-1322

Restaurant
Chez Jean Pierre Enr.
2077 Victoria 849-5038

L'objet St-Denis Inc.
3804 rue St-Denis
Montréal
"Les petits cadeaux..." ..."Les beaux objets"
Tél.: 843-3477
Heures d'ouverture
Lundi au vendredi: 11 a.m. à 6 p.m.
Samedi: 9 p.m. à 11 p.m.

Restaurant
Chez Oscar
Cuisine française - Crêpes bretonnes
Licence complète
1665 EST, STE CATHERINE
TEL: 525-0853

LIBRAIRIE – REVUES
POSTERS – TABAC
LA DIFFÉRENTE

PRIAPE
1661 Est, Ste Catherine
Montréal 521-8451
Le sex-shop gouv

NORMAND MARTEL
HOMME
3835 ST-DENIS MTL
845-6049

BLEURY SEX SHOP
1243 rue BLEURY
MONTREAL H3B 3H9
TEL: 871-1653

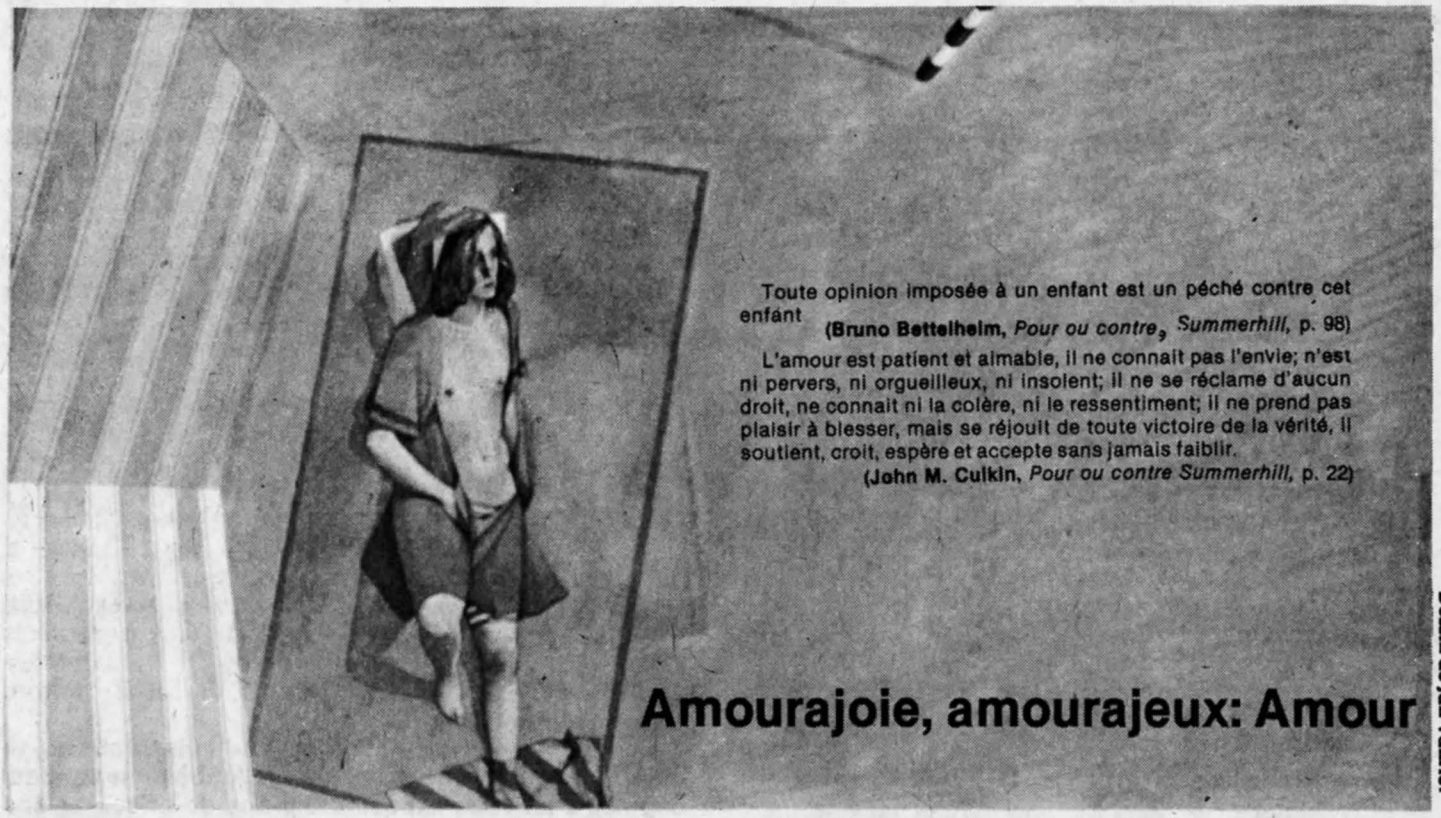
QUELLE DIFFÉRENCE
L'AUBERGE
SAUNA · TELE-DOUCHES
1070 Rue Mackay Montréal P.Q. H3G 2H1
514 878 9393

DOSSIER

Nous sommes redevables à M. Jean Simoneau d'avoir bien voulu piloter pour le Berdache ce dossier sur la pédophilie, et de l'avoir mené à si bon port. Huit textes le composent d'auteurs aussi réputés que Jean Simoneau, Tony Duvert, Paul Chamberland et Alain Bouchard. Deux autres collaborateurs y sont allés de leurs témoignage personnel: Gilbert Dion, et un second qui a préféré garder l'anonymat. Un dossier "chaud" qui parle d'une minorité dans la minorité que nous sommes. Un dossier essentiel.



Dessin de Anne-Marie Soulcié
(*Les petits métiers*, Tony Duvert, Ed. Fata Morgana)



Toute opinion imposée à un enfant est un péché contre cet enfant

(Bruno Bettelheim, *Pour ou contre, Summerhill,* p. 98)

L'amour est patient et aimable, il ne connait pas l'envie; n'est ni pervers, ni orgueilleux, ni insolent; il ne se réclame d'aucun droit, ne connait ni la colère, ni le ressentiment; il ne prend pas plaisir à blesser, mais se réjouit de toute victoire de la vérité, il soutient, croit, espère et accepte sans jamais faiblir.

(John M. Culkin, *Pour ou contre Summerhill,* p. 22)

Dessin de Jan Vanriet

Amourajoie, amourajeux: Amour

Aimer les petits gars, c'est tout un monde, tout un défi; mais aussi la plus belle des passions qui soit donnée à un être humain de vivre.

Évidemment quand on évoque cet amour que j'ai rebaptisé l'amourajoie pour la mieux cerner, deux souvenirs nous hantent immédiatement: la Grèce et les cas Gacy, Dion, etc.

Il y a plusieurs siècles toute une civilisation, tout un monde considérait comme sacré l'amour d'un petit gars, c'était le summun, la quintessence de l'alliage beauté-tendresse-passion.

Le pédéraste ne se laissait pas seulement fasciner par le petit gars qui l'enflammait, mais il devait aussi veiller à sa formation. Aimer un enfant, c'était en quelque sorte devenir père spirituel-intellectuel de cet enfant. Reprendre le duel chair-esprit. Rechercher la paroxisme de la communication et de la fascination. Se laisser dévorer par l'envoûtement.

Tout n'était pas parfait en Grèce. C'était encore une société "armée" où la femme n'avait pas toujours sa place; mais comparée à aujourd'hui, c'est une société sur-évoluée.

Platon nous introduit dans ce monde. Il questionne tous les aspects. Il décrit l'amour des petits garçons avec éclat dans *le Banquet,* un livre extraordinaire qui nous montre les exigences que pouvaient ressentir un éducateur-amant.

Cet amour, loin de créer la perte de la Grèce, a été à la racine même de la création des plus grands cerveaux humains. Evidemment, on ne devient pas bon et intelligent par la seule magie de la pédérastie, mais bel et bien par la qualité avec laquelle elle est vécue et la grandeur d'âme et d'esprit des amants, comme dans toute autre forme de relation humaine.

Depuis ces années fabuleuses, où la beauté du corps était le chemin de la découverte de la beauté de l'âme, le monde a bien changé.

La lutte à la liberté sexuelle est née pour séparer les corps purs des corps impurs, c'est-à-dire les riches des pauvres. Cette répression directement liée à la lutte des classes s'est poursuivie à en devenir maladive. Il suffit de lire Jos Van Hussell, HISTOIRE DE LA RÉPRESSION SEXUELLE, Edition du Jour/Robert Laffont pour en avoir une petite idée.

Si la bourgeoisie a été à l'origine de la répression, la religion y a aussi joué un rôle ainsi que le système judiciaire, son bras bionique...

Le temps nous a fait oublier la Grèce. Nous avons rejeté le facteur le plus important de l'amourajoie, soit sa valeur éducative pour l'enfant lui-même. Vidée de son âme, la fascination a vite perdu la place qui lui revient dans la communication entre l'adulte et l'enfant. La tendresse a cessé d'être un vaisseau du savoir pour être définie dorénavant comme une perversion. Quelle folie! Malheureusement, c'est ce qui est arrivé.

Nous avons oublié les Platon, Léonard de vinci,qui grâce aux petits sont devenus les plus grands et fascinants génie de l'histoire de l'humanité. Nous n'avons gardé que l'image des Gacy, Dion, etc. Encore une fois l'amour a été atteint du cancer américain de la violence, de la peur.

La sexualité, révolution sexuelle ou non, est devenue un véritable racket, le commerce florissant de la mafia, sous la bénédiction de la police qui tout en étant la gardienne de la décence devient la proxénète de l'industrie du cul.

La sexualité demeure sur le plan politico-religieux un instrument de manipulation de masse. Une lutte entre la droite conservatrice et le progrès.

Il est impossible d'examiner le problème sans le rattacher à son ensemble, car personne n'est que pédéraste, homosexuel, hétéro, etc. La violence faite à la pédérastie est la même que celle faite à la prostitution, à la masturbation chez les jeunes, à l'amour en général dans notre société. Un monde où aimer devient souffrir. Un monde où l'hypocrisie devient synonyme de pouvoir. Combattre la pédérastie sans faire de nuance dans le type de relation, c'est aussi fou qu'exiger que les clins d'oeil soient de nature illégale dans les rues de Montréal.

Choisir sa position face à la sexualité et par conséquent ses différentes manifestations, c'est choisir dans quel type de civilisation nous voulons vivre et orienter l'avenir.

Il incombe à ce moment là de se poser des questions de fonds. De rechercher une philosophie globale et pratique qui puisse être acceptée par la majorité de façon à ce quelle ne soit pas que théorique.

C'est ce à quoi, ce reportage tentera de répondre. Il est terriblement difficile d'y parvenir en n'ayant qu'une image scientifique; c'est pourquoi le choix a porté surtout sur des expériences vécues. Peu de gens y participent, parce qu'encore aujourd'hui le sujet même est frappé d'interdit et ce n'est pas tous les pédérastes qui sont prêts à se mettre au blanc pour mieux faire connaître cet aspect millénaire de la vie des hommes. La pédérastie (amourajoie) est encore la source d'un mépris écrasant que seule la recherche de la vérité ne peut venir qu'à tuer.

Jean Simoneau

Dossier Pédérastie

Romancier et essayiste à la langue verte, incisive, drôle, et rigoureuse, Tony Duvert est l'auteur pédéraste le plus célèbre en France. Ses deux derniers romans, "Quand mourut Jonathan" et "L'île Atlantique" lui ont valu les plus grands éloges et les condammations les plus indignées.

Nous vous présentons ici quelques pages de son dernier livre "L'enfant au masculin" (à paraître aux Editions de Minuit), collection de courts essais où Duvert se défoule sur toutes les formes de la bêtise, de l'hypocrisie et de l'intolérance qui s'en prennent à l'homosexualité et à la pédérastie. Savoureux, drôle à mourir quelques fois, d'une logique implacable et impeccable, ce livre de Duvert atteint un sommet dans le "mettage de points sur les i" et la dénonciation rigolarde. Un bain pour l'esprit et une recharge gratuite de batterie.

G.K.

PÉDÉRASTE, OU PÉDOPHILE

Si je n'ai pas réussi à me figer dans un rôle sexuel ou social, je ne sais pas davantage découper mes désirs en tranches médico-légale. Qui suis-je?

Un pédophile? Oui et non. Je n'éprouve aucun intérêt pour les fillettes pubères et, quant aux impubères, elles me laissent assez tiède depuis tantôt un quart de siècle. L'étiquette convenable serait donc pédhomophile. Je me passerai d'un mot pareil, et l'on se rappellera que je ne parle ici que d'homosexualité masculine.

Ma pédophilie, donc, s'intéresse aux garçons impubères. Mais quand *commence* l'impuberté? Les bébés ne m'attirent pas encore; les petits de deux ou trois me plaisent à la folie, mais cette passion est restée platonique; je n'ai jamais fait l'amour avec un garçon de moins de six ans,et ce défaut d'expérience, s'il me navre, ne me frustre pas vraiment. Par contre, à six ans, le fruit me paraît mûr: c'est un homme et il n'y manque rien. Cela devrait être l'âge de la majorité civile. On y viendra.

Voilà pour les petits. Quand vos amants atteignent la puberté, vous cessez d'être pédophile: vous devenez pédéraste. En suis-je un?

Et comment! Un garçon de douze ou treize ans est un peu banal, souvent il ressemble déjà à un adulte au mauvais sens du mot, mais il y a des contreparties, des miracles, une dernière et immortelle enfance.

Où s'arrête la pédérastie, et où commence l'homosexualité pure et simple? Difficile à déterminer. Cette nouvelle division n'a pas plus de sens que l'autre: elle n'est qu'un effet du code pénal.

On a donc des «mineurs» de moins de quinze ans, des mineurs de plus de quinze ans, et enfin des majeurs. Coups de hache du législateur à travers l'existence et l'amour. Vieux chien pourri.

Avant 1974, la majorité était fixée à vingt et ùn ans. Il arrivait réellement qu'on jette en prison des homos qui s'étaient accouplés avec des «mineurs» de vingt ans et demi. Cela paraît grotesque, mais les tribunaux le faisaient, pour l'exemple. L'homo qui avait attenté aux moeurs de cet étrange mineur-là était donc un «pédéraste».

Maintenant, la majorité est à dix-huit ans, et, pour être «pédéraste» — et mis en prison — il faut s'accoupler avec un garçon qui ait, au plus, dix-sept ans, onze mois et trente jours.

On peut croire que, d'ici quelque temps, l'âge du consentement aux amours homos sera abaissé à quinze ans, puisque c'est l'étiage actuel des amours hétéros. A ce moment, pour être «pédéraste», il faudra s'accoupler à un garçon de quatorze ans, onze mois etc., dernier délai. On n'en finit plus de retoucher les étiquettes: les cours s'effondrent, la justice brade, toute meurtrie qu'on la civilise.

Restera, en dernière instance, le «mineur» absolu, le garçon de moins de quinze ans. Actuellement, s'accoupler à lui vous expose à dix ans de prison et une grosse amende; circonstances aggravantes s'il y a eu sodomie; aggravation encore si le mineur a moins de douze ans, etc.

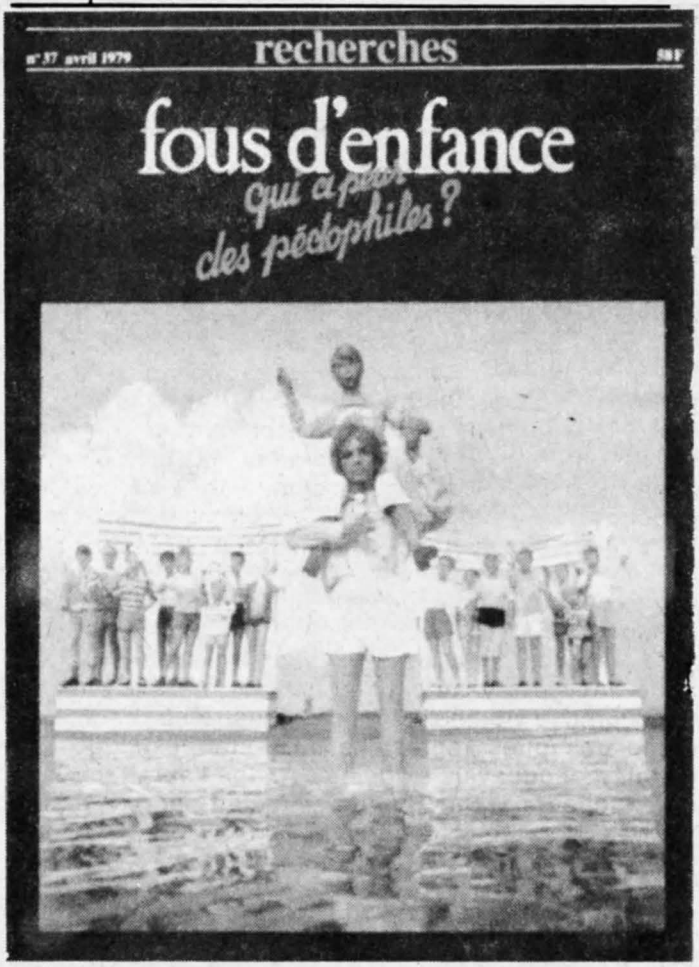
Définies ainsi, la pédérastie, la pédophilie sont des crimes. Je n'ose compter les centaines, ou milliers, d'années de prison que mes amours auraient déjà dû me valoir.

L'omelette St-Louis
163 EST, SHERBROOKE, MONTREAL
TEL.: 843-6527

DEJEUNER — REPAS COMPLETS
SPECIAL BRUNCH
11h00 à 16h00
DIMANCHE



LUCE BERTRAND
psychologue
Membre de la Corporation des Psychologues du Québec
Problèmes relatifs à homosexualité
Femmes — Hommes — Couples
Pour consultation téléphonez à
(514) 688-1044



Cette criminalisation d'un bonheur innocent a, entre autres conséquences lamentables dont je parlerai, un effet draconien sur la pédo/pédérastie: elle la rend invisible. Sociologue, je voudrais l'étudier scientifiquement, je ne parviendrais jamais à rassembler l'échantillonnage de milles à mille cinq cents pédé/pédos représentatifs de la moyenne nationale sans lesquels mon enquête ne vaut rien. Ils sont introuvables. Quels documents me resterait-il, si mon objet d'étude joue les courants d'air? Des minutes de procès; des expertises psychiatriques; des piles de bouquins médico-repressifs; quelques liasses de faits divers scandalisés; quelques autobiographies littéraires, quelques romans, quelques essais, à peine l'aube d'une parole.

Serait-ce suffisant? Oui, s'il est suffisant, pour étudier et comprendre l'hétérosexualité, de compulser les affaires de viol, les récits de femmes battues, les meurtres passionnels, les confessions de putains, les dossiers de divorce, la sexologie des Valensin, des Zwang, des Meignant, les mémoire de Casanova et les romans de Pierre Louÿs, les poèmes de Géraldy, les aveux conjugaux de Georges Marchais. (ou même des bons livres, pourquoi pas?)

Ce serait dérisoire, tendancieux, voire franchement ignoble; personne ne l'a fait, nul ne songerait à le faire. Ou alors, autant étudier les planètes par la lunette des cabinets.

Par contre, s'il s'agit de pédophilie, de pédérastie, on n'a pas à se gêner. Ce sont des crimes. Les intéressés n'ont pas droit à la parole, ils se terrent, ils craignent les représailles, ils ont simplement peur de compromettre et détruire leurs amours, si difficilement attachées à cet ordre moral et qu'ils ne sauraient raconter sans inconvénients catastrophiques. Donc on parlera pour eux, et on dira ce qu'on veut. Quand une catégorie d'hommesest proscrite, mentir sur eux, falsifier leur vie, truquer leurs écrits, les écraser sous des montagnes de crétinisme et de haine, voilà les moindres libertés qu'on peut exercer à leurs dépends. J'ai lu tant d'excréments de ce genre — livres, études, articles de presse — que je suis aguerri: mais les plus récents me puent encore tellement au nez que j'y ferai allusion ici et là. J'espère que ces taches de merde n'écoeureront pas trop le lecteur: je n'y suis vraiment pour rien.

Le dépeçage juridique de l'homosexualité, de celle qui est criminelle jusqu'à celle qui est tolérée, ne correspond à aucun clivage des sexualités réelles. Il se peut, cependant, que la crainte de la prison contribue à amputer, chez certains homos ou chez beaucoup d'entre eux, la composante pédérastique de leurs désirs: on s'abstient prudemment du «mineur» comme les parents s'abstiennent, en principe, de l'inceste. A mesure que l'âge du consentement baisse et que l'accès aux grand mineurs cesse d'être puni, les sexualités respectueuses des lois s'étirent comme par magie vers le nouveau territoire: demain, on pourra s'accoupler librement à un garçon de quinze ans tandis que croupiront encore en prison ceux qu'on a condamnés pour l'avoir fait hier. Ce téléscopage dit toute la valeur de ce code pénal et de ces châtiments. Ce n'est plus vérité au deçà des Pyrénés, erreur au-delà: mais, par la grâce d'une date au Journal officiel, crime le jeudi, bonheur licite le vendredi. Le pouvoir s'amuse.

Mes plaisirs très précoces m'ont placé dans une situation curieuse: puisque, pour les mêmes actes et avec des partenaires semblables, je n'ai d'abord été qu'un gamin vicieux, puis un délinquant mineur, et enfin un majeur criminel. Ni jadis, ni depuis, mes amours n'ont été d'aucun préjudice à personne; je les ai vécues secrètement, mais sans une ombre de culpabilité. J'ai une conscience morale trop aiguisée, on ne me trompe pas comme ça. Enfant, entre la famille, l'école ou le lycée, et ma vie intime, j'ai su mener un double jeu parfaitement clandestin: je n'ai jamais été découvert ni puni — sauf à douze ans, quand on m'a renvoyé d'un lycée parisien pour un viol qui n'en était pas un du tout, une mauvaise plaisanterie comme les délurés en font quelquefois aux idiots.

Ces libertés prises sous l'ordre moral me coûtaient peu de peine. Timide, le désir me rendait extrêmement hardi; au lycée et partout, même impubère, je savais vite trouver qui seraient mes complices; je n'y pensais ni avant ni après; cela me saisissait et me quittait comme tout désir vécu; je manquais de fantasmes et d'idées sur moi. J'ai été converti par la beauté des garçons, par l'intensité des plaisirs: j'avais les yeux gourmands, et tout le corps avec. «M'assumer» comme homosexuel était chose accomplie, spontanée, naturelle, définie, sans que j'eusse seulement conscience de l'avoir fait. Il y a un univers, un grouffre entre ceux qui découvrent leur sexualité dans la solitude, la continence, la peur, les rêves, et macèrent dans une longue virginité avant d'oser passer à l'acte; et ceux qui — indépendance d'esprit, sensualité

violente circonstances opportunes — apprennent le plaisir en assouvissant chaque désir à mesure qu'il éclôt. Ces deux sortes de têtes n'ont pas de points communs; l'une n'est que fantasmes, scénarios, rancissements, auto-examen, crainte d'autrui; l'autre n'est que souvenirs jouisseurs, repue, vivace, aventurée, à jamais libre comme le vent.

Homo pratiquant et comblé quand j'ignorais encore quel nom ça portait, quel statut ça avait, je n'ai découvert ce nom, ce statut qu'à l'âge tardif — treize à quatorze ans —: ce fut pour éprouver une colère, une indignation, une révolte, une haine, une rage qui vivifièrent et assombrirent toute mon adolescence, et qui ne s'éteindront jamais. Une guerre sacrée commençait à mes yeux: elle durera, je le crains, plus longtemps que nous vivrons.

J'oubliais de me demander, pour achever de définir mes goûts, si j'aimais les hommes adultes. J'en ai énormément désiré certains quand j'étais jeune garçon: et, à la plage ou ailleurs, je restais sur des faims terribles, que je trompais avec des adolescents. Pas une photo de bel homme dévêtu ne m'échappait dans les journaux, les magazines: je découpais, je collectionnais, je les fréquentais à m'en luxer le poignet. Mes penchants avaient saisi une répartition, des cimes particulières: les plus petits me rendaient amoureux (je n'ai presque pas cessé de l'être depuis l'âge de raison); les gamins de mon âge m'excitaient, on se cochonnait les trous; la virilité des adolescents me chavirait jusqu'au trognon tandis que je dédaignais leur derrière; mais les beaux mâles, j'aurais fondu dans eux au moindre effleurement; les voir, je devenais un bébé sans père, et qu'un doigt faire rire.

Il m'est resté quelque chose de cela: je me suis régalé au lit avec beaucoup d'adultes, et cela m'arrivera encore. Cependant, l'amour fait, ces adultes m'ennuient, je voulais qu'ils s'en aillent, ou bien rentrer chez moi. Entre adultes, tirer un coup derrière un buisson ou contre un arbre est donc ce qui me va le mieux: tandis que, plus mon amant est jeune, plus il me plaît *après* l'amour, et je souffre de m'en s'éparer. Au jeu de l'île déserte, mon Vendredi serait un garçonnet.

D'ailleurs il grandira: et alors me plaira d'une autre façon. Si la croissance ne l'abîme pas trop, au physique et au moral, un garçon que j'aurais connu dès ses six ans me conviendrait encore quinze ans plus tard. Qui l'a porté veau peut le porter taureau, dit un proverbe latin qu'on lit dans Pétrone. Je parle ici de désir; l'amitié est plus longue.

Je dus attendre jusqu'à douze ans pour être enfin sodomisé d'importance: bien des gamins, à qui je le rendais, me p*i*coraient attentivement l'anus, mais cela n'éteignait pas le feu intérieur qu'attisait en moi les grands membres qu'ici et là je masturbais.

Il fallut un viol. Dont je fus l'auteur, évidemment. La victime était un adolescent de quinze ou seize ans qui se masturbait avec moi quelquefois. Quels efforts pour convaincre ce nigaud à belle verge de me monter dessus! Il ne voulait pas! Non qu'il eût peur de faire mal à un petit garçon: simplement, la chose n'était pas dans ses moeurs et, je crois, lui répugnait un peu. Mais je réussi à vaincre ses réticences, une fois, une seule. Mal dégauchi, et même indifférent (on ne s'aimait pas, on ne s'intéressait nullement l'un à l'autre), il s'installe brusquement sur ma petite personne et se met à coïter comme si j'étais un sac de son avec un trou. Je l'avais voulu, je l'avais. Ce martèlement sans précaution, ces grands coups de gros chien énervé par le rut, furent très douloureux: mais je ne dis rien et je le laissai finir. Il y avait mille agréments sous la douleur. Puis je passai un quart d'heure au cabinet, assis avec une envie fausse, qui se calma. Restèrent un infini de sensations qui me tourmentaient la mémoire: je mourais d'envie de recommencer. Je n'en eus pas l'occasion avant longtemps, je retombai dans mes quéquettes. Délicieuses chatouilles, mais la brutalité de l'autre coït s'accordait aussi à mon tempérament (on a peut-être déjà deviné qu'il était discrètement chaud).

Et si quelqu'un nous avait surpris, le grand nigaud agité sur le petit innocent. J'aurais été, bien sûr, la malheureuse victime, et lui un monstre contre nature, digne des pires représailles. Il aurait expliqué que c'était moi qui avais *exigé* cela, on ne l'aurait pas cru, ou on lui aurait répondu que ce n'était pas une raison pour accepter. Ce flagrant délit aurait été interprété juste à l'envers: car c'était moi, le violeur: et lui, un simple instrument du plus égoïste des plaisirs. D'ailleurs oui, elle avait eu «tort» de se laisser faire, cette sale brute; voilà le détail singulier de ce souvenir.

Tony Duvert

galerie et boutique

L'oiseau Moqueur



940 est, Rachel 526-1322

Lundi à samedi téléphone: **387 7111**

CLINIQUE MEDICALE
Métro: Henri Bourassa

750 est Henri Bourassa, suite 1,
Montréal, H2C 1E6



Banalité de la pédérastie

Longtemps, je n'ai pas pratiqué la pédérastie et la croyais d'autant plus sublime. Je ne la pratiquais pas par peur et par ineptitude. Bien sûr, je tombais amoureux — et ne faisais même que ça, mais je contentais de vivre mon sentiment de loin. Mes amis et amies, à qui j'avais fini par faire accepter ma différence, me disaient: mais qu'est-ce que tu attends pour t'impliquer réellement avec un garçon au lieu d'en parler seulement?

Un jour, il y a trois ans, je rencontrai dans mon quartier, au hasard, un garçon de 12 ans pour qui j'éprouvai le coup de foudre. Je luis fis la cour pendant un an et demi, c'est-à-dire que j'essayais de l'approcher sans donner l'impression que j'essayais de l'approcher. Assez difficile comme manoeuvre et plutôt nul comme stratégie... mais j'avais au moins le sentiment de faire quelque chose. Le garçon finit par s'habituer à ma présence et un jour nous nous sommes adressés la parole et le long apprivoisement a commencé.

Quelques mois plus tard, il est venu chez moi. Nous avons joué. Il a failli tout casser dans l'appartement. Il avait un côté fou et sauvage qui à la fois m'enchantait et m'exaspérait. J'imposais trois règles: pas touche aux plantes, au système de son et aux instruments de musique — sinon qu'avec le plus grand respect. Le sexe est venu spontanément et c'est lui qui le provoqua. Ce fut sans histoire, à ma grande surprise. Il venait chez moi quatre ou cinq fois par semaine; nous parlions, nous jouions, faisions de la musique. Et une fois par semaine, à sa demande, nous faisions l'amour. Il vans sans dire que, de nous deux, c'était lui le moins pogné et le plus libre.

Et je décrouvrai ainsi la grande banalité, l'extraordinaire simplicité de la pédérastie. S'occuper d'un être qui grandit, être à la fois son père, sa mère, son grand frère, sa grande soeur, élever un enfant: occupation vieille comme le monde, occupation pleine d'emmerdements, de joies, de règles, de disputes, de réconciliations, etc.

Aimer un garçon entre l'âge de 12 et 15 ans, au fond ce n'est pas plus excitant ou énervant qu'aimer qui que ce soit. Plus dangereux peut-être, mais les bonnes vibrations vous protègeront. Il y a une façon d'être complètement ouvert et vulnérable qui vous rend invisible comme la lettre qu'on laisse traîner sur la table pour mieux la cacher.

Les mois ont passé. Cela fait aujourd'hui trois ans que je l'ai rencontré et un an que nous avons une relation d'intimité amoureuse. Les choses se sont tassées. Mon sentiment amoureux, irréel comme tout sentiment amoureux, s'est transformé au contact de la réalité, en décision consciente et assumée de m'occuper d'un être qui grandit. Ce ne sont pas les ennuis qui manquent — ni les joies.

Je n'ai plus peur comme avant; je me sens plus assuré, infiniment plus assuré depuis que j'ai découvert la banalité, combien normale, de la pédérastie. Je lui apprends et lui apporte beaucoup — il m'apprend et m'apporte beaucoup. Il casse un peu moins de choses, respecte les plantes, mange mieux, s'intéresse à sa carrière éventuelle, etc.

Entre lui et moi, une confiance solide, une complicité joyeuse. C'est simple: je suis son cheval. Il vient d'avoir quinze ans et il s'intéresse aux filles. Dans quelques mois, nous cesserons de faire l'amour. Nous nous verrons un peu moins.

J'aurai perdu un amant mais j'aurai un ami pour la vie.

Anonyme



CHAMARANDE
ANTIQUITES CADEAUX
A Montréal
261 ave. des Pins est 842-0755

Dossier Pédérastie

De la "chûte des anges"

Les enfants sont "irresponsables" mais peuvent néanmoins être jugés, pour délits de droit "commun", et en plus pour délits propres à ceux qui n'en seraient pas si commis par des adultes (activités sexuelles précoces, actes de rebellion, cela variant selon les pays). Aux fins de leur "protection" ils relèvent de tribunaux à part, de juges spéciaux, et, en fonction du degré de paternalisme et non de textes précis, ils peuvent se voir condamnés pour de longues années (jusqu'à la majorité) à détention dans des établissements conçus pour les sauver et rééduquer.

Les enfants d'abord,
Christiane Rochefort
éditions l'étincelle p. 103

L'amourajoie (pédérastie) est la forme de relation sexuelle entre un adulte et un enfant qui a permis toutes les formes de mensonges parce que personne n'osait parler.

Ainsi, il y a quelques années, personne ne faisait de distinction entre un comportement amourajeux et maniaque. Pour tout le monde, l'adulte qui avait des rapports avec un enfant ne pouvait que briser "ce pauvre petit sans défense". Evoquer l'amourajoie, c'était parler des cas Dion et autres qui ont tué des enfants après agression sexuelle.

Fort heureusement, le silence a été rompu. D'abord, Dion, qui ne pourra jamais être excusable pour autant, a publié un livre expliquant pourquoi il est devenu un tel monstre. Ces textes ne peuvent l'excuser, mais ils ont eu au moins le mérite de nous interroger à savoir si la violence est une façon intelligente de répondre à ce que l'on considère un délit sexuel.

Par la suite d'autres écrivains ont tenté de mieux faire connaître cet univers et c'est ainsi que l'on a pu se rendre compte que la voix des pédérastes est souvent très près des mouvements qui réclament une libération authentique de l'enfant. Cependant, dans ce dernier milieu, l'amourajoie est encore considérée comme un mal, une déviation, une perversion. Pourquoi? Simplement parce que l'on craint que l'enfant, à la suite d'une expérience, soit perturbé, c'est-à-dire qu'il opte pour l'homosexualité.

Cette peur ne recherche en rien le bien de l'enfant, elle ne fait que réaffirmer tout haut une haine, une hostilité sociale bien ancrée de l'homosexualité. Le plus curieux bien des homosexuels crachent sur l'amourajoie et se complaisent dès la première chance de crier. "je ne suis pas un pervertisseur d'enfant, moi."

Cette situation touche strictement à un fait: à l'inconscience quant au degré de manipulation que la société exerce sur tout individu quant à son orientation sexuelle, car, pour admettre l'amourajoie, comme une forme de relation qui puisse être aussi pure, aussi créatrice que toute autres formes de relation sexuelle, il faut d'abord reconnaître que l'homosexualité est une bonne chose. Il faut s'accepter et se considérer aussi valable qu'un hétérosexuel. En effet, si l'homosexualité est une relation saine, belle, pourquoi essaierait-on d'en détourner les jeunes?

Ceci dit, il faut s'interroger et savoir si une relation sexuelle de type amourajeuse peut être nécessairement néfaste pour les jeunes.

Disons d'abord que ce ne sont pas tous les jeunes qui ont le goût, parfois le courage, de tenter une telle expérience. Souvent, l'enfant craint l'adulte parce que ses parents ont passé leur temps à lui dire de faire attention aux étrangers, aux maniaques. Plus souvent, le jeune perçoit cette aventure comme le summun de la désobéissance, car, la sexualité c'est quelque chose de défendu, de sale, mais aussi d'affreusement attirant justement pour ses mystères.

La majorité des gens s'imaginent que l'enfant est traîné par l'adulte dans cette antichambre de la damnation, de la chûte de l'ange. Pour eux, l'adulte force nécessairement l'enfant à ces jeux, simplement parce que l'enfant est un être trop pur pour s'y adonner sans avoir été "sali" par un autre. Le problème devient alors de savoir si la sexualité dans son expression quelle qu'elle soit est bonne ou mauvaise. Là, intervient l'éducation reçue...

Pourtant, ce n'est absolument pas cela très souvent. Il existe dans l'amourajoie toutes sortes de rencontres comme dans toute autre forme de communication. Elles peuvent être provoquées tout autant par la curiosité sexuelle, la fascination du vieux pour le jeune que l'envoûtement du petit qui désire enfin se sentir valorisé par un individu. Se sentir beau, quelqu'un, aimé, adoré, c'est le rêve de tout être humain. Ce rêve n'attend pas le nombre des années et s'il y a quelque chose, les enfants mieux que n'importe quel adulte peuvent sentir les vraies relations qui s'établissent entre eux. Ils ne passent pas, comme les adultes, des journées à se parler, à s'examiner, à se peser. Ils vivent et à travers leurs gestes, ils découvrent. Les jeunes ne sont pas endormis par toutes sortes de préoccupations et par conséquent, ils peuvent ressentir mieux que quiconque l'état d'âme et d'esprit de ceux qui les approchent. Ils ne sont pas plus naifs que les adultes, mais ils peuvent être trompés eux aussi.

Le contact adulte-enfant est souvent contraire à l'éducation actuelle. Même dans ce que l'on appelle la libération sexuelle, la peur est entretenue. Le mouvement anti-viol est actuellement plus propice à créer une hystérie collective, une peur de l'étranger automatique, qu'une cure. Il permet davantage à la droite de serrer La vice plutôt que de remettre en question tout le fond du problème à savoir si le mieux-être des humains est d'aborder la sexualité d'une façon répressive ou progressiste.

Aussi, contrairement, à ce qu'affirme à peu près tout le monde qui n'ont jamais vécu une telle expérience, loin de créer une relation de type autoritaire, l'amourajoie repose absolument sur l'égalité des partenaires, la sensualité des rapports et la capacité de s'aimer au point de vouloir se connaître, même dans ce qui est le plus intime.

L'amourajoie n'a de sens et d'existence qu'au moment où l'adulte fasciné rencontre un enfant qui veut, qui a besoin de fasciner. Il est impossible d'avoir des jeux sexuels avec un enfant, sans qu'il ait d'abord une pleine confiance, un désir d'envoûter, le goût d'être voulu et souvent le besoin d'être aimé.

Avec les résultats des recherches, les livres d'auteurs amourajeux, le système a dû éliminer le caractère essentiellement dangereux des rapports adultes-enfants.

Selon le directeur du département de recherche à l'hôpital Louis-H.-Lafontaine de Montréal, le Dr Yves Lamontagne, non seulement le cas Dion est exceptionnel et ne représente qu'une minorité des pédophiles, mais: "c'est un type de crime particulier, en ce sens **qu'il arrive que la victime ne se sente pas agressée par l'adulte. En effet, il arrive que le geste sexuel posé par l'adulte ne soit pas considéré par l'enfant comme une agression. Ce qui cause de la difficulté, c'est la réaction des parents et de l'entourage immédiat, devant ce qui est considéré comme un trouble de comportement."**

Ainsi, le chat sort du sac. Il a fallu des siècles pour que notre société se rende compte que finalement le comportement répressif des adultes est plus dommageable à l'enfant que sa relation amourajeuse.

Pourtant, ce grand de la science, n'en ajoute pas moins: "La loi doit être sévère et les pédophiles doivent apprendre à respecter la loi". Il serait alors tentant de répondre comme un certain Pierre E. Trudeau que lorsqu'une loi va contre le bon sens, elle doit être irrespectée, c'est même un devoir social.

Le problème soulevé ici démontre l'ignorance des scientifiques et de l'appareil judiciaire du comportement de l'enfant. **Comment peut-on dire, comme le Dr Lamontagne, "Le cas Dion est exceptionnel et ne représente qu'une minorité des pédophiles qui en général, en raison de leur relation amoureuse avec l'enfant, ne cherchent pas la violence. Les agresseurs ne sont pas violents, ils ne veulent pas tuer l'enfant, pour qui ils ressentent un amour incontrôlé. Il arrive très souvent que les actes sexuels se fassent sans pénétration," quand très souvent l'enfant est consentant et que souvent même le petit recherche cette relation?**

Peut-on être un agresseur-consenti? Cela ressemble étrangement à la police qui fait le procès de la femme qui porte plainte pour avoir été violée... Dans un cas comme dans l'autre, l'agression n'est en réalité qu'une excuse, alors qu'elle devrait être mobile. Comment un adulte qui succombe aux propositions d'un enfant peut-il être agresseur? Pourquoi la femme doit-elle répondre de ses moeurs dans le cas d'un viol? Sinon, parce que la loi ne se soucie pas du bien humain, mais d'une arme sociale appelée la morale.

Malgré tout, il peut y avoir au moins deux formes d'expérience qui soient néfastes pour l'enfant: 1- l'adulte force l'enfant 2- l'enfant, même après avoir aimé cela, se culpabilise.



Aucun amourajeux, digne de ce nom, forcera un enfant. Il peut arriver cependant que la morale, le danger que d'autres sachent, le peur de ce que diront les autres rendent une expérience qui aurait toutes les raisons du monde d'être bonne de devenir mauvaise. Par exemple, un enfant qui après une relation sexuelle entend parler ses parents de ces maudits fifis sans savoir ce que cela implique dans la tête de leur petit bonhomme qui s'imagine être une tapette parce qu'il a eu une ou des expériences avec des adultes ou des petits copains. Incapable d'en parler, il en souffre.

L'amourajeux est mal placé pour se manifester, pour s'assurer que sa relation avec l'enfant soit bénéfique pour lui... il risque simplement la prison. Tout devient cachette et si souvent, cette situation est le moteur de leur relation, de leur complicité, de leur secret, cette cachette peut être effoyable pour le petit. Si, dans le cas de consentement, il n'y avait pas de drame, s'il était possible d'aimer ouvertement le petit, certains de ces drames seraient éliminés. A qui l'amourajeux ou l'enfant peuvent-ils faire confiance?

Une minorité s'imposera sur le plan sexuel. Cela n'existe pas que dans les relations adultes-enfants; mais dès que le vieux est avec un plus jeune. Rares sont les jeunes qui ont dépassé la planche. Combien exige que le jeune adulte les masturbe, les suce, sans respecter le rythme de l'autre qui n'en est encore qu'à la planche? Cela peut-être aussi un choc, car, encore bien des jeunes se demandent en allant avec un amourajeux "est-ce vrai que vous martyrisez les enfants?" J'ai connu cette peur jusqu'à 27 ans et des enfants qui étaient venus en groupe chez moi m'en l'ont aussi témoigné. C'est rare que cela arrive, mais cela arrive.

Habituellement, une relation amourajeuse est une situation de fascination, d'adoration. Le petit est tout. C'est un rire, une course, une plongeade. C'est lutter, c'est prolonger une affection jusqu'à l'indiscrétion... vérifier si tout est aussi beau, aussi proportionné, aussi divin. C'est le volcan intérieur, la tornade de la beauté, la soif de tendresse. C'est peut être comme dit le Dr Lamontagne "trop aimer l'enfant", comme s'il était possible de trop aimer. A la différence d'une relation avec un adulte, elle n'est pas rationnalisée, elle n'est que vécue, expérimentée, goûtée.

Je crois que le jeune qui a peur d'être regardé avec passion perd quelque chose dans sa vie. Celui qui se choque perd de mieux se connaître.

Plus souvent qu'autrement, le jeune veut une expérience par curiosité, par simple goût de découvrir comme il est bon d'être caressé.

La majorité de ceux qui se sont prononcés sur l'amourajoie prétendent qu'il s'agit là de la recherche du père pour l'enfant. C'est vrai, parfois, dans le cas des enfants battus, mal aimées; mais règle générale, c'est plutôt une camaraderie, la découverte de bien se sentir avec quelqu'un et la curiosité. La plupart du temps, la relation n'a rien d'un rapport père-fils, au contraire. La filialité exige un rapport d'autorité, ennemie de l'amourajoie. Plus souvent qu'autrement, l'amourajeux est esclave de l'enfant. Il répond à ses désirs, à ses attentes. Il partage ses plaisirs, ses goûts et ses besoins.

La relation avec un enfant est différente de la relation existant entre adultes. La fascination, l'attrait de la beauté, de la pureté y est pour beaucoup. Une relation amourajeuse n'implique pas nécessairement une relation génitale. Celle-ci très souvent est une résultante ou un accident. La relation avec l'enfant tient plutôt de la richesse de bien se sentir ensemble, de vouloir partager des expériences, des émotions, des curiosités. C'est une complicité dans laquelle il fait bon vivre.

Je ne peux oublier une expérience négative qui m'est arrivée à Montréal alors qu'un des jeunes pour qui je n'avais aucune attirance m'a menacé de me dénoncer à la police parce qu'il voulait aussi savoir s'il est vrai qu'il fût si agréable de vivre une relation sexuelle avec moi. Je ne pouvais qu'avoir peur. Une dénonciation, c'est la prison automatique. Je comprenais pourtant ce jeune qui voulait expérimenter comme ses copains les joies qu'ils ressentaient d'être avec moi, dans mon lit.

Pour le jeune, souvent, il ne s'agit que d'une expérience comme les autres, qui lui est souvent plus agréable que les autres. Cela ne signifie nullement qu'il y reviendra, qu'il deviendra homosexuel. Au contraire, très peu de jeunes avec qui j'ai eu même de nombreuses expériences sexuelles sont

devenus homosexuels. Un seul jeune l'est devenu à ma connaissance: celui à qui j'ai refusé parce que je demeurais chez lui et que le désir n'a pas empêché de rencontrer la personne qui lui convenait.

Je n'ai jamais connu de jeunes qui n'ont pas été plus heureux après nos rencontres, sauf un qui, à cause de la réaction de ses parents et du procès qu'ils exigèrent, a piqué une dépression. Si ces parents avaient été plus intelligents cela ne se serait pas produit...

Notre société a fait des progrès: elle doit réaliser que l'amourajoie n'est pas mauvaise en soi pour les enfants, mais immorale et condamnable parce que les religions et par extension les système judiciaires, les réprouvent comme toutes les relations sexuelles hors leurs normes.

Elle nous rend aussi conscient de la lâcheté de nos administrateurs.

D'une part, on constate que le pire ennemi de l'enfant qui a une relation ajourajeuse est la réaction des parents et de la police, et d'autre part, on continue à jouer à l'autruche: il faut punir.

Cette réaction correspond à bien des personnes que j'ai connues et qui, tout en luttant pour la libération sexuelle, ne peuvent pas tolérer l'idée que leurs enfants puissent échapper à leur griffes et par conséquent, à leurs phantasmes d'adultes, leur peur de la sexualité, de leur propre prison. Ils veulent une sexualité libre pour eux, mais non pour leurs enfants. Ils refusent d'admettre l'évidence, à savoir que la répression sexuelle se retransmet surtout par la morale que les parents *imposent* à leurs enfants, par l'éducation et par les sentiments, les modes que l'on crés pour les jeunes. En somme, ces grands prophètes de la libération sont souvent ceux qui se battent, comme parents, pour la perpétuer.

Il est étonnant de lire dans ce même article rapportant les propos du Dr Lamontagne, dans La Tribune de Sherbrooke, du 19 janvier 1980, que l'amourajoie provient de trois causes différentes: "l'absence d'éducation sexuelle, le manque d'affection entre les parents et les enfants, et l'inexistence de communications entre les deux."

Il s'agit du premier aveu de la lâcheté politique de notre société. Après avoir constaté les effets néfastes de la répression sexuelle, les "meneurs d'hommes" n'ont pas le courage de déjudiciariser la sexualité et surtout de reviser l'éducation sexuelle faite aux enfants. Il faut continuer de faire peur, et d'interdire strictement parce que le racket est payant.

Pourquoi, par exemple, le nudisme ne devient-il pas chose légale? Pourquoi n'y aurait-il pas des plages publiques ouvertes à ce genre d'expériences et d'autres, pour ceux qui ne pensent pas ainsi, qui seraient "straight"? Parce que c'est payant. C'est une industrie, un commerce mené par des gens qui se soucient parfois peu de l'amélioration de la race humaine et qui exploitent l'imbécilité de notre société ou parfois par d'honnêtes adeptes. On ne peut pas les blâmer... La même chose quant à l'homosexualité: pourquoi doit-elle toujours être tolérée dans un ghetto? C'est que ça paie et la personne qui a peur ou qui ne s'acceptera pas est toujours prête à payer plus pour vivre un peu ses besoins? Pourquoi si la police veut vraiment défendre les prostitué-es et la société contre les maladies vénériennes ne légalise-t-on pas la prostitution, tout en interdisant le proxénétisme?

Tout simplement parce que la police, ça fait son affaire. Certains préfèrent certainement jouer dans le cul d'un homosexuel ou examiner un-e prostitué-e que de courir après les malfaiteurs. Comment le responsable de l'escouade de la moralité peut-il se prétendre sain d'esprit quand il envisage que l'on interdise les clins-d'oeil? Combien de policiers de l'escouade de la moralité peuvent se vanter d'avoir une raison d'exister et de vraiment servir la société? D'avoir vraiment protégée quelqu'un?

La morale ne sert plus d'instrument pour rendre l'homme plus heureux, mais l'empoigner dans un piège, une forme d'amour. La morale ne sert qu'à uniformiser, sans tenir compte que l'expérience est individuelle, multiple.

En ce sens, l'amourajoie doit être un élément comme les autres de la libération humaine.

C'est un choix entre le mercantilisme, le profit ou l'amour. Veut-on vivre dans une société où la beauté, la tendresse, l'égalité a un sens ou une société pour qui le profit est plus important? Veut-on vivre dans un monde où le corps est perçu comme une richesse humaine ou comme un vil instrument d'existence qui perd son sens avec la mort?

La répression ne crée que l'hypocrisie, la honte de n'être que des humains et non des anges. L'autre doit être automatiquement ennemi-e, une tentation, un danger. La société ne devient qu'un moyen de production aux mains d'on ne sait qui, mais définitivement pour son profit. La tendresse est anti-militaire et par conséquent un danger socio-économique. L'enfant n'est plus éduqué en fonction de son bonheur, mais en vue d'en faire une bonne machine de production au prix le plus bas possible.

Vouloir déjudiciariser l'amourajoie, c'est opter pour déviolentiser la société. La peur qui a été à l'origine de la répression sexuelle étant une forme de violence faite à l'humain. Et, comme le disait C. Rochefort, c'est vouloir redonner à tout individu même à l'enfant le droit de vivre sa vie, de rejeter la dépendance.

★
★

Jean Simoneau

HOMME DE 40 ANS RECHERCHE JEUNE CHAUFFEUR pour un voyage en Floride pendant les vacances de Noël. D 139 Le Club Contact, C.P. 245, Succ. N. Montréal. H2X 3M4.

AUX DEUX BONHOMMES SYMPATHIQUES
Denis et Guy, félicitations pour votre premier anniversaire. D'un bonhomme ben l'fun.

MALE GAY GROUP INTERPERSONAL AND GESTALT
TRAINED THERAPIST: James Boast
Meeting Place CLSC Peel, Montréal Youth Clinic
3465 Peel. $30. per month one evening a week. Tel. 842-8576

DEVELOPPEMENT DOMICILIAIRE GAI
65 arpents boisés, lac Roxton Pond, 65 milles de Montréal
1-375-4765

UN GITE POUR TOI
Compagnons, pensionnaires, Maison isolée, forêt de Granby
1-375-4765

NEW YORK WRESTLING CLUB
has over 400 members throughout the USA and Canada. For a newsletter (free), membership and directory information: John Handley, 59 West 10th St., New York, N.Y. 10011 (212) 477-4227

Bar aux Maîtres
120 nord Blvd Dequen
Alma, Québec. G8B 5N1
418-662-9017





La tentative de viol pédérastique vue par Gotlib dans "Hamster Jovial"

L'enfant de douze ans a atteint un point d'équilibre et d'épanouissement qui fait de lui le chef-d'oeuvre de la création. Il est heureux, sûr de lui, confiant dans l'univers qui l'entoure et qui lui paraît parfaitement ordonné. Il est si beau de visage et de corps que toute beauté humaine n'est que le reflet plus ou moins lointain de cet âge.

(Le roi des aulnes, **Tournier**

L'enfant dans l'étau social

C'est un véritable mythe que d'entretenir l'idéee que l'enfant n'a pas de sexualité. Il est à la base de tout l'interdit qui touche l'amourajoie.

Pourtant, depuis Freud, tous les hommes de science reconnaissent que les petits comme les grands ont leur façon de vivre leur sexualité. De plus en plus, d'hommes de science sont conscients que la réprobation a plus d'effets néfastes que la liberté.

Il est évident qu'une expérience avec un enfant est tout à fait différente qu'avec un adulte. Cette relation repose surtout sur la fascination et le jeu. La tendresse est le centre-moteur. Avec un adulte, les partenaires parlent de faire l'amour, en font un acte souvent à part, un moment dans leur relation. Au contraire, avec un enfant, une excursion sexuelle se joue comme les autres expériences. Elle se déroule rapidement et s'arrête souvent à des regards, quelques touchers furtifs. Elle ne se répètera qu'en fonction du plaisir obtenu au cours de l'expérience précédente. C'est souvent une taquinerie, une force, une vérification, une preuve de son acceptation mutuelle.

L'amourajoie est plus souvent qu'autrement l'expression d'une passion pour la beauté, un hymne à la joie, la fascination d'un rire, d'un sourire, d'un clin d'oeil, d'une mèche de cheveux. C'est un jeu divin. Une complicité dans la tendresse qu'une société a réussi à condamner et qui demeure une nourriture essentielle tant à l'âme qu'à l'intellect. Vu par un adulte, l'amourajoie se traduirait souvent par le mot frustration. Un désir extrême de communication qui se traduit par des gestes de tendresse, d'adoration pour un corps encore beau, fascinant. Un miroir de pureté.

Une relation amourajeuse peut être tout simplement promener un petit sur ses épaules et jouir de son rire. C'est une forme de communication qui exige que l'adulte redevienne un enfant, revive comme un enfant et se laisse éblouir comme dans son enfance. C'est partager avec un petit la perception du monde à travers l'éblouissement. La génitalité y joue le rôle du désir de partager plus intimement le fait de vivre, de vibrer, de contempler.

La tendresse: gage d'un bon tissu social

Avec l'interdit, la société actuelle crée une espèce de maladie généralisée: "avoir peur de l'autre". Le désir devient une espèce d'obsession négative car, faire l'amour est une action que l'on craint, qui a des proportions gigantesques. Cet aspect n'existe pas pour l'enfant. La génitalité ne peut être qu'une curiosité, un plaisir, une sensation nouvelle. Un enfant en amour ne s'arrêtera pas pendant des heures pour méditer sur la profondeur de ses sentiments, il vit et ça lui suffit.

Ce que les gens ingorent: l'amourajoie n'est pas qu'un amour très passionné de l'adulte pour l'enfant, mais un amour que ressent aussi l'enfant pour l'adulte. Voilà pourquoi, il peut être extrèmement négatif que d'autres interviennent... Un enfant ne comprend pas pourquoi c'est supposé être mal. En réalité, combien d'adultes le comprennent?

Pourquoi une partie de notre corps devient-elle objet d'interdit? Sinon que des moralistes ont décidé pour nous. Mais qui étaient ces moralistes? La doctrine sociale de l'Eglise a été conçue par un misogyne: les interdits sexuels ont été décrétés sous Borgia, pape qui n'a eu que le marquis de Sade comme compétiteur sérieux. Comment peut-on adhérer ipso facto à la doctrine philosophique qui rejette le corps pour une éternité dont personne ne peut vraiment parler avec connaissance? Pourquoi les relations sexuelles ne seraient-elles pas une expression de prière comme le veulent certaines religions boudhistes? De quel droit une poignée d'hommes peut-elle régir la perception de tous les hommes quant à leur corps? Ne serait-ce pas plutôt parce qur régir la sexualité, c'est orienter la vie sociale comme on le veut?

Dans tous ces labyrinthes de pouvoir l'enfant ne retient que l'interdit sans comprendre et sans le vouloir. N'est-ce pas ce que l'on appelle un viol de conscience? L'irrespect du pluralisme? L'écrasement des minorités?

Le petit ne sait qu'une chose: c'est interdit. Il faut avoir une blonde pour ne pas être la risée des autres. Il faut se

cacher, avoir honte et se laisser traumatiser par une foule de problèmes dont on ne comprend ni a ni b. Tout est fonction de l'uniformisation. Tout le monde doit penser pareil, tout le monde doit se laisser manipuler par les décrèts et les lois, sans jamais avoir à les accepter comme étant effectivement bonnes pour nous.

Le tissu social souffre de cette situation, car, l'homme est par nature un être social... et quand on dit social on parle tendresse, communication, joie, expériences, responsabilités.

Pourquoi refuse-t-on de déjudiciariser tout ce qui touche la sexualité pour ne laisser que l'obligation de respecter l'intégrité de la personne? Pourquoi faut-il entretenir des groupes, des catégories de gens?

Comment dans tous ces tissus générateurs de peur et de haine, l'enfant peut-il apprendre le besoin de donner tout ce qu'il y a de mieux en lui pour le bien de sa communauté? Comment un individu peut-il croire au bonheur quand automatiquement une partie importante de son intégrité est condamnée?

Comment ne pas cultiver le racisme quand l'étranger est automatiquement porteur de mal, de tentation?

Je me rappelle, lors de son voyage au Mexique, avoir été fasciné par l'idée que le plus grand hommage que l'on peut rendre à un peuple, c'est d'aimer ses enfants.

Une société qui est capable de remettre l'interdit sexuel à sa place, c'est-à-dire assurer la protection véritable à tous les individus, ne peut être qu'une société en santé. Une société qui proscrit la tendresse ne peut être qu'une société déchirée.

La paranoia

Etre amourajeux au Québec, ce n'est pas une petite affaire. Les gens ont peur de se montrer de l'affection. Un homme qui manifeste son amitié, son amour à un camarade est aussitôt taxé d'être une tapette. Un homme qui trippe trop avec les enfants est aussitôt un dangereux maniaque.

Le Québec est de plus en plus américanisé parce que notre tempéramment véritable est écrasé. Les latins sont des gens très démonstratifs. C'est une de nos richesses naturelles... que l'on écrase et qu'il nous faut reconquérir.

Dans ce monde où la violence est presqu'une qualité, l'amourajoie devient un anachronisme vite repéré. Que d'insultes! De mois de prison! D'expulsion! ne faut-il pas vivre juste pour trouver le droit d'affirmer la beauté de pouvoir encore être subjugué par l'enfance? Le pire, c'est que l'amourajeux n'a aucune protection. Il est comme l'indien ou le nègre que l'on pouvait tuer, rendre à l'esclavage parce que différent. Quel amourajeux n'a pas dû manger des râclées, répondre au chantage, être insulté, simplement parce qu'entre la prison et endurer son sort, il est préférable d'endurer son sort.

Que font les libéraux devant ces minorités? Que répond la Commission des droits de la personne quand on revendique le droit de répondre dans la presse aux articles mensongers en ce qui a trait à l'amourajoie? Rien. Les amourajeux sont des êtres dont la société a horreur parce qu'elle a peur de la tendresse et de la passion.

Pour avoir une bonne idée d'expériences différentes d'amourajeux, la littérature a un éventail de plus en plus grand et révélateur. Dans LE ROI DES AULNES, de Tournier

Vêtements de base et accessoires pour hommes

1251 rue Bleury, Montréal, H3B 3H9

Tél. (514) 861-3161

La Feuille de Vigne inc.

Passez voir notre choix de sur-vêtements, nos lainages et nos pulls bretons.



(Folio), l'auteur nous démontre l'absurde de notre monde où la passion pour le "flo" est condamnée alors que l'on livre ce "flo" à la guerre et au racisme. Qui est dangereux?

Tony Duvert, dans QUAND MOURUT JONATHAN, nous livre enfin comme il est possible qu'un enfant aime aussi l'adulte et en ait besoin pour être heureux. Il faut aussi lire des livres comme DEMAIN, LES DIEUX NAITRONT et LE PRINCE DE SEXAMOUR, de Paul Chamberland pour saisir que ces amitiés nous transportent jusqu'au coeur des vrais motifs de vivre, tout comme Roger Peyrefitte dans LES AMITIÉS PARTICULIÈRES et W. Burrough, dans LES ENFANTS SAUVAGES nous apprennent que l'amourajoie est aussi une nourriture pour l'enfant, l'exil en terre d'amour.

Comme Duvert ne faut-il pas se demander si l'interdit n'est pas qu'une solution de jalousie? On interdit le nudisme parce que l'on a honte de ne pas être assez beau... comme si la beauté n'était pas relative... on interdit l'amourajoie sous prétexte que c'est une bénifice qui ne dure pas comme la paternité, en oubliant que c'est nous même en l'interdisant qui la condamnons à l'éphémérité et que de plus, l'amour n'a pas à être plus étèrnel entre deux êtres d'âges différents qu'entre deux êtres du même âge... on craint l'amourajoie parce que des jeunes se prostituent. On ne s'interroge pas sur ce qui les force à recourir à ce procédé, on se contente de décrier que les jeunes font un salaire que bien des professionnels envient et ne savent pas dépenser leur argent, comme si tous les adultes le savaient et que la maturité est une question d'âge... quant à la drogue, les plus vieux ont tellement menti aux jeunes pour la combattre qu'ils ne peuvent plus être écoutés sérieusement. On interdit l'amourajoie finalement parce que l'on est trop lâche pour aller au fond du problème et que les parents n'ont pas encore appris que leurs enfants ne sont pas nécessairement leur propriété que l'on entretient comme une automobile... L'enfant a aussi des droits dont celui de vivre l'orientation sexuelle qui le réalise le mieux.

Jean Simoneau



Les dramaturges du sexe

par Alain Bouchard, *psychologue*

Il m'apparaît essentiel de distinguer clairement deux notions concernant les relations amoureuses, sexuelles, érotiques et sensuelles ou autres entre adultes et non adultes. Il ne s'agit pas de distinctions scientifiques ou livresques d'abord, mais carrément de différences pratiques à partir de l'observation de cas concrets.

Ces notions sont celles de *pédérastie* et de *pédophilie.* Au sens large, et dans son acception en France surtout, la pédérastie est l'équivalent de l'homosexualité; à un point tel qu'on dira de quelqu'un qui "en est" qu'il est "pédé", se référant ainsi à *pédéraste.* La pédérastie telle qu'elle se vivait en Grèce dans une optique pédagogique se limitait davantage à une relation adulte-adolescent. Même chez nous au Québec, le mot *pédérastie* est habituellement compris en terme d'âge dans ce même sens. Il s'agirait maintenant de situer les pôles limites d'âge de l'adolescence, qui revêt une importance légale bien sûr, à cause de l'âge "de consentement" qui octroie ou non le droit de décider de l'utilisation (sexuelle) de son propre corps... par d'autres.

Il existe des différences importantes entre les relations (de toute nature) adulte-adolescent et les relations adulte-enfant, soit une personne pré-pubère (moins de 10-11 ans approximativement).

L'avantage de distinguer dans notre contexte social actuel entre pédérastie et pédophilie serait de pouvoir faire élargir (vers le bas) la notion de l'*âge de consentement.* Tel que la loi le prévoit, les jeunes ont droit à des relations sexuelles licites en fonction d'âge et d'orientation sexuelle, et même aussi en fonction de leur sexe. Par exemple, le code criminel prévoit des poursuites pour les adultes contrevenants dans le domaine du comportement sexuel selon l'âge de la "victime":

1) relations sexuelles avec mineurs de 14 à 16 ans (article 146-2 C);

2) relations sexuelles avec mineurs de 16 à 18 ans (article 151), etc.

Distinctions arbitraires s'il en est, puisqu'un jeune atteint la puberté à un âge qui peut même varier de plusieurs années comparativement à un autre jeune. Il devient adolescent à un âge généralement différent d'un autre adolescent, puisque des facteurs autres que biologiques (chronologiques) sont en jeu (éducation, culture, etc.).

La maturité tant biologique que psychologique et sociale ne survient pas à un âge fixe, et fixé par les lois comme c'est le cas présentement. Tout est affaire d'individuation, de maturation. Fondées sur certaines généralités biologiques et statistiques, les lois prévoient le droit à la relation sexuelle à partir de 14 ans pour la fille, dans certains cas (mariage). A partir de 16 ans dans certains autres cas et habituellement à 18 ans pour tout le monde... à condition d'être hétérosexuel. En effet, pour les gais et lesbiennes, l'âge licite des relations sexuelles est de 21 ans, ni plus ni moins!

Si notre société était un peu plus logique et intelligente des vrais besoins des personnes, il n'y aurait évidemment pas d'âge de consentement, ni même aucune restriction face à l'actualisation de la sexualité dans un cadre de consentement réciproque, puisque même l'enfant, à sa

manière, est capable de discerner ce qui est bon et épanouissant pour lui-même. Nous fonctionnons tous actuellement selon des *interdits* au lieu de fonctionner *sainement* selon nos désirs légitimes sans nuire à ceux des autres.

Aucune relation érotique, sexuelle, sensuelle, etc., entre personnes-enfants-adolescents-adultes ne devrait être tolérée si elle force le consentement des intéressés, si elle contraint l'une ou l'autre des personnes. Notre épanouissement personnel y gagnerait à coup sûr. Les notions d'âges, malgré leur apparente riqueur, constituent probablement ce qu'il y a de plus arbitraire, étant donné nos besoins individuels très diversifiés d'une personne à une autre.

Ces considérations, si elles étaient formulés concrètement dans les lois favorisant le respect de la personne, modifieraient du tout au tout nos rapports humains et notre perception propre de la sexualité. La pédérastie et la pédophilie perdraient complètement leur sens marginalisant, leurs images négatives et traumatisantes.

Poursuivant nos distinctions, soulignons que la pédophilie est le fait habituel d'une personne *hétérosexuelle* qui, pour des raisons multiples, s'intéresse aux enfants peu importe d'ailleurs le sexe auquel ils appartiennent. Ces enfants sont en-deça de leur puberté. Le pédéraste lui préfère les plus ou moins jeunes adolescents, donc post-pubères. Il semble bien que la pédérastie soit plus fréquente chez les hommes que chez les femmes. Bien qu'on puisse penser que les contacts physiques plus répandus et plus acceptés entre femmes retiennent de ce fait moins notre attention.

Pratiquement, des différences notoires s'établissent entre des relations pédophiliques et des relations pédérastiques. Le pré-pubère qui vit probablement une sexualité strictement auto-érotique ou dégénitalisée face à ses pairs n'est habituellement que plus ou moins conscient de ce vécu sexuel; comme il n'a souvent à peu près rien expérimenté en termes de contacts directs sur le plan sexuel, il vit cette dimension de façon candide, à moins que l'adulte ne lui ait déjà inculqué des vues culpabilisantes de ces actes.

Il s'ensuit pour lui qu'une relation affective, sensuelle, amoureuse, amicale ou ludique avec un adulte qui, lui, peut se reconnaître pédophile, n'a pas le même sens que pour l'adolescent qui est habituellement beaucoup plus au fait "des choses de la nature"! même s'il n'a que 12 ou 13 ans. A cet âge il a habituellement découvert au moins la masturbation en solo, ce que le pré-pubère risque d'ignorer assez souvent.

La connaissance chez l'adolescent de la nature plurimodale de la sexualité (fonctions de plaisir, de communication et de procréation, par exemple) teinte différemment les rapports qui peuvent s'établir entre lui et l'adulte qui se reconnaît pédéraste. La dimension *sexuelle* de leur relation est conscientisée et vécue comme telle, contrairement à la relation pédophilique dans laquelle une des parties ne vit probablement pas toute la dimension sexuelle, génitale.

Ces quelques distinctions étant faites, disons qu'elles entrainent des conséquences différentes dans les *perceptions* et *attentes* des parties impliquées dans cette relation.

L'enfant face à l'adulte n'a pas les mêmes perceptions et attentes de cette relation que l'adolescent face à l'adulte. De même pour l'adulte dont le comportement et les attentes seront différentes selon qu'il s'adresse à un objet de désir prépubère ou adolescent. Une relation d'amour pédérastique a probablement plus de chance de déboucher sur une relation également génitale et sexuelle, ce qui ne va pas de soit dans une relation pédophilique qui peut en demeurer à un niveau purement "platonique" et dégénitalisé. La nature même du désir de l'adulte face à son partenaire enfant ou adolescent n'est pas la même. L'adulte ne recherche pas la même *essence* relationnelle.

Le rythme évolutif de l'enfant et de l'adolescent n'est pas le même chronologiquement, émotivement, affectivement. Les intérêt réciproques de l'un et de l'autre changent rapidement pendant cette évolution de l'enfance à l'adolescence. Que recherche l'adolescent dans sa relation pédérastique? Amour, affection, reconnaissance de sa personne, fraternité, identification, satisfaction érotique et sensuelle, etc. Tout ça et bien autre chose. Et pour l'enfant? Sécurité, amitié, sensualité et, pourquoi pas, dans bien des cas, recherche de satisfactions érotiques sans qu'il y ait de sa part une prise de conscience très claire de ce besoin.

Puisque nous recherchons probablement tous quelque chose dans nos relations avec les autres, il faut bien s'attendre à ce qu'enfants et adolescents cherchent à satisfaire leurs désirs — sexuels, génitaux, érotiques, sensuels, etc. — à travers des relations humaines avec l'adulte, qu'il soit hétérosexuel, homosexuel, pédéraste ou pédophile.

Dans le contexte social qui est le nôtre, les distinctions entre amour pédophile et amour pédérastique m'apparaissent importantes, puisqu'elles sont l'objet l'une et l'autre de sanctions légales différentes qui ont des répercussions déterminantes sur l'enfant et l'adolescent. Sanctions morales également. Il est déjà très mal vu d'entretenir des relations pédérastiques, comment en serait-il autrement pour la pédophilie? Les deux sont la cible de représailles sévères, autant pour l'enfant que pour l'adulte. L'adulte autant que son partenaire sont pénalisés *moralement* et *psychologiquement* par la nature *dramatique* exagérée, irrationnelle des réactions de l'entourage à la découverte de telles relations.

L'adulte risque d'être traumatisé en outre socialement, et déjà il pouvait anticiper l'opprobe et la condamnation qui s'abattraient sur lui en cas de découverte. Ce qui n'est pas le cas pour l'enfant qui ignorait probablement tout du "mal" qu'il commettait et que s'attarderont immédiatement à lui démontrer policiers, parents et maîtres. En pareil cas, le traumatisme vécu par l'enfant est certainement plus important puisque les dramaturges du sexe, derrière leurs masques moralisateurs, laveront indubitablement le cerveau de l'enfant en lui martelant l'idée de ne jamais recommencer, d'abandonner ses pratiques honteuses, vicieuses, monstrueuses qui déplaisent à papa, maman et au petit

Petites annonces

Vous avez un appartement à louer. Vous cherchez quelqu'un avec qui partager un appartement.

Vous voulez passer un message, transmettre des souhaits, trouver un partenaire de tennis... ou autre.

Vous avez quelque chose à vendre.

Pourquoi pas vous servir des Petites annonces du BERDACHE

Cela ne vous coûte que $0.20 le mot.

Envoyez votre message et le paiement à

Petites annonces du Berdache
ADGQ, CP 36, Succ. C, Montréal
H2L 4J7

N.B. La date de tombée est fixée au 25 du mois précédent le numéro où paraîtra l'annonce.

Chèques faits au nom de l'ADGQ

Jésus! Pour l'enfant qui ne faisait que répondre spontanément à ses propres désirs tout à fait légitimes d'amour, de chaleur et de tendresse, le choc est d'autant plus brutal qu'il était loin d'anticiper un tel raz-de-marée dans son entourage. Ce qui en réalité traumatise l'enfant lors d'une découverte de ce genre n'est donc pas sa relation pédophile avec l'adulte, mais bel et bien la *gravité* et le *drame* des réactions de son entourage parental ou autre.

Les parents, les policiers, les éducateurs, les juges, et tous autres agents, ignorants ou de mauvaise foi, sont bel et bien ceux qui engendrent et génèrent le traumatisme chez l'enfant de par leurs réactions mêmes.

Il en va un peu différemment dans la découverte d'une relation pédérastique. Etant donné l'âge un peu plus avancé de l'*enfant* (nous le sommes tous jusqu'à 18 ans d'après la loi 24 mais jusqu'à 21 ans d'après le Bill Omnibuss... quand on est gai!), les réactions de l'entourage diffèrent. L'indignation demeure, la condamnation aussi le plus habituellement. L'hétérosexisme aidant, les adultes oublient trop vite que même les hétérosexuels aiment les jeunes adolescentes! Les mariages — ah ce qu'il peut arranger les choses... dans certains cas! — entre adulte et adolescente sont loin d'être l'exception. L'éponge ecclésiable sanctifie et atténue la différence d'âge.

Il semble bien que plus l'adolescent soit avancé en âge, moins les parents se sentiront coupables d'éventuelles erreurs pédagogiques qu'ils auraient commises et qui auraient donné lieu à la relation pédérastique de leur fils/fille.

La culpabilité est encore plus rapidement effacée quand on attribue au pédéraste lui-même tout le blâme de la séduction de l'adolescent.Les parents se sentant un peu plus dégagés face à leur adolescent étant donné sa plus grande autonomie, son indépendance, sa maturité qu'ils décriront alors parfois avec beaucoup d'emphase, ces caractéristiques de personnalité agiront comme catalyseurs de leurs remords qui éventuellement disparaîtront, dans les meilleurs cas. Leur adolescent devient maintenant moins soumis à leur obéissance, donc à leur tutelle, à leur juridiction; il en découle qu'il leur est moins difficile d'envisager alors une telle relation. D'où une certaine tolérance de plus en plus fréquente, même si elle est de loin la règle. Ou bien les parents joueront "à celui qui n'est pas au courant", alléguant qu'ils n'ont plus le contrôle de leur fils/fille. Tout cela étant bien sûr fonction de l'âge de l'adolescent concerné. Jusqu'à 17-18, il semble que la plupart des parents demeurent encore très susceptibles en matière de sexe, allant même jusqu'à contrôler les sorties et les activités (sexuelles) de leur grand adolescent.

Dans bien des cas, si la relation de l'adulte est entretenue avec un moins de 14-15 ans, l'adulte aura tôt fait d'affronter sinon la police et le tribunal lui-même, tout au moins les menaces de poursuites judiciaires. Les perceptions, les attentes et les attitudes n'étant pas les mêmes dans les deux types de relations (au sens large), les conséquences du vécu intime pour chaque personne impliquée ne seront donc pas les mêmes. Il m'apparaît donc essentiel de ne pas confondre pédérastie et pédophilie, surtout si on a à intervenir dans ces relations au moment où elles sont portées à notre attention, peu importe la nature de l'intervention qui nous est demandée.

Cependant, l'origine des perceptions sociales différentes face à ces deux types de relations trouve une explication commune dans la répression générale de la sexualité, d'autant plus que l'enfant est habituellement considéré comme un petit être *vierge et sans sexualité,* innocent. Ce qui évidemment peut se discuter.

En modifiant nos perceptions, nos idées face à la sexualité, il s'ensuivrait obligatoirement des changements sur le plan comportemental dans nos rapports avec les enfants et les adolescents, entre nous adultes "consentants". D'où des attitudes totalement différentes vis-à-vis nos attentes face à nos rapports sexuels.

P... comme dans Pénis... Pénétration... Procréation

Depuis Freud et Kinsey, toutes les données scientifiques permettent de conclure que la personne humaine, dès sa naissance, est *sexualisée* et que cette caractéristique est indistinctement dirigée vers les autres personnes sans égard à leur âge, sexe ou aux liens de parenté, etc.

L'attachement érotisé de l'enfant à sa mère et à son père pendant les premières années de sa vie illustre l'absence d'un déterminisme sexuel *instinctif* vers l'hétérosexualité et toutes les normes qu'elle a engendrées. Si ce n'était des interdits que nous rendons le plus effrayants possible et que les adultes braquent devant les enfants pour les éloigner des contacts sexuels, il n'y aurait à mon avis ni homosexuels, ni pédophiles, ni pédérastes... ni hétérosexuels. Des fonctions attribués à l'hétérosexisme découlent toute une gamme de sous-produits qui permettent justement sa survie comme méthode de contrôle et de répression de la sexualité.

ENTRE SOL

Petits Plats Mijotés

L'Entresol
500 Duluth est
Montreal.
849-5100

ouvert
tous les jours
de 17h. à 23h.

JEAN HUOT, avocat,
152 est Notre-Dame,
Suite 900,
Montréal, H2Y 3P6
Tél.: 861-8229

Pédérastie 39

Notre hantise obsessionnelle de la pénétration et de la procréation fait que seule demeure valable le contact sexuel qui *reproduit en pénétrant.* La masturbation par exemple, qui jusqu'à tout récemment, était encore génératrice de tares dans l'opinion populaire; la fellation et la sodomie qui procurent un *plaisir sans reproduction* sont considérées généralement comme perversions. Il existe pourtant dans les faits un érotisme intégral en dehors de toute pénétration vaginale et de reproduction finaliste.

Il est prévisible que lorsque nous réussirons à envisager la sexualité indépendamment de la reproduction, nous accepterons alors les comportements homosexuels, pédophiliques et pédérastiques, de même que la plupart des autres, à condition qu'en soit exclue la contrainte physique, violente, morale.

Nous reconnaissons difficilement à l'enfant le droit à une sexualité propre, différente de celle de l'adulte, tant dans ses normes que dans son vécu pratique, du fait que l'enfant ne peut procréer, n'ayant ainsi aucune justification, aucune excuse à son plaisir que le plaisir lui-même; probablement aussi parce que le plaisir de l'enfant n'apporte aucun profit à l'adulte. Le pédophile reconnaît le plaisir de l'enfant peut-être parce qu'il en bénéficie d'une certaine façon.

La sexualité étant avant tout, je pense, une source de satisfactions personnelles, de plaisirs, de laquelle en toute équité l'enfant ne devrait être écarté comme c'est le cas présentement, l'éducation à la responsabilité, à l'équilibre commanderait que nous éduquions nos enfants à une sexualité intégrale, complète, incluant bien sûr les relations érotiques entre enfants et adultes au moins au niveau de l'information théorique. Hélas, notre éducation très discrète sur "les choses de la nature" évite même à l'enfant la connaissance des termes élémentaires de son anatomie sexuelle et hygiénique.

Nos craintes d'adultes de *pervertir* l'enfant par nos paroles, et encore davantage en lui prodiguant des caresses et des plaisirs "trop intimes" de nature sensuelle, érotique, constituent des défenses face à notre propre culpabilité sexuelle toujours prête à poindre au moindre chatouillement ombilical. La protection présumée que nous imposons d'ailleurs de force aux enfants à travers l'âge de consentement, par exemple, et sous formes de préjugés multiples, de tabous, d'attitudes négatives érigées en vérités scientifiques, cette protection m'apparaît la plus grande *violence ouverte* et morale au droit le plus strict de l'enfant de vivre entièrement son corps, de l'épanouir et de l'assumer.

En condamnant aussi aveuglément les contacts sexuels adultes-enfants, nous privons arbitrairement l'enfant de la possibilité d'établir des relations stimulantes en dehors de la famille, avec d'autres personnes. Nous ne fournissons à l'enfant d'autres modèles relationnels que celui de l'hétérosexualité monogamique qui s'avère dans une proportion terrifiante un échec pourtant concluant! En invoquant une violence physique présumée contre l'enfant, et tout à fait exagérée quand on regarde les statistiques, on interdit les contacts de toute nature (sensuel, érotique, amical, sexuel) entre adulte-enfant. Nous viendrait-il cependant à l'idée rationnellement de condamner l'hétérosexualité parce que le viol est une pratique qui a cours?

Dans notre société, les relations pédophiliques s'articulent autour d'une problématique qui demeure étroitement psychopathologisante et individualiste: la déviation grave de l'adulte et le traumatisme insurmontable que subit l'enfant. La pédophilie s'inscrit dans un contexte socio-politique dont l'axe principal pour la société est la non-acceptation, la négation du droit de l'enfant à vivre son corps concrètement mais de façon différente de nos normes procréatrices, pénétratrices, et reproductrices. L'incapacité de l'adulte moyen de conceptualiser un contact humain et sexuel en dehors du modèle P-P-P (pénis, pénétration, procération) lui rend insupportable et inconcevable toute forme de relation qui n'épouse pas ce schéma.

La pédophilie constitue actuellement un problème parce que nous ne voulons y voir que la marginalité négative et sensationnaliste de la molestation, du viol, du meurtre qui sont l'exception de 2% des incidents pédophiliques. Mais que voilà d'excellents motifs pour justifier l'adulte dans ses interdictions auprès de l'enfant et, surtout, pour décider à sa place de sa protection qu'il lui impose contre son gré parfois et très souvent, avec violence morale ou physique.

Nous n'acceptons pas la relation pédophilique parce que nous y voyons intrinsèquement une pénétration du corps de l'adulte dans celui de l'enfant anatomiquement inapte à la recevoir. Perception restrictive, abusive, d'une sexualité exclusivement conçue comme agression physique telle qu'élaborée par le sexisme masculin et le modèle P-P-P. En dehors de la pénétration, il existe une gamme beaucoup plus étendue d'ailleurs de procurer du plaisir, d'en recevoir aussi; ne pensons qu'aux nombreuses zones érogènes qui sont légions sur le corps humain, mais que notre éducation sexuelle (absente) ne nous a jamais fait découvrir.

Problèmes politiques puisque nos normes sexuelles et sociales n'ont prévu d'épanouissement humain que dans le mariage monogame. Hors du mariage point de phallus! Comment alors la science officielle pourrait, dans un système économique duquel elle tire directement sa source d'avancement et d'émulation, remettre en question les normes sociales officielles stimulées, encouragées, promulguées, sans risquer de voir immédiatement ses sources de financement se tarir? L'encouragement tacite d'une conception hormonale (maladive) à l'origine de l'homosexualité et du féminisme radical entrainant "nos jeunes" à cette même homosexualité, m'apparait l'illustration parfaite de la complicité du capital établi et de la science (endocrinologique) officielle. Une déclaration contraire d'un certain endocrinologue montréalais lui aurait probablement valu les remontrances du doyen ou du recteur!

Quand nous commencerons à voir que la sexualité humaine est naturellement polyvalente, pluri-modale, variée, et qu'elle déborde les brides et les oeillères hétérosexistes, nous pourrons entrevoir la possibilité de rapports pédophiliques et pédérastiques d'une façon saine et épanouissante pour l'enfant, et même pour l'adulte qui s'intéresse de cette façon bien particulière aux enfants; en fait, où se situe réellement la frontière entre la relation pédophilique et la relation parentale à l'enfant? Nos interdits, nos tabous constituent probablement cette frontière!

Alain Bouchard, psychologue

Consultation sur rendez-vous
(514) 523-9463

Alain Bouchard
Psychologue

Difficultés en rapport
avec l'homosexualité
Relaxation
Hypnothérapie

Le massacre des innocents

Paul Chamberland

J'ai réuni, sous ce titre, des extraits d'un ouvrage en préparation, *Emergence de l'adultenfant.* Ma réflexion s'alimente notamment à cette curieuse hypothèse évolutionniste baptisée *néoténie* par son inventeur, Louis Bolk. On verra, plus loin, en quoi elle consiste. C'est grâce aux écrits du psychanalyste et ethnologue Géza Roheim que j'ai pris connaissance de cette théorie. Il me paraît nécessaire de faire remarquer le caractère non-scientifique de l'usage que j'en fais, de manière à éviter toute confusion entre les critères de la recherche scientifique et ceux de la connaissance analogique, inhérente à toute démarche poétique, qui informent ma pensée et mes propos. La figure de l'*adultement* est, avant tout, de nature symbolique et mythique; ce que je fais relève de la *mythographie,* où la part du savoir et celle de la fiction sont étroitement amalgamées. J'obéis, en cela, non à un caprice irresponsable ou "esthétique" mais à une aimantation de l'esprit chercheur, dont les voies me paraissent tout aussi nécessaires que celles du savoir objectif.

"On nous dit que Markandeya est en fait le rêve de Vichnou — mais du point de vue de Markandeya, l'histoire tout entière est le rêve de Markandeya. Il voit un petit garçon solitaire qui joue au milieu du vaste océan. Le petit garçon le traite d'enfant, ce qui le rend furieux au-delà de toute mesure. Mais l'enfant divin dit qu'il est le premier homme cosmique, Marayana. Marayana avale alors Markandeya. Le saint en est si heureux qu'il n'erre même pas à l'intérieur du corps comme auparavant, mais se contente de prendre du repos dans un coin solitaire."

Géza Roheim

L'enfant de 12 ans

"... cette beauté tient dans *l'importance du crâne par rapport au visage.* Toute la supériorité esthétique de l'enfant sur l'adulte est là. Le crâne atteint chez l'enfant sa grosseur définitive; il ne grandira presque plus... Les hommes et les femmes dont on admire communément la beauté ont conservé quelque chose de cette proportion — ou disproportion — enfantine dans le crâne et la face. Sur la ligne qui va de l'animal à l'homme, l'enfant se situe ainsi au-delà de l'adulte et doit être considéré comme suprahumain, surhumain".

Michel Tournier

"Le devenir individuel doit amener l'homme a etre une synthèse de ce qui caractérise en ce moment l'âge d'enfant et l'âge adulte."

Roger Gilbert-Leconte

"Dans le calendriers des heures de Hennessy et du bréviaire Grimani du début du XVIe siècle, un mois d'hiver est figuré par le village sous la neige; la porte est ouverte, on aperçoit la femme qui file, l'homme qui se chauffe au feu; l'enfant pisse devant la porte, sur la neige, bien en vue."

"Chez Van Dyck de Dresde, L'ENFANT JESUS a en général une attitude symbolique: il met le pied sur le serpent, s'appuie sur un globe, tient une croix dans la main gauche et de l'autre main fait le signe de la bénédiction."

"IL SE DRESSE, CET ENFANT DOMINATEUR, SUR DES PORTAILS D'EGLISE."

"Les anges préfèrent la souplesse des enfants à la révolte des hommes."

Philippe Ariès

Un certain nombre de propositions à propos de **la néoténie,** métagramme formé de texte tirés d'ouvrages de Louis Bolk et Géza Roheim.

"Qu'est-ce que la *néoténie?*

C'est la tendance à un *retardement* dans la morphogénèse humaine, à une stabilisation des traits somatiques au niveau d'une phase précoce de développement, le corps adulte conservant alors de plus en plus *une morphologie juvénile,* voire embryonnaire ou encore foetale."

"Des attributs et des relations structurales qui sont *transitoires* chez les primates se sont, chez l'homme, stabilisés."

"DU POINT DE VUE CORPOREL, L'HOMME EST UN FOETUS DE PRIMATE PARVENU A MATURITÉ SEXUELLE."

"SI LA FOETALISATION EST AU CENTRE DES PROCESSUS D'HOMINISATION, ET SI ELLE TRADUIT UNE TENDANCE PROFONDE DE LA LIGNÉE PHYLÉTIQUE QUI NOUS PORTE, SI ELLE SE PRÉSENTE COMME UN CARACTÈRE ORTHOGÉNÉTIQUE INHÉRENT À L'AXE SELON LEQUEL PARAÎT L'HOMME, POURQUOI CE PROCESSUS S'ARRÊTERAIT-IL AVEC L'ÉTAT ACTUEL DES CHOSES?"

"L'homme se distingue par *la grande taille de son cerveau* et *la petite taille de son visage:* c'est encore là un trait des anthropoïdes à leur naissance. Nous pouvons donc imputer ce trait à une tendance à prolonger pendant l'âge adulte un stade infantile."

"L'énormité de l'écart, entre l'homme et les autres animaux, dans l'âge de la maturité sexuelle et celui de la croissance achevée, est saisissante."

"Le corps retarde sur le développement de l'impulsion sexuelle."

"LE SOMA EST EN RETARD SUR LE GERMEN, si bien que, dans le cadre de notre retard général, *notre sexualité est relativement précoce.* L'équipement sexuel est prêt chez le petit enfant avant que l'hormone des gonades soit produite en quantité suffisante. La sexualité des tout petits comporte déjà les trois éléments importants du comportement sexuel de l'adulte, à savoir la tumescence de l'organe, le mouvement rythmé du pelvis et la réaction neuromusculaire intense qu'on appelle orgasme."

"L'homme atteint la maturité sexuelle *trop tôt."*

"Notre sexualité, que nous avons définie comme précoce par rapport à la maturation du corps, doit être considérée comme retardée par rapport à celles des singes. Avec le retardement général de l'évolution, le Germen lui aussi est entré, et il le fallait, toujours plus tardivement en fonction, ce qui signifie que le commencement de la fonction de reproduction a été réprimé."

"La possibilité de maturité sexuelle dans la cinquième année, âge sensiblement conforme à celui de la maturité sexuelle des anthropomorphes, nous fait connaître l'âge auquel les tout premiers hominidés parvenaient à la maturité sexuelle."

"NOUS REPRÉSENTONS NOS ANCÊTRES DANS LEUR STADE INFANTILE, ET LE PROCESSUS DE RETARD EST TOUJOURS À L'OEUVRE."

"Dans la symbiose prolongée de l'enfant avec ses parents, nous trouvons la raison pour laquelle les êtres humains vivent en famille, et dans cette coexistence prolongée de deux générations, nous découvrons la base biologique de la vie sociale."

"La propension, sans cesse croissante dans la société moderne, à réaliser l'interdépendance de ses membres est basée sur la prolifération de la symbiose familiale qui s'oppose à l'indépendance relative de l'humanité primitive."

Pédérastie 41

"Quand une culture a tendance à prolonger l'enfance, il est alors évident que la différence ne relève pas de la rapidité de croissance mais de tentatives culturelles pour *prolonger à la fois l'immaturité de la vie.* L'éducation signifie une enfance prolongée et jamais dépassée."

"Manifestement, *le lien érotique,* qui était à l'origine associé avec la fonction reproductrice, tend à perdre son caractère utilitaire et étend ses effets *de la relation mâle-femelle à la relation parent-enfant.* En outre, le processus de foetalisation prenant une importance accrue avec le temps (notre fixation à la situation infantile augmente), il est clair que les gènes et les mutations seront de moins en moins responsables de ce que sera l'homme, et que *l'expérience infantile* le sera de plus en plus. Les groupes proto-humains, dont le comportement variable dans la relation mâle-femelle ou parent-enfant peut s'expliquer à partir des données purement congénitales, deviennent maintenant progressivement humains. *Le souvenir de leur situation infantile* ancienne persiste et, devenus adultes, ils ont tendance à *répéter* cette situation. De plus, leur comportement ne correspond plus seulement au modèle stimulus-réponse de l'animal, mais à une sorte de *réaction imitative ou symbolique* à la situation infantile, qu'ils essayent de maîtriser ou de répéter."

"*L'amour,* dans la mesure où il est désir du bien-être d'un autre être humain, n'a de base instinctuelle que *dans la situation mère-enfant.* La vie sexuelle de l'humanité est donc influencée par *la prolongation de l'état infantile.* Mais il s'agit d'un double mécanisme:

LA GENITALISATION DE L'ENFANT EST PARALLÈLE À L'INFANTILISATION DE L'ADULTE."

"L'innocent doit mourir.

N'est-ce pas le fantasme le plus cher et le plus constant entretenu par la civilisation occidentale, peut-être par toute civilisation? En lui, l'adulte, en ce qui le fait adulte, c'est-à-dire irrémédiablement coupable et mortel, trouve sa jouissance. C'est là quel'enfant-fantôme prend place dans son désir moins, comme on le dit parfois, sous forme de regret nostalgique que comme la contre-partie vivante de sa perte qui le hante, proposée constamment à son regard, comme son *double.*"

René Schérer

L'enfant est cet infatigable appel lancé au meilleur de nous-mêmes.

L'enfance est devenue *intouchable,* elle a été *enfermée* dans le tissu des images sublimatoires (l'innocence!). Autour d'elle, on a institué un vaste et complexe système de *surveillance* — familialisation, réclusion scolaire, pédagogie — qu'on prétend indispensable au développement de *sa* liberté. La cohorte des juristes, psychiatres, psychologues, pédagogues, agents sociaux *sait,* elle, ce qu'est l'enfant, et ce qui lui convient. Ces gens se donnent le droit de décider, à sa place, ce qui, de ses affects et de ses comportements, est correct ou non. Au nom d'un savoir, dont la fonction est de servir d'appui, de caution, à un pouvoir, ils interposent leurs codes entre l'enfant et le monde. Grâce à une majorité de parents gagnés à leurs raisons et à leurs angoisses, ils ont si bien réussi que la réalité elle-même s'est mise à ressembler à leur cauchemar. Nous vivons tous en état de surveillance, tous flics, tous détenus. Et c'est grâce à l'appropriation médico-légale/pédagogique de l'enfant que le système a trouvé son assise jusque dans l'obscur de nos tissus, de nos fantasmes. *Ils* nous conditionnent *à la fleur de l'âge.*

Cette splendeur naturelle des enfants, dans les fêtes par exemple. Mais qui sait exhausser cette beauté hors de ses variables contextes éphémères pour y reconnaître, bien au-delà de toute fixation sentimentale ou esthétique, *la royale figure de l'humain.*

Cette beauté est celle de *la gloire:* un rayonnement puissant, impérieux; le *possible* humain toujours renouvelé, intact, déferlant contre tout ce qui tend à le nier, niant la chute et posant l'appétit de *souveraineté* comme le radical du spécifiquement humain.

"Nous sommes fort mal renseignés sur la façon dont, dans les différentes cultures, les adultes orientent en direction de leurs enfants les composantes inassouvies de leurs tendanses libidinales, ou sur la nature de leurs réactions au comportement instinctif de leurs enfants."

Géza Roheim

L'enfant fait peur à l'adulte: à la *personne* blanche, moderne, technocratisée. L'adulte veut détruire l'enfant, l'*adultérer.* Mais jamais il ne se l'avouera. A quoi sert l'image-écran de l'enfant *faible et irresponsable,* sinon à dissimuler un assaut?

LA PUISSANCE DU CORPS ENFANT FAIT PEUR A L'ADULTE, qui s'en défend en voulant la ruiner. La fascination, le respect craintif et, pour tout dire, un *attrait* sans mesure forment le noyau d'émotions *déniées* que notre espèce ressent à l'égard de ses petits. Une charge ambivalente de haine-amour. Ces histoires de dieux, ou grand-mères déguisées en loups, qui dévorent leur progéniture, l'universelle présence des ogres, d'où proviennent-elles?

L'enfant est *une menace mortelle* pour l'adulte. Parce que l'enfant, par son seul mouvement, tendrait à détruire l'adulte. L'enfant humain est un monstre — inhumain/surhumain. La trouille liée à l'archétype de l'ogre vient de ce que les rôles du mangeur et du mangé pourraient être *révertis.* Pour maintenir son identité, l'adulte doit opposer, à l'enfant-menace, l'enfant castré: l'"innocent", l'éducable.

L'adulte redoute la puissance du corps enfant. Et cette peur est hystériquement symptomatisée par l'interdiction de *toucher* l'enfant. Plus précisément, tout contact entre l'épiderme adulte et l'épiderme enfant doit être "désexualisé"; les doigts, munis d'électrochocs.

En réalité, l'interdit a pour fonction d'*empêcher que l'enfant ne touche* et n'appelle l'attouchement délicieux, qu'il n'exerce la puissance de son propre corps. L'interdit est, litéralement, une perversion: il élabore, et impose, une lecture *inverse* du régime des pulsions, afin de faire oublier *d'où* provient la menace. A l'enfant-menace, il substitue l'image-écran de l'enfant menacé. Et le pédophile commet l'intolérable crime de *trahir* le clan des adultes. Il déjoue le laborieux complot des "pédagogues". Il est la preuve vivante de ce qu'ils dénient, le révélateur subjugué de la puissance du corps enfant. Un grain de sable dans les raffinés rouages du dispositif de l'interdit. Ils ne manquent pas de lui faire payer cher: ils détournent et réinvestissent sur sa personne, sur son corps, sur son désir, en l'inversant en rage punitive et salissante, toute la charge de puissance amoureuse qu'ils ont, au préalable, dérobé à l'enfant.

Dérobé. Tout l'environnement est fait pour couper l'enfant de la puissance de son propre corps. Pour y parvenir, il suffit de *décevoir* sans arrêt la communication spontanée, ouverte, de cette puissance, par des réponses impeccablement *neutres.* C'est bien plus efficace qu'un refus déclaré: une fin de non-recevoir. Cet enfant-là n'existe tout simplement pas — toute image qui le réfléchirait doit être soigneusement

éliminée. Et l'on renforcera "positivement' tout comportement conforme au modèle-substitut de l'enfant "innocent", de l'enfant castré, dont l'effigie partout triomphante est chargée d'accréditer la prétendue réalité.

La restriction d'usage de la "sexualité" aux seuls adultes dissimule en fait une grave atrophie. Un abject privilège obtenu sur l'occlusion (hystérique) de la puissance du corps enfant. Il y a une véritable "révolution copernicienne" à opérer, celle dont parle Lewinter à propos de Groddek:

> "La sexualité originelle complète est celle de l'enfant; la sexualité purement génitale, surtout sous sa forme phallique et virille, n'en est qu'une *perversion idéologique.* Sexuellement, c'est l'enfant qui est l'être complet, "***corps*** d'amour" pleinement érogène. Mais "corps d'amour perdu" dans son devenir permis de la société adulte."

L'individu devenu adulte tâtonne vers son achèvement à partir d'une chute. Et cette quête d'achèvement n'est qu'un arrachement de tous les instants à l'attraction involutive. Ce qu'un adulte peut le mieux, c'est d'*exaucer sa propre enfance.*

Jusqu'à nous, déjà repérable en de déconcertants amphibies, très faible encore en certaines espèces supérieures, le processus qui contrevient au mode général des ontogénèses, le processus de retardement, de foetalisation, le freinage néoténique se fraye un fragile passage pour triompher en ce phylum qu'il constitue selon sa différence spécifique. Avec son gros cervau d'embryon, sa membrane nue, ses lèvres roses et mobiles de nourrisson, l'adulte humain est ce "foetus de primate fixé et porté à maturité": l'espèce tout entière, en ses adultes, devenue enfant.

La *différence* humaine, au point d'enracinement dans tout l'ordre cosmique, c'est l'irréversible *immaturité* biologique de nos corps. Telle est pour nous la "loi naturelle" d'évolution qu'elle opère par inversion d'effet et permet, par exception, le plus haut improbable, fait triompher, contre toute prévision, l'*inviable.*

Avec l'élimination du véritable stade adulte de notre ancêtre primate, c'est toute la commande instinctuelle qui s'est détraquée: en l'absence du parent animal, qui le pourvoit de l'infaillible réponse à la demande de l'instinct, le petit meurt. Contre toute raison "naturelle", l'orphelin humain a survécu, grâce à ce "produit de remplacement" qu'est la culture, le gigantesque et complexe *milieu placentaire* qu'il fallait à cet être à jamais infantilisé pour qu'il survive.

Ce qui nous a fait humains n'a jamais cessé d'être notre *ressource:* l'enfant, impérieusement, veut supplanter l'adulte, et cette volonté est celle de l'espèce tendue vers le toujours-plus-humain. Pris en lui-même, l'état adulte constitue une résistance, un arrêt de développement. Le processus de retardement néoténique *n'a pas cessé d'être actif.* L'allongement notable de l'enfance-adolescence dans les sociétés modernes en est l'indice. Curieusement parallèle, d'ailleurs, à l'allongement de la durée moyenne de la vie, autre trait spécifiquement néotinique.

Je n'ai pas la nostalgie de ma propre enfance; je ne suis pas à la recherche du temps perdu. Je me souviens de *cet enfant que je n'ai jamais été.*

Il faut rendre justice à la nostalgie en l'arrachant à tout enlisement douceâtre. Concentrée à la pointe de l'âme, elle peut s'affermir en affect résolu, en fierté chercheuse. Elle ne parvient à la profonde intelligence d'elle-même que lorsqu'elle se veut subversive de donné et créatrice d'être. C'était ainsi, la toute première fois, *dans l'enfance:* poignant pressentiment de ce qui, hanté d'un achèvement ultime, cherche obstinément à devenir, contre tout ce qui, devenu, fait obstacle à l'Ultime.

Un jour, je me suis découvert capable d'une intégrité de diamant, d'une *élection* que rien ni personne ne pourra jamais invalider. Je me souviens de cet enfant que je n'ai jamais été sinon par brèves et rares effractions dans le bleu éblouissant. De tous mes souvenirs, celui-là seul insiste. Inachevé, empêché d'être, intact, indompté. Dans ce passé, il n'y a que de l'avenir: ce que j'ai été tout entier en une seule fois, tel que je ne peux et ne veux être rien de moins, depuis toujours me fait signe et m'appelle de fort loin, en avant, dans l'*inadvenu.* J'ai promis. L'enfant-promesse retient l'adulte en un inépuisable déchirement d'être et le préserve de tout achèvement présumé ici-bas.

"Charme" de l'enfant. L'adulte, le parent s'identifie à sa progéniture. Désir, pulsion, amour. Fantasme de la *réjuvénation.* La quête de la réjuvénation a pour enjeu la réintégration au fantasme en tant qu'il "signe" notre condition "originelle". L'enfant reçoit les soins indispensables à sa survivance de l'être qui le prend comme objet de son désir: celui qui prend sur lui, au profit de l'enfant, la satisfaction au "principe de réalité" obéit, quant à lui, au "principe de plaisir". Mais, sur la scène de la représentation, un principe vient occuper la place de l'autre: le parent croit agir sur l'injonction de la dure réalité (les besoins de l'enfant) alors qu'il projette, sur le contentement de l'enfant, l'image de sa propre jouissance. Il jouit de l'objet de son désir en générant le plaisir de l'autre. L'occultation du désir sert-elle a préserver le mode "correct" de satisfaction? Désocculté, le désir paraîtrait-il dans sa nudité: manger l'enfant, réincorporer, reprendre en soi, ce à quoi on s'identifie pour le (re)devenir? Saturne. La vieille magie totémique. L'enfant est le totem de l'homme générique. Mais l'enfant doit survivre, devenir individu, pour que le parent préserve en propre l'aliment de son désir. L'enfant se constitue comme objet du désir adulte en devenant inaccessible, en se dérobant à la satisfaction "primaire" (ogresse) de l'adulte. Mais si on ne mange pas l'enfant, on consomme abondamment l'enfance.

Consommer l'enfance, et donc la préserver, l'entretenir. La tendance s'est faite jour, notamment dans la culture occidentale moderne, à prolonger, à fixer l'enfance, et cette tendance ne cesse de s'intensifier. Le facteur de ralentissement (néoténie, foetalisation) est considérablement renforcé du fait que ce qu'il produit (l'enfance prolongée), grâce aux ressources d'un environnement culturel donné, rétroagit à son tout sur lui, en provenance d'un désir, celui de l'adulte. Une boucle, dans laquelle l'enfant apparaît comme *le véritable sujet humain autoproducteur de soi, se donnant la médiation de l'adulte pour y parvenir.* Le travail de la médiation, qui a l'adulte pour agent, c'est tout le processus de la culture. La culture est produite parce qu'il y a l'enfant, et pour l'enfant: elle est le milieu indispensable à *la constante reproduction de l'enfant par lui-même.*

L'enfant humain, contrairement aux petits des autres espèces (dès qu'ils sont sevrés, pour les mammifères) n'a pas à se préoccuper lui-même du soin de sa survivance: l'utérus culturel s'en charge. Dès lors, il est libre pour le jeu, l'imaginaire, le rêve, le désir. Intense activité pulsionnelle-fantasmatique, qui est possible seulement parce que les flux d'énergie, du fait de n'être plus requis aux absorbantes exigences de la survie, s'écoulent à un état relativement libre et reviennent au sujet comme source d'autojouissance.

Cela a été connu, vécu, consommé, aimé: jamais cela ne pourra être oublié. L'enfant subsiste dans l'adulte et ne cesse de désirer, vouloir ce qu'il a toujours voulu. Aussi tend-il à infléchir, orienter le processus de la culture, d'abord mis en place pour garantir la satisfaction des besoins vitaux, dans le sens de ses désirs: art, science, magie, amour, aventure, sport, confort, divertissement... Une part grandissante des "activités" culturelles est consacrée à la gratification de l'enfant dans l'adulte. Et cette part est ce que nous considérons comme la plus élevée, la plus humaine. Ainsi, c'est grâce à la médiation de l'adulte que l'enfant tend à se reproduire lui-même selon un mode qui est nécessairement celui d'une constante expansion. Et l'adulte, parce qu'il cherche à accentuer la tendance "régressive" qui le rattache à l'état d'enfance, veut en fixant, allongeant, chez les enfants, l'état d'enfance, se donner l'être auquel s'identifier.

Il y aurait deux états totalement distincts dans l'humanité, irréductible à la perspective "naturaliste" des phases de croissance. Le peuple humain véritable, c'est les enfants. Mais comme ce peuple n'a pas encore réussi à trouver sa forme achevée, complète, à l'*autogénérer*, il déclenche, chez chaque individu, une phase de *dégénérescence* qui constitue l'état adulte proprement dit. Les adultes sont astreints à la fonction de *reproduire le peuple des enfants* et de mettre au point les conditions qui, un jour, finiront par permettre aux enfants d'atteindre à l'état achevé qu'ils désirent. Dès lors, devenus inutiles, les adultes disparaîtront ou, ce qui revient au même, le processus de dégénérescence responsable de l'état adulte sera définitivement freiné et stoppé. D'une génération à l'autre, des enfants parviennent de mieux en mieux à prolonger l'état d'enfance, à retarder leur involution au stade adulte. *L'adulte ne peut que vouloir sa propre disparition:* l'individu y travaille d'abord pour lui-même (cherchant et créant les ressources de sa propre réjuvénation) et, de ce fait, satisfait aux volontés de l'enfant.

Ce que nous ne pouvons ni concevoir, ni imaginer, pourtant nous le pressentons. Le sentiment aigu de notre inachèvement, nous en tirons l'*espérance* et la *nostalgie:* à telles intensités chercheuses, tâtonnantes, qui soudain culminent en euphorie d'allègement, nous repérons, et fixons les figures attractives qui nous orientent vers notre destination, qui sont les sceaux de la promesse.

Lectures:

Notes

1. **Roger GILBERT-LECONTE,** *Oeuvres complètes,* tome I (Gallimard).
2. **Géza ROHEIM,** la citation est tirée de *Les portes du rêve* (Payot).
3. **Philippe ARIÈS,** *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (Seuil, "Points").
4. **Michel TOURNIER,** *Le Roi des aulnes* (Gallimard).
5. Les citations de **Bolk** sont tirées de l'ouvrage de Frank Tinland, *La différence anthropologique, essai sur les rapports de la nature et de l'artifice* (Aubier-Montaigne, "Analyse et raison"); Les passages de Roheim proviennent, outre l'ouvrage cité en note 2, de *Psychanalyse et anthropologie* (Gallimard) et *L'énigme du Sphinx* (Payot).
6. **René SCHÉRER,** *Emile perverti* (Robert Laffont, "Libertés 2000").
7. **Géza ROHEIM,** *L'énigme du Sphinx.*
8. cité par **René Schérer,** *Co-ire, album systématique de l'enfance* ("Recherches", no 22, mai 1976).



Pédé à treize ans
ou: les désarrois d'un élève tordu
(lettre à Jean Simoneau)

par Gilbert Dion

> "... Je voulais te faire voir seulement une chose: ce qui change le monde, c'est la connaissance. Est-ce que tu comprends? Rien d'autre, rien ne peut transformer le monde. La connaissance seule peut le changer, tout en le laissant tel qu'il est, inchangé. Vu sous cet angle, le monde est éternellement immuable, mais aussi en perpétuel changement. Tu me diras que ça ne nous sert pas à grand chose. N'empêche que pour rendre la vie supportable, on peut le dire, l'humanité dispose d'une arme, qui est la connaissance. Les bêtes n'ont pas besoin de ça. Parce que, pour elles, cela ne signifie rien: rendre la vie supportable. Mais l'homme, lui connaît et se fait une arme de la difficulté même de supporter l'exsitence, sans que pour autant cette difficulté s'en trouve le moins du monde adoucie, Voilà tout.
> (...)
> — La connaissance est totalement incapable de changer le monde (...) c'est l'action qui le transforme, rien d'autre..."
>
> **Yukio Mishima,**
> *Le Pavillon d'Or*

Mon cher Jean,

Pour ce plaisir qu'est de répondre à ta demande d'un texte en vue d'un dossier sur la pédérastie, il m'a paru plus sincère envers mon état d'âme actuel de me laisser gagner par le ton de la confidence que me permet cette lettre, pour aborder ce sujet. Je sens bien que j'y défendrai moins *la* cause que *ma* cause. *La* cause, je ne sais qu'abstraitement ce que c'est.

Dans l'humeur où je me sens cette semaine, j'aurais trouvé dommage, et même dommageable, de me livrer à des

jacques vachon, architecte.
849·1038

théories, d'étayer des arguments, de tâcher de circonvenir de façon claire et logique, — pour lui gagner une place dans la compréhension générale qui ne soit pas faite de pitié ni de dégoût, encore moins de tolérance ou de toute autre forme d'acceptation qui ait à faire avec la raison, — de circonvenir dis-je, cette bouffée d'émotion qui m'est encore venue il y a à peine quinze minutes dans l'autobus 125 à l'heure du retour en classe, devant le visage délicat d'un garçon de douze ans... Ce vertige, qui m'a fait cesser ma lecture, ce tremblement délicieux auquel je me laissais aller, cette attention au moindre mouvement de la beauté là devant moi, et le coeur qui succombe à la joie d'exister, encore une fois, la vie qui me revient, tous ces signes intérieurs qui me rendent compte qu'un événement a lieu, ce garçon tout près, tout de suite je voudrais que tout stoppe pour rassasier mon envie de connaître encore mieux que moi-même cet enfant si beau que je n'en risquerai aucun portrait, et que m'importent les motifs de ce soudain bonheur, fussent-ils scientifiquement soutenus, contribuant ainsi peut-être à faire du commencement de mon univers une notion, un concept à insérer dans des phrases qui me resserrent et me ligotent, pour que ne soit pas dérangé leur univers, à ceux qui s'assoient dans des doctrines, oh qu'il me rend pauvre et docile émotivement aliéné et stupidement impuissant, leur beau mot de pédérastie.

Je ne sais pas pourquoi je coule soudainement ainsi. Il m'arrive de penser que c'est parce que je n'ai pas encore dirigé mon orient. Je recule vers un horizon de peur. Qu'un garçon de treize ans, inconnu, lève soudain les yeux vers les miens, nerveusement je regarde ailleurs, ne puis tolérer cette inquisition, quelle faute me prend au cou? et je détale... J'ai peur de ce jugement contre moi-même que j'imagine tapi dans les fibres mêmes de ces garçons qui étendent mon érection à tous mes sens... ce jugement qui est l'envers de l'utopie que j'appelle sur la chair des adolescents...

Pourtant, pourtant... ah mais voilà. J'ai aussi eu treize ans. J'ai eu treize ans, et à treize ans, j'ai aimé oui: aimé; non, ce n'était pas une amourette-pas-sérieuse au regard des adultes qui font tellement mieux avec leur droit à l'adultère. C'était une passion sans bornes pour un garçon qui avait onze mois de moins que moi.

J'étais pensionnaire dans un juvénat.

Je puis témoigner à mon tour qu'en ces lieux sacrés, on fait plus de découvertes sur les réalités de la vie que nulle part ailleurs. En dehors des heures de cours, bien sûr, même si, c'est parfois dans les même locaux.

Est-ce naïf de ma part (ou épais, c'est selon) de parler d'amour ou de passion au sujet de parties de fesses entre deux garçons tout juste pubères? J'étais pourtant bel et bien en amour, aussi bouleversé que possible, étaient même présents certains parasites de l'adultat, tels que jalousie et possessivité, dont j'ai pu quand même me défaire, grâce à ce garçon — disons qu'il s'appelle Alain — pour qui je me serais fait religieux si lui l'était devenu. Mais en vérité il y avait très peu de chances que ceci se produise. Parce que notre lien était fait d'une secrète connivence dans l'acquiescement au *mal*. Notre premier contact avait été un long baiser échangé dans un coin sombre d'escalier; nous savions d'instinct que ce geste était absolument inavouable et, par cela, tout puissant sur nous-mêmes. Et ce lien faisait de nous les complices tout dévoués du mensonge, du simulacre de juvénistes modèles et innocents (nous avions même cessé d'avouer nos "péchés" d'ordre sexuel à la confesse). Nous vivions dans le refus implicite mais réel (même si je n'en ai développé les raisons que plus tard) de tout ce qui nous entourait, le bien fondé de l'autorité aussi bien que des règles de cette institution qui — imagine — de par sa seule existence, se rendait coupable d'un tel égarement — nous — à l'intérieur d'elle-même. J'y reviendrai. Je ne me sentais en tout cas nullement victime et encore moins coupable. Au contraire, chaque "péché" (il faut mettre ces mots entre guillemets comme les médecins mettent des gants pour nous palper l'anus...) m'enfonçait dans la certitude de mes gestes, et j'étais désireux seulement de rallier à cette *connaissance interdite* tous ceux qui étaient de nature à faire s'abolir en moi les résistances au "péché" qui pouvaient subsister: ça veut juste dire que je bandais sur quelques-uns de mes petits compagnons car il y en avait, je m'en souviens, de très beaux. Peut-être lisent-ils **Le Berdache** maintenant?

HOMO OU PÉDÉ?

Nous ne pouvions faire, en tout cas, de différence entre sexualité et homosexualité: en la chair résidait le mal, et c'était bien suffisant, puisque nous nous y adonnions avec, je dirais presque, de la gourmandise, bien suffisant pour rendre toute autre distinction vide de sens. Lui et moi étions (ainsi que quelques autres "convertis") de l'autre côté des choses, avions franchi la frontière du défendu, et ne nous en portions pas plus mal. C'est la raison pour laquelle sans doute je l'ai aimé comme il est possible d'aimer, sans réaliser, je te le jure, que j'étais en amour *avec un garçon.* Cette nuance, je le redis, n'avait aucun sens. J'ai donc aussi passé à côté du grand enseignement qui veut que l'on puisse aimer purement, chastement: j'ai connu l'amour les culottes de pyjama baissées.

(Les gens peuvent-ils imaginer deux gamins qui se sucent et, changeant de position, prennent la peine de se chuchotter des JE T'AIME, de la façon la plus chavirante?)

Le temps m'a fait comprendre ces deux choses: la passion que j'ai vouée à Alain était condamnable d'abord parce que c'était un garçon, et elle l'était une autre fois en raison de notre âge. On va me dire que ce deuxième point n'a rien à voir avec la pédérastie, et c'est pourtant ce à quoi je veux en venir. "La pédérastie n'est-elle pas sensée désigner l'amour d'un majeur pour un mineur?" Mais c'est précisément ici que ça se complique: je n'ai jamais cessé de vivre et de poursuivre exactement le même sentiment qu'alors; ma seule et unique culpabilité est d'avoir changé d'âge au regard de la loi et des institutions; mais même à treize ans j'ai vu condamnée cette réalité que je vivais... Au fait, quelle est donc cette idée qui voudrait que l'on n'aime que des êtres du même âge que soi ou presque? En ce sens, à treize ans, j'étais en règle...

Alors, qu'étais-je donc, à cet âge, homosexuel ou pédéraste?

Encore aujourd'hui, de ces deux identités, il semble que je ne sache laquelle choisir. Aucune des deux n'est suffisante à absorber l'entier de ma personne, aucune ne peut même se soumettre l'autre. D'abord, qu'est-ce qui prime dans l'amour des jeunes garçons, les garçons ou leur jeunesse? Si c'est les garçons, pourquoi faut-il qu'ils soient jeunes? Si c'est leur jeunesse, pourquoi faut-il que ce soit des garçons?

HOMO

L'institution que j'ai fréquentée de douze à quatorze ans a façonné sans retour, et bien malgré elle, mon point de vue sur la vie. Elle fut en tout cas ma porte d'entrée (ou de sortie?) sur la société à laquelle il paraît que j'appartiens malgré tout. Cette institution visait à faire de nous des Frères des Ecoles Chrétiennes, ou, du moins, tâchait de nous gagner à réfléchir en ce sens. Au coeur de cet enseignement, c'est là le pernicieux de l'affaire, régnait sous le nom d'amour-de-dieu la terrible obligation de pureté. Du moins, fallait-il que naisse en nous le désir de pureté, car pour une bonne partie des petits bourgeons tordus que nous étions, il était clair qu'il fallait plutôt l'atteindre, cette

pureté, puisque nous l'avions perdue et nous maintenions à distance d'elle une bonne demi-douzaine de fois par semaine, chacun seul sous ses propres draps ou enfermés aux chiottes, si pas à deux ou plus... Ce point central de l'enseignement religieux répète fondamentalement le même point de vue que celui de la société entière. Il s'est révélé pourtant, comme je disais tantôt, être la première grande escroquerie dont je me sois débarassé. Et c'est parce que j'aimais trop entièrement Alain que j'en suis venu à cesser de me bâdrer de la pureté. De là à désamorcer tout le reste du système qui voulait faire de nous des pervers si nous ne devions point devenir des anges, de là à comprendre que le bien n'existe qu'en maintenant la notion du mal, c'était facile, le mal j'étais dedans et c'était bien. C'est cette connaissance du mal qui m'a permis de réaliser que la perversion était *dans* l'institution, puisque de toute façon c'était là que je l'avais trouvée. Mieux, j'en étais l'exemple nécessaire et suffisant. Et comment donc eut-il été acceptable à mes yeux que ma vie, jusqu'au plus profond de ma conviction — qui cherchait encore à se dire — fût tout entière l'erreur dont il eut fallu que je me persuade qu'elle était, et m'en corrige?

Ils ont presque réussi, remarque. Mais tant que j'étais au collège, le monde se limitait au collège, que je traversais avec une douce jouissance, la plus perverse de toutes certainement, puisque cette réussite en a fait baver de jalousie le frère assistant, chargé de veiller sur notre éducation morale. L'homme du ressentiment! il était encore plus pervers que nous: il nous avait devinés! Donc, aveux arrachés à Alain et, pour moi renvoi immédiat; j'avais contaminé l'autre; lui, il le gardait sous son aile. (Devines-tu? J'ai su bien avant ce jour là que le cher frère, il lui arrivait en jouant de tasser Alain un peu serré contre sa soutane... C'est Alain qui me l'a dit.)

Pour assurer son châtiment il m'avait demandé:

— Lequel de toi ou de lui habituellement baisse en premier la petite culotte de l'autre?

N'est-ce pas là l'art de mettre dans la tête des enfants des choses qui n'y sont pas? Le salaud. J'ai fièrement répondu que c'était moi. Vautré jusqu'au cou dans le pouvoir que lui avançait Dieu, il m'annonça que ma mère était *déjà* avertie que je devais quitter le juvénat le soir même...

Ensuite, ce n'est pas tout sur ce petit chapitre mélodramatique de mes débuts dans la vie, ensuite, mon oncle, venu me chercher, me fit le plus grave des sermons moraux, un vrai lavage après le coup que je venais de recevoir, où il était question de gens qui sont malheureux toute leur vie parce qu'ils n'avaient pas voulu se corriger à temps, comme moi j'avais l'opportunité de le faire en quittant ce collège (tu parles), de faire ce que, ignorant, j'avais fait. Je n'avais même pas compris qu'il parlait des homosexuels. J'étais quand même bien prémuni contre moi-même.

Résultat: les ailes brisées, j'ai vécu en zombie pendant deux ans dans ma chambre à écouter Radio-Canada FM en anglais. C'est pas peu dire. Mais j'achève mon roman à l'eau de rose. Encore une page.

D'abord, fin de cette période de latence, ça y est, le mot va sortir, le voilà quelque part dans mon crâne qui va se déverser sur toute ma personne, ça y est, un jour j'ai eu l'horreur de constater que j'étais homosexuel. Après tout, jusqu'à date, j'avais seulement démêlé le bien du mal, et l'impur du pur, mais j'ignorais la ruse sociale, grande relève des familles et des écoles... J'avais affaire à un mot enfin concrèt, réel, tissé serré, qui se resserrait sur moi pour m'identifier dans la toile, que je sache une fois pour toutes que j'étais cette erreur qu'il ne fallait pas être, car voilà que de quelques émotions à quelques gestes, l'inavouable était passé à ma personne entière...

Assez! J'ai tout de même réalisé, après m'être quelque temps masturbé sur cette déception qu'il y avait mieux à faire. J'ai commencé par haïr, au lieu de moi, précisément ce regard autre, jeté sur moi et qui contenait déjà tout le jugement que je ne voulais plus endosser, jugement sanctionné par une épouvantable majorité de gens qui se sentent solidaires de ce qu'ils se convainquent ainsi ne pas être.

PÉDÉ

Donc, à mesure que je me suis assumé, comme on dit, que je suis sorti, à mesure qu'insistait mon désir pour les garçons, s'est précisée l'évidence d'une réalité qui ne m'avait pas quittée. Et puis, au gré de multiples rencontres et de quelques passions, j'avais fini par reconnaître un même visage à mes élans. On n'avait pas réussi à me rendre idiot! En réalité, je n'avais pas cessé de chercher cette indéfinissable complicité avec les garçons autour de moi. J'avais seize ans, eux aussi, comment pouvais-je deviner que j'étais pédé? je n'avais pas l'âge légal de l'être... J'étais donc une tapette? Quelle importance, tant que je retrouvais cette secrète connivence chez les garçons, ce malin plaisir du défendu, la satisfaction d'échapper à l'obligation de se conformer au devoir de faire comme les autres. Car, vois-tu, ce qui n'a jamais cessé de m'habiter, ce qui continue de m'aller droit au coeur, c'est ce vertige de l'autre côté des choses, du mauvais côté où se perd l'identidé et ses obligations, ce côté que me rend accessible un garçon au bord de la connaissance du désir — la connaissance interdite. Vertige de l'irresponsabilité, de la gratuité de ne pas savoir qui l'on est, vertige de cette qualité du plaisir impossible à éteindre, du plaisir vécu, dans son jaillissement inattendu, comme une révélation du non-dit, de l'indicible, vertige d'une négation d'un certain ordre de choses. C'est là, toujours, ma source de révolte contre le déni d'une réalité dont je témoigne. Tout cela, je le retrouvais, dans mon approche naïve du milieu homosexuel, avant que ne m'apparaisse là aussi le conformisme envahissant (mais peut-être n'est-ce que parce que j'ai vieilli?).

Si cette passion commune, entre Alain et moi, et la lucidité critique que, j'ose croire, elle me donne, n'était pas condamnable d'être pédérastique puisque j'étais mineur (je reprends mon argument), elle l'était quand même *parce que* j'étais mineur, vu que *ce* qu'ils avaient appelé ma perte avant même que je la connaisse, avait été d'avoir trouvé sans l'avoir cherché, ce que je cherche toujours: ce que j'avais fait, qui m'a valu le renvoi du collège, c'était précisément ce que la société condamne avec le plus subtil des acharnements, Ronald McDonald inclus: l'innocence et la bêtise d'aimer et d'être aimé, suçage de queues compris, *avant* qu'ait eu le temps de prendre je jell-o de la conformité. C'était donc ça, ma perte?

Cet amour, ils ont bien raison de le craindre, garde un arrière-goût d'insoumission, il vous maintient agressif devant la pernicieuse bêtise humaine, aveugle aux évidences que vous vivez quand même. Cette bêtise, le milieu gai est loin d'en être exempt. Dans ses grandes lignes sociales, dois-je nuancer. (Notons qu'il n'existe pas de tel milieu pédérastique, ce qui n'empêche nullement certains pédérastes d'être aussi ennuyeux que n'importe qui.)

Alors, puisque je suis forcé de porter cette étiquette, à cause qu'un garçon de douze ans ça me fait bander, je me dirai donc, rétroactivement, pédéraste, mais depuis l'âge de treize ans. Je ne me sens nullement aujourd'hui différent de ce que j'étais alors, sauf pour cette convention qu'est l'âge, avec sa trâlée de responsabilités qui forcent quelque peu à marcher au pas. Mais pour ceci, il faut faire semblant d'y croire, ça suffit.

Ma pédérastie — entends: ce que j'ai vécu à treize ans et même avant, si on veut mettre dans le même sac toutes les découvertes, jeux et curiosités sexuelles (puisque c'est par le sexe qu'on a, qu'on nous définit) qui jalonnent mon enfance, comme celle de bien d'autres enfants d'ailleurs (Monsieur Freud, excuzez, mais la période de latence, vous y croyez, vous?). Ma pédérastie, c'est uniquement ce qui ne m'a pas quitté et que je n'échangerais contre rien de ce qui aurait dû y prendre place ensuite, selon la belle logique évolutive. Maturation: troc de l'enfance contre un abonnement au Journal de Montréal?

LÀ OÙ JE BANDE

Si la "connaissance interdite" se maintient en moi toujours vive, et s'il me faut une justification pour mon amour des garçons, je veux bien que ce soit à cause de la possibilité qu'il y aurait de faire lever en eux la même plante vénéneuse, le même refus du monde, tant que ne sera pas évidente la pleine liberté des sens et des sentiments pour tout individu, quel que soit son âge, quel que soit son élan.

Là où je bande, c'est précisément aux tergiversations intérieures des garçons devant les deux instances que sont les réputés principes de plaisir et de réalité, exactement où il m'apparaît possible de voir chavirer la balance par dessus bord de la réalité *dans* la jouissance et *avant* l'obligation sociale d'assumer la responsabilité du geste de son choix.

POUR EN RIRE

Si toutes ces phrases accumulées te semblent chercher une valeur politique ou morale, ou sentent trop la justification, sache que j'aime me dire, par-dessus tout, que le véritable sens de mon errance pédérastique est la parfaite gratuité. C'est comme ça parce que c'est comme ça. Il n'y a pas de raison au singulier. Il y a autant de raisons que de journées. L'anarchie-câlisse en lieu et place des causes et effets dont s'argumente l'ennemi psychanalytique, législateur, religieux, moraliste, et tous les autres de qui nous n'attendons rien et au langage desquels, c'est curieux, mon oreille tend à s'assourdir (c'est le son de l'autorité). La gratuité, pour rien, comme l'est ce plaisir dans le plateau duquel je pèse de toute ma volonté, écoutant en ceci mon désir.

Le jeu. Le jeu plutôt que le sérieux. Plutôt que la gravité. Plutôt que la nécessité. L'irresponsabilité, la danse de Zarathoustra.

Peut-être est-ce là une des raisons pour lesquelles je finis par m'ennuyer en présence de gens qui n'ont que l'homosexualité comme prétexte à être ensemble: c'est si étroit. La connivence, le plaisir du secret, c'est, entre autres, ce qui se perd, dans la socialisation de l'homosexualité. Ils deviennent si sérieux, on dirait des hommes!

Pour l'instant, ma confrérie, je l'obtiens lorsque je me sens l'acolyte d'un enfant. Il faudrait se méfier si les pédérastes s'unissaient pour qu'on reconnaisse leurs droits... ce qui serait (n'est-ce pas?) complètement ridicule... je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à ça d'ailleurs, c'est aux enfants que doivent revenir toute liberté, tout choix. Institutionnaliser la pédérastie serait risquer que deviennent aussi ennuyeux que tout le reste tous nos rapports avec les enfants pour moi, demeure strictement — individuelle. De l'homosexualité ne m'intéresse à peu près plus que le Mont-Royal, vers trois heures du matin...

Il y a autant de façons d'être avec un enfant qu'il y a d'enfants.

Le conformisme des discothèques, ça vous intéresse, vous?

Le cliché serin-motté vous pâme-t-il?

Il ne s'agit pas non plus de répéter la Grèce, ça me ferait horreur de jouer à l'instituteur: que deviendrait notre belle complicité?

Et quand j'invoque le vice et la révolte (je t'emprunte ces mots) c'est justement à cause de tout ce tremblant respect devant le despotisme de la réalité étroite qui n'engraisse que son propre pouvoir à se resserrer sur le monde.

Aussi, tu me verras encore craindre d'apercevoir ce Jugement qui m'anéantit dans le regard blessant des garçons chez qui, à leur insu, la réalité (celle des hommes) a pris déjà le dessus, et pour qui il manque que je me mette à nu pour les voir sauter de pied ferme dans le camp ennemi.

J'ai encore très peur du regard d'un enfant et cette phrase ne se veut en rien poétique. J'ai peur de leur peur de moi, et cette déclaration n'est pas un jeu de mots.

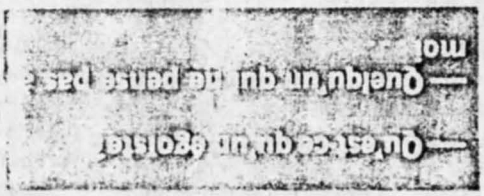
Mais il m'arrive maintenant de rire de tout cela.

Tien,
Gilbert

P.S. (Comme dans une vraie lettre!)

Je n'ai rien dit de la joie simple d'être avec un enfant sans que l'idée même de sexe soit présente. Pourtant, je sais bien que trop de gens nous prennent toujours pour des violeurs d'innocence. Si la sexualité a été le point charnière de mon "affirmation" je ne voudrais pas laisser entendre qu'il devrait nécessairement en être ainsi pour tout le monde. Je n'ai jamais touché le sexe d'un jeune garçon que lorsque ce jeune garçon et moi étions en mutuel désir que cela arrive. Jamais un cran plus haut, ni plus expérimenté que ce que *lui* voulait. Et n'eut été nullement dommage que "la chose" n'arrive pas. Tu le sais bien toi aussi. Est-ce si difficile à concevoir pour tous ces gens? Et, étant moi-même plutôt incertain, n'est-ce pas normal que j'aie besoin de la pleine acceptation de l'autre (ce que j'appelle la connivence, la complicité) pour poser tout geste?

P.P.S. Quelle est cette force qui m'emplit de contentement, depuis que j'ai achevé cette lettre? D'avoir dépoussiéré cet "épisode" de ma vie, de l'avoir doté d'une valeur active et actuelle, au lieu que de la considérer comme souvenir perdu d'une enfance éteinte, m'a fait vivre une semaine décisive, ennivrante. J'ai de nouveaux yeux. J'ai maintenant l'enfance à fleur de peau, quotidienne, dangeureuse. Comme jamais. C'est vrai: on peut bien vouloir l'étouffer; elle a le pouvoir de transformer le monde.



HOMOSEXUELS

Rencontrer des personnes intéressantes, vivantes et attrayantes est probablement ce qui a manqué jusqu'à maintenant à votre vie pour qu'elle soit vraiment gaie.

Nous vous offrons, aujourd'hui, de connaitre ces personnes; découvrez chez vous, et **gratuitement,** les descriptions de nos 700 membres, sur simple demande de votre part. Ils ont tous les âges, exercent les métiers les plus variés mais partagent une caractéristique commune: ils sont gais!

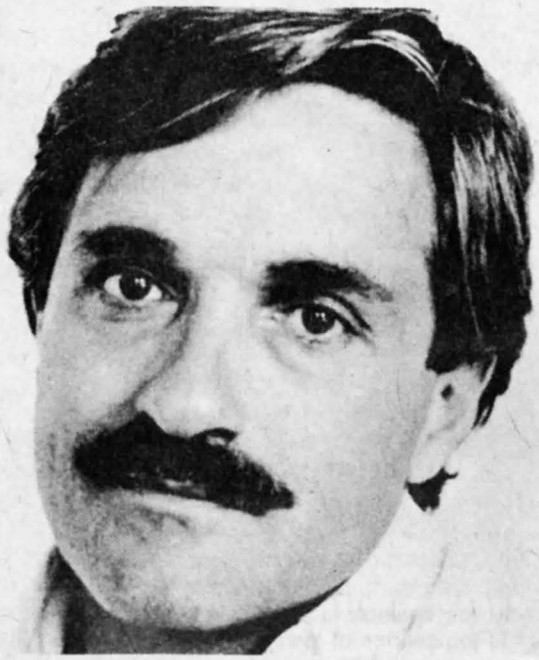
Pour $20. par an, vous aussi pourrez tromper la solitude... confidentiellement, entre nous!

LE CLUB CONTACT ENRG.
C.P. 245, succ. N., Montréal H2X 3M4

La grande majorité des ouvrages dont nous parlons au cours de ces pages sont explicitement homosexuels, qu'ils soient romans, essais, biographies, autobiographies, recueils d'histoire ou plaquettes de poésie. Nous traiterons néanmoins de livres aux sujets connexes, soit qu'ils intéressent implicitement le milieu gai, soit qu'ils amènent une réflexion pouvant apporter une lumière nouvelle sur l'homosexualité. L'équipe des critiques qui animent ces pages ne sont pas tous homosexuels. Tous cependant acceptent pleinement l'homosexualité comme un choix licite dont l'expérimentation peut, d'ailleurs, amener, pour le mieux, la modification des rapport homme-femme basés sur la soi-disante supériorité de l'un sur l'autre.

Nous tenterons, comme il se doit, de traiter avant tout des livres québécois dans la mesure où les parutions le rendent possible. Mais l'homosexualité n'a pas de frontière, si elle est vécue différemment selon les pays. C'est pourquoi il nous parait important de rendre compte des livres étrangers, français, américains ou autres.

□



Le Jardin d'acclimatation

Roman de **Yves Navarre,** 1980, Paris, Ed. Flammarion, 392p.

Le roman s'ordonne autour d'une réunion de famille, celle d'Henri Prouillan, en juillet 1980, à Paris. Entouré de ses frères et soeur, Bertrand, le fils cadet, fête son quarantième anniversaire. Mais pour Luc, Sébastien et Claire, c'est un rappel douloureux d'un passé toujours présent. Vingt ans avant, avec la complicité des médecins, Henri Prouillan fait opérer son fils Bertrand pour une prétendue tumeur au cerveau, opération qui le rend à moitié sourd et à moitié aveugle. Sachant qu'il va bientôt devenir ministre, ne voulant pas que son fils homosexuel lui crée un scandale par ses fréquentations, il recourt à une lobotomie qui transforme son fils en un pantin impuissant. Bertrand fréquentait un nommé Romain Leval, de plusieurs années son aîné; Henri les fait suivre partout, les traque impitoyablement jusqu'au suicide de Leval, incapable d'assumer un tel amour. Bertrand, auparavant, obstiné, multiplie lettres et messages à l'amant qui se dérobe devant l'hostilité du père.

En fait, tout le roman tourne autour du thème "comment vivre avec son père une relation de surbordonné et comment s'en délivrer quand cela devient un enfer". Ce thème du père qui lentement vous éloigne, vous empêche de respirer, vous assassine a trouvé plein de résonances en moi. Comme le dit si bien Navarre, page 261, "on est toujours à répéter un père que l'on veut tuer et qui vous tue". Ils ne sont pas rares, ceux d'entre nous, qui doivent affronter un père ou une mère autoritaires, possessifs, desquels il faut s'arracher avant qu'ils ne vous piétinent. A moins de jouer leur jeu, de s'acclimater comme l'explique Navarre. "S'acclimater", c'est dire oui, c'est accepter le règne paternel sans partage, c'est refuser une vie à soi.

Bertrand, avant l'opération, c'est ce garçon fier, qui se refuse à tout compromis, qui se joue des mots en les transformant, qui court les bois et les parcs, y cherchant ces bonheurs fugaces de la jeunesse. Son père a décidé que rien ne serait modifié de sa famille et met un frein brutal à ces expériences qu'il entend contrôler. Personne de cette grande famille ne viendra l'empêcher d'agir à sa guise. Il est ce dieu Chronos qui peut arrêter le temps. Ses moyens financiers lui permettent aussi d'acheter à prix fort les droits d'une pièce de théâtre intitulée "La Main-morte" et qui le met en cause. Toujours pour empêcher un scandale.

Beaucoup d'autres personnages s'agitent dans ce roman, tout aussi colorés, mais j'ai préféré insisté, sur le rôle du père qui éclaire tous les autres. C'est comme un gros bocal plein de poissons rouges, prisonniers de leur destin.

"Le jardin d'acclimatation" est d'une lecture facile, sans complication. J'y ai retrouvé le style coulant et souple des romans précédents de Navarre.

Gilles Castonguay

What Color Is Your Handkerchief?

A lesbian S&M sexuality reader
Samois P.O. Box 2364, Berkeley, Ca. 94702
$3.

Je connaissais évidemment le code sado-masochiste mâle, puisque maints groupements existent, se manifestent. D'autre part les homosexuels connaissent ce code et sans tous le pratiquer ouvertement, en déchiffrent aisément le sens. Le port du mouchoir dans les endroits publics est connu des initiés. Le receveur ou M porte à droite, et le dominant ou S porte à gauche. Le rouge définit le *fist fucking,* le bleu foncé la relation anale, le gris sert à l'attachage (*bondage*), le noir égale le fouet ou enfin toutes façons de battre ou d'être battu, le jaune pour la pisse, le brun pour la marde et le bleu couleur oeuf-rouge-gorge résume tous les jeux sado-masochistes.

Mais c'est la première fois (à ma connaissance) qu'un vrai groupe de

lesbiennes pratique le S&M, se déclare "Samois" et s'organise pour fonder une revue. Il s'agit, on le devine, d'un groupe de San Francisco, dont la carte d'identité est élaborée: non seulement elle indique le lieu de réunion mais l'envers donne le code du port du mouchoir lesbien.

Le fascicule de 45 pages contient sept manifestes de lesbiennes sado-masochistes, un glossaire de la terminologie S&M, les endroits où trouver les objets nécessaires à de telles pratiques (caoutchouc, cuir, etc... ou autres, pas absolument nécessaires), et un guide de lecture S&M féministe lesbien.

Certains de ces textes-affirmations s'incrustent dans le réel: le droit de chacune à sa sexualité, consentie et partagée; d'autres par contre à force d'explications deviennent justifications, donc excuses.



HANDKERCHIEF COLOR CODE FOR LESBIANS

a project of

samois

P.O.BOX 2364, BERKELEY, CA 94702

SAN FRANCISCO BAY AREA'S LESBIAN-FEMINIST S/M SUPPORT GROUP

1980

A cause de détracteurs, comme Ti-Grace Atkinson "Pourquoi je suis contre la libération sado-masohiste" dans *Majority Report* et Kate Millet qui dit dans *Sexuals Politics* que le masochisme féminin est une invention mâle. Comme dans toute homosexualité, les autres se chargent toujours de déceler nécessairement une cause, traumatisme de l'enfance, etc...

Le texte de Barbara Lipschutz, d'abord paru dans *Hera* 1975, s'intitule "Cathesis", ou bien sublimation d'une émotion en une autre.

"Je ne pense pas que le S&M est la voie adéquate pour aborder le déséquilibre de pouvoir (système de classe) qui s'actualise entre hommes et femmes dans la société. Le S&M peut équilibrer un débalancement de pouvoir dans une relation amoureuse, mais seulement entre membres de la même classe sexuelle. Comme féministe-lesbienne, je crois qu'il serait extrêmement auto-destructeur de jouer l'un ou l'autre rôle dans une relation S&M avec un homme. Le S&M n'est possible que dans une relation d'extrême confiance. Il ne serait pas dans l'intérêt d'une femme de croire un homme jusqu'à un tel point: une telle action serait contre-révolutionnaire et une *perversion* du masochisme."

Il existe un point de rencontre entre plaisir et douleur. Cette extase est faiblement décrite dans le texte de Lipschutz.

Il est vrai qu'on a toujours parlé de S&M en termes honteux. C'est ce que dénonce en grande partie: *What color is your handkerchief.*

Mais dans tous les caractères humains, on découvre un agenda secret qui joue un ton majeur, même si le rôle est subconscient. Alors dans une relation S&M ouverte, l'ordre caché devient manifeste: les deux parties s'accordent dans un rapport explicite.

Le S&M n'est pas de la cruauté. Le S en attachant et battant le M le traite avec la plus grande tendresse, car il sait qu'il doit intensifier le plaisir du M. Le S est extrêmement attentive à ses besoins.

Janet Schrim, dans "Une constatation fière et émotive" parle d'une façon catégorique et décisive du droit de vivre et d'aimer. Elle ne ménage pas ses mots pour les hétérosexuels, les homosexuelles non-libérées. Elle termine même par une menace, celle de ne jamais piler sur ses droits.

Une certaine Skip A. déclare dans son article: "Ne refermez pas le garde-robe parce que vous y voyez du cuir" que c'est de se cacher, de se déguiser et de militer à côté de femmes identiques mais qui méprisent ses tendances. Pour elle, il ne faut plus taire le S&M et "enlever ses bottes pour porter des running-shoes dans la rue". Il est vrai que l'étiquette de "malade" doit tomber devant l'attitude de gens responsables.

Le S&M peut être un hymne à la douceur comme l'est *Eloge de la fessée* de Jacques Serguine, Editions Gallimard 1973.

Dans les déclarations ouvertes que contiennent ce livre, il ne s'agit aucunement de fascisme, de meurtre, viol ou violence mais plutôt d'un jeu qui dépend de la liberté individuelle, je dirais au même titre que le fétichisme, le travestisme, voire la bestialité.

Un consensus n'implique pas une souffrance, des accessoiristes, une cachette, une minorité; n'implique même pas le sexe.

Mais la liberté pour tous dans une société égale implique des groupes sexuels aussi bien prostitués qu'amoureux.

Car si nous ne faisons pas attention, certaines lesbiennes en excluront d'autres et ce sera la répétition du même schéma qu'a perpétué le stéréotype puritain hétérosexuel.

Il ne faut quand même pas que la vision du monde se rapetisse et jouer le jeu de la droite avec un humour cheap!

De la même façon que les homosexuels ne défendent pas les pédérastres parce qu'ils ont peur de leur être associés, de la même façon les lesbiennes craignent un mouvement S&M.

La première rencontre du groupe *Samois* eut lieu au début de 1979 et regroupa 150 femmes déclarés lesbiennes S&M.

Le mouvement bien amorcé continue et le prochain volume promet une approche plus détaillée. L'édition couvrira un plus vaste réseau de perspectives sado-masochistes féminines, c'est-à-dire toutes sortes de fantasmes: du cuir à la dentelle, de l'habillement,

Livres

qu'il soit "heavy" ou "léger". *Tout* ce que le S&M fait ressentir, au passé, présent ou futur, que ce soit dans des essais, contes, poésies, photos, illustrations-fantasmes, déclarations, auto-biographies, expériences de l'enfance, etc...

Le numéro contiendra beaucoup de témoignages sur "comment vivre dans une communauté lesbienne", "le rapport entre le S&M, la pornographie et la violence", comment agir avec des partenaires non-S&M", les différences et similarités entre gais, lesbiennes, hétérosexuelles", etc...

Des artistes connues, des écrivains cachées, des pseudonymes, avec toujours un rapport bien concret avec le S&M lesbien.

Josée Yvon



Le passé d'une certaine culture gaie

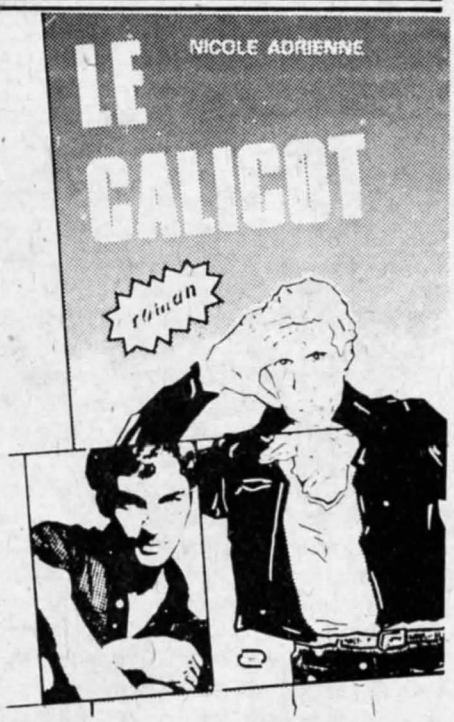
Christianity, Social Tolerance and Homosexuality de **John Boswell.** University of Chicago Press, 1980, 424 p., env. $27.50 (US).

Presque simultanément à la sortie ici de l'étude de Guy Ménard, *De Sodome à l'Exode,* paraissait chez nos voisins du Sud un ouvrage de longue haleine, signé par un jeune professeur d'histoire médiévale de Yale, et traitant sensiblement des mêmes sujets...

Le but de Boswell est de montrer comment, dans les 14 siècles qui vont des débuts de la religion chrétienne aux écrits de Saint Thomas d'Aquin, le dogme chrétien vis-à-vis la question homosexuelle a été *utilisé* pour justifier une intolérance et une oppression envers les lesbiennes et les gais, dont les motivations profondes étaient avant tout non-religieuses. Donc que si l'Eglise n'est pas *la cause* de l'homophobie ambiante, elle en a admirablement servi les fins au cours des âges. Boswell décrit donc les nombreux retournements de situation que connut l'histoire de l'intolérance occidentale face à notre minorité, de Jules César à Richard Coeur de Lion (tous deux homosexuels, soit dit en passant). *Christianity* représente un énorme travail d'érudition: si elles n'étaient pas si solides, les thèses de Boswell crouleraient sous le luxe des références pertinentes. Ce travail de compilation et de recherche bibliographique s'ajoute aux talents linguistiques de Boswell, qui a lui-même déniché et traduit de nombreux documents anciens qu'on avait commodément considérés comme inexistants ou introuvables. L'auteur définit lui-même son livre comme "la description élaborée d'une seule pièce d'un immense **puzzle** qu'il reste encore à assembler".

John Boswell (qui n'a que 33 ans malgré toute sa compétence académique) n'a pas prétendu, comme Guy Ménard," poser les premiers jalons d'une théologie de la libération gaie". S'il n'est pas l'oeuvre d'un théologien, d'un militant ou d'un pamphlétaire, son livre s'inscrit parfaitement parmi les efforts entrepris, ces derniers temps et dans divers milieux, pour mettre à jour le passé d'une certaine *culture gaie.* Par ailleurs, *Christianity, Social Tolerance and Homosexuality* est moins élaboré que *De Sodome à l'Exode* dans son envergure historique. Il suspend son survol au XIVe siècle, moment où se sont figées, pour des siècles à venir, les idées traditionnelles de l'Eglise et de la société occidentale concernant la sexualité... C'est-à-dire peu après que Saint Thomas d'Aquin, faisant équivaloir son concept de "nature" avec le concept de moralité a fait l'élégante et célèbre démonstration que les actes homosexuels étaient *contre nature...* par ce que *contre nature.* Malgré cette perspective un peu limitée, *Christianity* demeure d'une très agréable et instructive lecture, surtout en raison de sa richesse de détails et de trouvailles bibliographiques, tous également inédits, et parcourant la gamme complète de l'édifiant au croustillant avec une virtuosité à couper le souffle au plus lettré des historiens.

B.A.R.



Le Calicot

Nicole Adrienne
Editions Jacques-Marie Laffont
Lyon, France, 201 pages

L'auteur de ce roman gai français, Nicole Adrienne, m'a récemment fait parvenir un exemplaire de son premier livre, un curieux ouvrage écrit par une femme sur l'homosexualité masculine. Curieux roman certes, mais d'une force poétique intense.

Dans une ville de province, sous ses gros sourcils d'hypocrisie, un avocat qui a réussi fréquente deux jeunes hommes, Patrice et André. Le premier est commis dans un magasin de tissus alors que le second n'est que de passage dans cette petite ville, le temps de régler une affaire immobilière avec Jérôme, l'avocat épris d'amour tendre, en quête de paternité.

Le style de Nicole Adrienne est frais, enchanteur, souvent poétique, surtout lorsqu'elle décrit les pièces de l'appartement de Jérôme ou la maison de Patrice, tout comme les lieux champêtres de rencontre et d'évasion. La sensibilité et la sensualité qui émanent du roman sont également peintes avec beaucoup de fraîcheur et d'imagination. Les ébats de Jérôme et Patrice, puis de Patrice et André, et ensuite d'André et Jérôme sont toujours décrits avec tendresse, presque voilés par l'ombre du tiers absent: "La vigueur, la jeunesse de ce corps me surprennent. Je crains de me heurter à un miroir, mais cette chair est bien vivante, que j'effleure du bout des doigts avec humilité. Je tente en vain d'éprouver des remords en pensant à Jérôme"

Cette fraîcheur, cette poésie, cette tendresse se transforme soudainement en drame. Le dénouement de l'intrigue rapelle trop, hélas, les fins tragiques de la majorité des pièces de théâtre et films gais les plus connus. Le meurtre, le suicide et l'accident presque mortel — même s'ils choquent à la lecture — ne surprennent guère. La littérature et la dramaturgie gaies, tout comme le cinéma homophile, regorgent de noires intrigues. Les cinéastes et dramaturges, comme certains romanciers, nous disent que l'histoire de deux gais qui filent le parfait amour constitue la chose la plus ennuyeuse à décrire et que ce genre de situation idyllique ne les intéresse point. Pour ma part, je préfère croire que les aventures heureuses peuvent intéresser les gais, d'où la thématique positive de mon recueil de nouvelles intitulé *Amour, délice et orgie.*

LE CALICOT, aussi bien écrit soit-il, présente au lecteur l'éternel stéréotype de la mère dominante, celle de Patrice ici. Au début, le style intéressant de l'auteur cache cette malencontreuse perspective mais il vient un moment où le trait caractéristique de la mère choque. La mère-ange-gardien devient trop omniprésente, comme en fait foi ce passage: "André dort à côté de moi. J'ai sombré comme lui dans un sommeil brutal dont je suis ressorti brisé au bout d'une heure ou deux, tiré de ce néant paisible par la pensée de **maman**".

LE CALICOT reste un livre tendre, parfois insolite, souvent mystérieux. Nicole Adrienne a du talent; son verbe imaginatif et son discours harmonieux entraînent le lecteur dans des contrées où les sens défient les lois de la raison.

Paul-François SYLVESTRE

Sodomiser le Catholicisme pour l'Exode de l'Amour

Le *De Sodome à l'Exode* de Guy Ménard aux éditions l'Aurore-Univers est certainement un livre important et courageux, mais qui, cependant, a les «défaut de ses qualités»: C'est un livre qui s'adresse d'abord aux théologiens catholiques, ces mêmes théologiens de ce même catholicisme qui ont depuis si longtemps et encore aujourd'hui ostracisé le fait homosexuel. Il faut donc beaucoup de cran et d'assurance pour entreprendre un dialogue avec un milieu si longtemps fermé à cette réalité; d'autant plus que la remise en question à laquelle invite Ménard ne se contente pas d'exhorter à la tolérance mais propose une démarche profonde et cohérente de relecture de "l'histoire catholique" à partir de ses fondements bibliques et jusqu'aux engagements sociaux contemporains les plus militants. Sa "méthodologie" de libération est en effet en parallèle et en "accord" avec les théologie "d'avant-garde" de libération qui partent d'une *praxis* de la libération (peuples du tiers-monde, noirs américains, libération des femmes, etc. Aussi ces propositions de remise en question se font de l'intérieur au sens ou, théologien lui-même (et homosexuel?...) Ménard prend le risque d'être un de ces théologiens «bannis» par l'establishment ecclésial. Cependant, s'il est vrai que vis-à-vis de l'élite intellectuelle de l'église catholique son ouvrage est important, il l'est beaucoup moins aux yeux du catholique «ordinaire» qui ne se soucie pas beaucoup



des débats théologiques, vivant sa foi soit conventionnellement, soit sur un mode révolutionnaire; pour ceux-ci le livre aura du mal à défendre son intérêt. Et si alors on immagine un lecteur non catholique et/ou non gai, la pertinence de l'ouvrage devient encore moins sûre. Il faut ajouter que ce texte est celui d'une thèse de doctorat en théologie dont il a le style et les exigences, principalement au niveau d'un rigorisme et d'une prudence "tortillonne": cela explique (mais n'empêche pas) les longues explications et justifications truffées de mises en garde nombreuses et d'appels à l'ouverture d'esprit dont le livre foisonne. Somme toute ce livre aurait gagné beaucoup et gagnerait à s'adresser non plus à "l'élite des hautes sphères" mais au catholique ordinaire et, plus généralement, à l'homme ordinaire. Trop de débats importants en effet n'ont lieu qu'au-delà des places publiques-populaires, dans les cénacles d'initiés. Ce défaut est d'autant plus douloureux qu'il s'agit d'un livre extrêmement riche et novateur, la matière du livre n'étant pas, pour l'essentiel, spécifiquement catholique mais pouvant s'inscrire dans un débat culturel plus vaste, avec un langage autre.

Pour ce qui est du texte lui-même, quatre "lieux" semblent s'y définir, et qui correspondent à peu près à ses quatre chapitres: une première partie que j'appellerais de perspectives tente d'abord de préciser et de justifier l'approche de l'auteur en essayant de démontrer les cul-de-sac actuels des démarches historiques conventionnelles, tout en se proposant de chercher par le passé pour le futur-présent des voies nouvelles en accord avec ce qui s'élabore déjà. Dans un deuxième lieu, où il fait le tour du passé, l'auteur s'arrête à «l'examen critique des sources (scripturaires et traditionnelles) de l'enseignement chrétien sur l'homosexualité» tandis que le troisième espace exploré «présente les principales positions aujourd'hui présentes dans le monde catholique sur la question homosexuelle. Le quatrième lieu en est un de prospective ou l'auteur présente «un certain nombre de pistes dans la direction d'une relecture théologique faite à partir d'un acte de volonté lui-même inscrit dans la mouvance de la libération gaie.» Cette dernière partie est sûrement la plus intéressante et curieusement aussi la plus «séculière». Les textes *Le mystère de l'autre,* ainsi que *Le clown et le martyr* sont des bases potentielles extraordinaires à des écrits plus «universels».

En terminant je rappellerai qu'au dire même de son auteur ce livre tente de poser des jalons en vue d'une relecture des sources bibliques, tradition patristique, magistérielle, conciliaire, théologique et juridique de l'Eglise et du monde chrétien occidental et, particulièrement, catholique. Malgré tout, l'effet positif qu'un tel livre pourrait produire sur un groupe certes restreint mais détenant des pouvoirs sociaux importants, n'est pas à dédaigner et on peut y investir quelque'espoir.

Quant à moi ce livre amène à une relecture de certains des fondements culturels importants de notre société «blanche, occidentale, masculine et hétérosexuelle» et c'est là surtout que, il me semble, réside sa valeur et sa pertinence.

Pierre Quenneville

Livres

L'homosexualité démystifiée

Guy Ménard
Leméac, Montréal 1980

Ce livre, né d'abord d'une traduction, puis augmenté, corrigé, adapté, est devenu une oeuvre superbe de concision, de clarté et de précision.

L'option prise par Guy Ménard est celle de détruire tous les mythes, toutes les faussetés, véhiculés par la société sur l'homosexualité et il y parvient avec brio.

Le style est propre, clair, épuré.

La méthode est facile d'accès. On pose d'abord la question «cliché» puis on y répond sommairement mais complètement.

On y apprend donc que les gais et les lesbiennes ne sont différents de personne, qu'il y a chez eux autant de diversité qu'il y a d'être humains. Que certains jouent des rôles, d'autres pas du tout, que certains sont passifs, d'autres actifs, d'autres les deux. Que toute sexualité est naturelle et qu'aucune n'est contre nature, on y lit un survol du rapport Kinsey et on apprend que presque tout le monde a eu à un moment ou un autre un contact homosexuel.

On y lit aussi qu'un amour est un amour quelque soit l'orientation du couple.

On y lit, on y apprend... beaucoup. Vous avez des problèmes à vous accepter, à vous comprendre, à être homosexuel. Vos parents, amis, frères, soeurs, professeurs ont de la difficulté à vous comprendre, à vous prendre; ne savent plus sur quel pied danser avec vous; eh bien connez-leur ce livre à lire. Et lisez-le vous aussi. Il pourra sûrement vous servir d'armes et de munitions contre les attaques et les préjugés de votre entourage.

Après, si vous avec le goût d'approfondir votre recherche, à la fin du livre il y a une intéressante bibliographie de ce qui a été écrit en français et en anglais sur l'homosexualité.
Bonne lecture.

Christian Bordeleau



Jean LeDerff
Huiles Aquarelles Encres
sur rendez-vous
tél. 843-8123
4286 rue Berri
Montréal, Québec

FORT LAUDERDALE

à partir de

$190 frais aériens en sus

Organisé spécialement pour nous

Ce prix comprend :
• sept nuits à l'hôtel EL MIRADOR (50 mètres de la plage)
• transferts entre l'aéroport et l'hôtel

aussi disponible: "Weekend fantasmes" à Key West
appelez DAVE à :

CLUB JEUNESSE VOYAGES
Palais du Commerce
1700, rue Berri, suite 48
Montréal, Québec H2L 4E7
Tel (514) 288-8688



BLEURY SEX SHOP
1243 rue BLEURY TEL: 871-1653
MONTREAL H3B 3H9
Livres-Magazines-Accessoires
depositaire des cartes de souhaits TRAPEZE

Concours de chorégraphie à la Place des Arts

Montréal, le 15 octobre 1980 — Le service de l'Animation de la Place des Arts lance un concours à tous les jeunes professionnelles du ballet et de la danse, natifs/natives du Québec ou résidant dans la province depuis deux ans au moins. La compétition portera sur une chorégraphie inédite ou de création récente, d'une durée réglée dans un style reconnu de ballet ou de danse. Les chorégraphies retenues seront présentées, le jeudi 26 février 1981, sous le thème *Chorégraphes à découvrir.*

Monsieur Antoine Livio qui est notamment critique de ballet pour la *Tribune de Genève* et rédacteur de la revue *Pour la danse* jugera les oeuvres et les commentera pour le bénéfice des créateurs/créatrices , des exécutant(e)s, des journalistes et du public présent.

Pour remplir les conditions requises à l'éligibilité, les candidats devront faire la preuve qu'ils ont suivi des études professionnelles dans des écoles reconnues de danse et de ballet ainsi que d'avoir réglé au moins deux chorégraphies ayant déjà été présentées en public.

Les créateurs/créatrices intéressé(e)s doivent faire parvenir au directeur du service de l'Animation de la Place des Arts, Henri Barras, avant le 1er décembre 1980: les preuves de leur éligibilité, accompagnées d'un curriculum vitae; le synopsis de l'oeuvre auquel devront être inclus des détails sur le compositeur de la musique, la durée, le nombre d'exécutant(e)s, etc.

Les concurrent(e)s sélectionné(e)s pourront être appelé(e)s à présenter l'oeuvre proposée à leur studio respectif, au cours de la dernière semaine de janvier 1981. Les coûts de préparation des oeuvres ainsi que les frais de présentation à la Place des Arts seront à la charge des concurrents.

Antoine Livio anime les émissions d'opéra et de ballet aux radios télévisions française et suisse, il est également membre fondateur du Festival international de la danse à Lausanne.

Renseignements:
Suzanne Chaussé
842-2141, poste 365



Pauline Julien en 1980

Pauline Julien n'a plus 20 ans; tout le monde le sait (d'ailleurs, avez-vous remarqué comme nos chansonniers ont la vie dure, comme Félix, Vigneault, Ferland, Léveillé etc). Mais pour nous, le public, c'est heureux que Pauline ait toutes ces années dans la voix, parce que ça s'entend agréablement. C'était la première fois que je la voyais en spectacle, et je dois dire qu'elle ne m'a pas conquise facilement. Je suis de la génération des gros systèmes de son, de chanteur accompagné de 22 musiciens avec plein de gadgets en plus pour nous faire oublier, que, finalement, il n'a rien à dire. Bon. Quand on arrive dans une salle où il n'y a que 2 pianistes et un bassiste/contrebassiste, pas de décor et pas d'entracte non plus, on est sceptique... Un peu mal à l'aise sur nos chaises, on ne sait trop à quoi s'attendre. Pauline arrive enfin... avec une robe à paillettes; on s'attendait surtout pas à ça! Elle commence doucement avec la chanson titre de son nouveau disque: "J'pensais jamais que j'pourrais faire ça". C'est agréable. Elle enchaine avec deux nouvelles chansons, mais on ne la sent pas à l'aise, comme si elle avait fait face à une salle vide ou comme si elle avait subi avant nous des publics plutôt difficiles (nous sommes allés jeudi 25 sept.). Puis, avec la pièce *L'étranger",* elle reprend vie et le public devient plus animé, plus réceptif. Mais c'est finalement avec *"La Manikoutai"* que nous retrouvons une Pauline en forme. On découvre alors plusieurs nouveaux personnages: la fille qui aurait aimé ça être cool, la femme sensuelle qui se trouve un "one night man" bien agréable, la fille qui crie sa colère à un gars collant pis aussi celle qui est pognée avec une peine d'amour vraiment minable. Bref, Pauline tient encore un discours féministe, mais il est moins virulent. Il s'habille d'humour, de douceur et d'ironie. Faudrait parler de tout ce monde qui a participé aux textes et musiques soient Denise Boucher, Gerald Godin, Claude Gauthier, Michel Rivard et Clémence... Elle fait aussi un autre chanson de Anne Sylvestre. Tout ce beau monde amène une pluralité de thèmes, de rythmes qui "adonne" bien avec la versalité de

LIBRAIRIE — REVUES
POSTERS — TABAC
LA DIFFÉRENTE
ROBERT RODRIGUE
1,200 EST, BOUL. DE MAISONNEUVE H2L 1Z9 TÉL.: 523-6977

Denis-R. Paul
Avocat
45, St-Laurent,
Louiseville, Quebec,
J5V 1J5
(819) 228-5529
4145 A, St-Denis,
Montréal, Quebec,
H2W 2M7
(514) 866-6088

Pauline. Il faut noter aussi ces deux petites allusions à l'homosexualité: dans *"J'pensais jamais..."* elle dit:

"Danser avec mon amie d'fille
L'empoigner entre mes bras
Sentir monter le sensuel
Pis aimer ça à part de d'ça"

et dans *"Deux Vieilles"* (de Clémence) elle chante: "Serons-nous deux vieilles amantes...". Enfin, on peut lui donner un "B" pour l'effort...

On retrouve tout cela sur le disque: les arrangements musicaux sont honnêtes, le son est bon, tout est bien. Mais après l'avoir vu sur scène, je sais pourquoi les interprètes de SA qualité, c'est "live" qu'il faut les écouter...

Danièle Raide



En direct de Rome
Une interview exclusive de la cantatrice Celanyre Campeau

Il pleut abondamment sur Rome ce soir. Une seule petite fenêtre demeure illuminée dans les quartiers privés de sa Sainteté Jean-Paul II. Dans cette pièce, le salon, Jean-Paul tente de consoler sa petite amie d'enfance, Célanyre Campeau.

Jean-Paul lui raconte que ça ne sera pas si pire que ça de rentrer au Québec, que son éminence, le cardinal Paul-Émile Léger est de retour d'Afrique et qu'il se fera un plaisir de lui servir de guide. Que ses quartiers d'hiver rue Alexandre de Sève, face au canal 10, sont fins prêts et que... Le Cinéma Parallèle aimerait bien l'avoir dans leur programmation d'automne.

Le célèbre titulaire de La Scala, que je n'avais jamais eu le plaisir de rencontrer en personne, pousse un petit cri en voyant votre humble serviteur. "Oh! ciel mon ptit Jean, que vous êtes charmant. Etes-vous arrivé à Rome avec Québécair? Non... mais mon dieu je perds la boule!



J.L. Madame Campeau, j'aimerais bien que nous parlions de vos débuts...

C C Toute petite je poussais déjà la chansonnette française, dans l'étable de papa, un jour c'est maman qui m'a dit que je devais songer à faire carrière. J'ai donc fait mon baluchon et je suis allée vers Montréal où j'ai suivi des cours de diction, de pose de voix chez lucille Dumont. Lucille m'a recommandée à des amies à elle en Pologne, je m'en suis allée à la grande désolation des miens à St-David-de-Falardeau.

J.L. Vous avez donc vécu votre jeunesse à Warshu...

C C Oui, j'ai appris mon art artistique comme disait si bien feu J.M. Savignac, avec de grands maîtres Russes. Vous savez ils sont pas si pires que ça... à 16 ans j'ai fait mes au revoir à la Pologne et à Karol (Jean-Paul II), qui était champion de bolo avec moi. Il fallait faire un choix. C'était ou l'opéra... ou les jeux Olympiques de Jérusalem. Moi ce fut l'opéra et Karol vogua vers le sacerdoce... ah! j'en ai les larmes aux yeux... passez-moi votre *napequine* mon cher petit Jean.

J.L. Et ce fut le triomphe de La Scala...

C C On ne peut rien vous cacher. J'ai chantés "Oh! D'Amore" et j'ai littéralement jeté par terre tout Rome et même Maria Callas... qui avait à ce moment-là tout intérêt à devenir mon amie. Ensuite... la route est longue, Paris, Rouen, Tokyo, Sopot, New York, Hollywood. Enfin voici les notes biographiques d'une étonnante carrière! Je vous fait confiance pour votre papier. *Le Berdache*... quel honneur!

J.L. Et maintenant c'est le retour dans vos quartiers d'hiver...

C C Ben oui, j'ai déjà participé à deux émissions de Michel Jasmin, via satellite tout dernièrement... le modernisme c'est quelque chose. Toujours est-il que j'arriverai le 2 novembre en soirée. Le lendemain on fêtera mon retour à l'Omelette St-Louis de Daniel Racette, rue Sherbrooke. Et puis... pour ne rien vous cacher, j'ai finalement accepté de faire un mois au Cinéma Parallèle à compter du 12 novembre. Le cachet était mirobolant et je retrouvais mes amies de toujours Eva et Evelyne et madame Izara. Vous allez en voir de toutes les couleurs. Ah! oui... je vais rendre un hommage tout particulier à ce monument de la chanson québécoise qu'est Ginette Reno.

Le Cinéma Parralèle est situé au 3682 de la rue St-Laurent. On pourrait avoir d'autres renseignements en contactant mon manager au **525-5198.** Je vous embrasse tous bien fort.

Jean Lorrain





A cause de la reprise de "Avec l'envie soudaine d'une nuit blanche" créée et interprété par Lise Roy et Michel Breton, production Le Théâtre de Carton qui sera présenté à l'Atelier Continu, 1220 est rue Laurier, Montréal, du 3 décembre au 21 décembre 80, du mercredi au dimanche à 20h30, Christian Bordeleau a rencontré pour le Berdache Michel Breton un des deux créateurs de ce spectacle.

CB- Dis-moi d'abord comment Lise Roy et toi en êtes-vous venus à travailler ensemble?

MB- Sur ce spectacle-là, c'est que Lise et moi on a fait le Conversatoire ensemble. Pis ça faisait très longtemps que Lise, qui avait quitté le Parminou et moi qui avait laisser le Théâtre de Quartier, voulions faire un spectacle ensemble. Auparavant on avait travaillé ensemble très souvent entre autre sur le sepctacle du Théâtre de Carton "Si le Ils avait des Elles". C'est Lise et moi qui assurions le rôle d'observation. Et aussi Lise et moi on a fait à un moment donné des conférences et on a fait beaucoup d'atelier ensemble. Ateliers d'animation et d'improvisation.

CB- Pour qui?

MB- Pour, entre autre, l'université du Québec sur l'improvision et la non-compétition. C'était des commandes. A un moment donné, un atelier sur la création collective au Collège Brébeuf. Mais on avait jamais fait de spectacles ensemble. Et à un moment donné, j'étais parti à San Francisco, pour aller voir du théâtre pour aller voir ce qui se fait là-bas politiquement socialement et à mon retour j'ai dit Lise, voilà je suis prêt, on fait un spectacle ensemble.

CB- Pis l'où vient l'idée de base du spectacle? D'où viennent vos deux personnages de la jeune divorcée et du prof gai.

MB- Moi à cette époque-là, je pense que c'est très important de le souligner, j'avais été énormément frappé par le théâtre gai à San Francisco. Ca avait été une révélation pour moi qui faisait depuis trois ans, du théâtre de troupe, de métier engagé politiquement, socialement, culturellement, artistiquement, c'est-à-dire recherche de forme et de contenu populaire accessible, tout ça.

CB- Et le théâtre que tu as vu à San Francisco faisait ça aussi?

MB- J'ai vu bien sûr, beaucoup de troupes qui faisait ça dont une très connue "The San Francisco Mime Show". Et j'ai vu aussi du monde, tout à coup, qui faisait du théâtre qui... moi je connaissais du monde qui écrivait des pièces qui parlait d'homosexualité. Mais du théâtre gai, ça me surprenait beaucoup. Alors je suis allé voir ça et ça voulait dire des comédiens homosexuels, hommes et femmes, qui ne faisaient que ça. Et j'ai aussi vu des troupes qui traduisaient en spectacles la démarche du mouvement gai à San Francisco. Qui la traduisait de façon critique bien sûr mais qui suivait ce courant-là. Pour moi c'était l'équivalent de ce que je faisais avant, mais dans un autre domaine et je disais: «mais merde ça me touche de très près ça.»

CB- Pourquoi ne pas le faire.

MB- C'est ça. Et ça allait plus loin que ça, c'est que ça me faisait prendre conscience que depuis que j'étais comédien, que j'avais terminé ma formation et que je faisais du théâtre, on avait jamais suscité en moi le besoin dans mon travail de théâtre de parler de ça. Alors qu'on disait toujours que c'est important de parler des choses qui nous touchent.

CB- Toi finalement tu l'avais jamais fait.

MB- Quand j'ai été formé au théâtre on m'obligeait toujours à jouer des rôle d'hétérosexuels enfin on m'encourageait à ça. Et même en improvisation, si il y avait des scène d'amour, ça se faisait toujours entre un gars et une fille. C'était pas censuré...

CB- Mais ça n'arrivait pas.

MB- Oui. Je sais bien qu'aujourd'hui, quand je donne mes ateliers d'improvisation, je dis toujours, quand vient le moment de faire des scènes d'amour, vous savez, ça peut se passer entre un gars et une fille, deux gars, ou deux filles. C'est comme vous voulez. Ca jamais on me le disait. Tout ça pour dire que quand je suis revenu, je me suis dit ça ne m'intéresse plus, surtout quand je fais un théâtre de création quand moi je crée des affaires, ça ne me tente plus de jouer un gars hétérosexuel, c'est pas moi ça.

CB- donc, tu as rencontré Lise en revenant, et tu lui as parlé de ça.

MB- Oui, et j'avais le goût de faire un spectacle, j'ai dit à Lise, o.k. j'en fais un avec toi mais, comme on ne fera pas un spectacle sur l'homosexualité, je ne veux pas en parler, mais par contre je ne veux pas faire avec toi un show de couple. Lise était d'acord parce qu'un show de couple ça ne l'intéressait pas non plus.

CB- Ça remonte à quelle époque ces discussions?

MB- A l'automne 79. Fallait donc se brancher sur un thème, Lise a proposé l'autonomie. On avait à ce moment là deux objectifs: premièrement au niveau du contenu, on voulait parler à la fois des problèmes

individuels, affectifs, qu'on peut vivre et le relier à des conditions socio-économiques. En termes plus simples on voulait parler de nos amours et de notre travail parce que dans la vie on est pas juste un travailleur ou un amoureux ce qui est trop souvent le cas, au théâtre. Dans la vie c'est ton travail qui va être nourri de tes amours et vice-versa. Et ça c'était très important pour nous. Au niveau de la forme c'était la même chose, on se disait on veut trouver un style de jeu qui sortirait du jeu très psychologique.

CB- Et faire du rialisme?

MB- Oui mais sans toutefois délaisser ses bons côtés. On voulait trouver une espèce de jeu très physique mais connecté sur le quotidien. Quelque chose qui avait une signification. C'était un de nos grands objectifs. L'autre objectif était au niveau du public. Et c'est une des premières choses que tu dois faire en tant qu'auteur ou auteur collectif.

CB- Savoir à qui tu t'adresses?

MB- Oui, pis pour nous c'était clair, on voulait pas jouer dans un café-théâtre. On voulait jouer dans un théâtre. On voulait expérimenter l'environnement scénique. Pis dans un café-théâtre, c'est tout petit. Et donc si on joue dans un théâtre c'est sûr qu'on va rejoindre un public de théâtre. On était aussi à peu près sûr de jouer à l'Atelier Continu, donc on savait aussi qu'on rejoindrait des jeunes, des gens de notre âge.

CB- Quelle fut votre méthode de travail?

MB- On avait choisi le thème de l'autonomie. La méthode fut très simple. On voulait d'abord un texte écrit on voulait travailler le texte, développer l'écriture. On trouvait important d'écrire. En premier lieu on s'est mis à travailler en atelier d'improvisation juste pour déblayer la thématique.

CB- Seulement vous deux?

MB- Lise et moi et une observatrice Marie-Johanne Adam du théâtre de Carton.

CB- Ces improvisations de déblayage vous les avez faites à partir de situations ou de thèmes?

MB- A partir de thèmes. On disait l'autonomie au travail, l'autonomie dans le couple, une scène, seul. On a fait ça durant à peu près deux semaines. Là on s'est assis et on a fait le canevas. On a fait une structure dramatique.

CB- Et vous aviez pris l'option d'être chacun un seul et même personnage tout au long de la pièce et non une multitude de personnages.

MB- Oui, on avait décidé que ce serait deux personnages impliqués dans une histoire. Donc quand on a eu fait le canevas, on s'est mis à écrire la pièce scène par scène, en allant voir ce qui avait été fait en impro.

CB- Avez-vous réimproviser pendant l'écriture?

MB- En fait, on a fait ceci avant d'écrire pour vrai: on a travaillé deux jours avec un auteur, Louis-Dominique Lavigne. Puis on a fait un atelier avec cinq ou six personnes d'âge différents pour avoir d'autres visions de l'autonomie.

CB- Puis, vous avez écrit comment?

MB- On a tout fait, de l'écriture comparée, écrire à deux, improviser et l'écrire si ça nous plaisait.

CB- Donc il se pourrait qu'un de tes monologues ait été écrit par Lise, par exemple.

MB- Non, les monologues, on les a écrit seul. Puis, on s'est mis à répéter.

CB- Vous n'avez pas réimprovisez?

MB- Non, on a répété le texte. Cependant il y a une scène qu'on a jamais écrit, parce que c'était notre meilleure scène et qu'elle se faisait toute seule.

CB- Vous retrouviez toujours facilement la structure et les émotions de la scène?

MB- Oui, maintenant elle est écrite.

CB- Pour les archives?

MB- Oui, un peu.

CB- Pendant les répétitions vous avez eu un observateur?

MB- Oui, En collectif de travail, il y a un observateur et non un metteur en scène. Ca peut sembler un peu flou...

CB- Alors pourrais-tu expliquer ce que fait un observateur?

MB- Oui. D'abord il est là au début à la fin du travail de création. Si il y a des improvisations, il improvise avec nous, si il y a du travail d'écriture il écrit avec nous. C'est lorsque que les répétitions commencent que là il s'assoit dans la salle et il regarde.

CB- Qu'est-ce qu'il fait à partir de ce moment-là?

MB- Il dirige de jeu des comédiens. Il est un peu animateur, aussi.

CB- Et c'est toujours Johanne qui était observatrice?

MB- Non, elle dut quitter. Et c'est Yves Dagenais qui a pris sa place. Il travaillait avant au Parminou et est rendu maintenant à la Cannerie de Drummondville.

CB- Vous avez donc répéter avec lui. Est-ce que au niveau du texte il y a des choses qui ont changé en cours de répétitions?

MB- Non.

CB- Qu'est-ce qui a évolué alors?

MB- Les personnages.

CB- Comment les avez-vous développés?

MB- D'abord on avait une fiche synoptique: mon âge, profession, etc...

CB- Grande qualité, grand défaut...?

MB- Oui, pis on voulait des personages très bien campés physiquement. Mais mon plus gros problème, à moi était pas là, il venait du fait que Martin, mon personnage, était gai.

CB- Parce que c'était la première fois que tu t'affirmais gai, d'une façon aussi impliquée?

MB- Non, plutôt, parce que, par moment, d'une façon aussi directe et impliquante je savais plus si c'était un personnage ou si c'était moi. Je ne savais plus où était le personnage et où j'étais moi. Et un soir vers la fin des répétitions Lise et moi avons eu une discussion mémorable, qui a été très profitable et qui a débloqué beaucoup de choses sur scène. Et le problème en fait venait du fait que je travaillais avec deux hétérosexuels et surtout un gars hétérosexuel assi en face de moi qui me dirige et me regarde. A un moment donné, j'avais même l'impression de jouer à l'hétérosexuel.

CB- De jouer à l'hétérosexuel?

MB- Oui. Et c'est ce soir là que Lise et moi on s'est rendu compte que je pouvais pas aborder ce personnage par ça.

CB- Par quoi?

MB- Son homosexualité. C'était d'abord un professeur d'université qui vient de déménager, qui est gai, qui est très militant. C'est tout ça. Quand on est arrivé à cette conclusion ça fait: "oui, je comprend".

CB- Tu avais l'impression, en fait, de porter un poids.

MB- C'est qu'on dit toujours qu'on est différent.

CB- Alors qu'on ne l'est pas.

MB- Oui, j'avais passé une grande partie des répétitions à ne penser qu'à ça et à chercher c'était quoi la différence entre un homosexuel et un hétérosexuel. A chercher comment on joue un homosexuel. Pis je me suis dit que Lise, elle, a pas à penser qu'elle joue une hétérosexuelle.

CB- Elle l'est, point.

MB- Elle l'est, point. Le personnage l'est, point. Ben, le mien aussi, il est homosexuel, point. C'est tout. Je vais jouer sans penser à ça.

CB- Mais qu'est-ce qui a fait que tout à coup Martin, ton personnage, soit devenu alors que tantôt tu m'as dit n'avoir pas voulu monter un show gai ni parler des gais.

MB- Ben quand on a commencé à parler du thème de l'autonomie, j'étais obligé de parler de moi. Comme j'avais dit à Lise au départ que je refusais de faire parler mon personnage en termes hétérosexuels, ben j'ai dit fuck, il sera homosexuel pis quand il parlera de ses amours ce sera avec les hommes. En fait je voulais surtout réussir à faire passer le fait que ce que je joue sont des problèmes de gars. Ma façon d'aimer, ma façon d'être c'est d'abord d'une parole d'homme, d'un homme, qui est aussi homosexuel. C'est-à-dire mon manque de tendresse, mon besoin de tendresse.

CB- La difficulté d'en donner.

MB- La difficulté de parler de moi, ma vision, ma sexualité est mâle.

CB- Quelque soit ton orientation?

MB- Oui, c'était un autre de mes soucis parce que je parle aux homosexuels mais je voulais parler à tous les gars et je dois dire que ça passe.

CB- Quels ont été les réactions du public?

MB- Nombreuses, et très touchantes. Entre autres, un gars qui est venu me voir et m'a demandé si c'était vrai que ça faisait vingt ans que mon père m'avait pris dans ses bras. J'ai dit oui, puis, il m'a dit lui aussi. Là il m'a serré dans ses bras et m'a dit: ça fait vingt que je me tais mais là tu vois je suis capable, je commence à tre capable de parler. Puis un autre qui est venu me voir pis qu m'a dit: Tu sais, mois je suis marié pis père de famille ça fait que moi les homosexuels... Mais je dois dire que ce soir tu m'a eu, oui, tu m'a eu, j'ai compris bien des affaires... Ah! Pis il y a une madame d'une quarantaine d'année qui m'a dit: tu sais moi les tapettes dans ma vie, ça

fait longtemps que c'est fini. Ben à soir tu m'a eu, je t'ai écouté. Tu sais donner une image positive, sortir des stéréotypes.

CB- En fait la majorité des gais vit une vie très ordinaire, . Ils ont comme seule caractéristique d'être homosexuel. Et après ce spectacle quels sont tes projets?

MB- Ce pourquoi j'ai fait ce spectacle-là et que j'ai décidé de prendre cette option, c'est que je me suis rendu compte à un moment donné, qu'en tant que créateur et artiste que je ne pouvais plus taire ça et que c'était ça mon moteur quotidien, ma sexualité, que je n'en parlais pas et que de devais en parler. Je sais qu'on va me le reprocher parce que beaucoupdisent: oui, mais je ne suis pas que ça. Quelqu'un m'a même dit toi tu parles beaucoup de ton homosexulité dans le show, mais elle, elle parle pas de son hétérosexualité. Mais je peux pas faire autrement parce que l'homosexualité n'est pas perçue dans la société comme l'hétérosexualité.

CB- Elle, a pas besoin de revendiquer, en fait. Alors, tout ceci ça oriente ton futur comment?

MB- L'an passé, j'ai animé un atelier au cegep de Rosemont en théâtre, à l'éducation permanente, donc avec des gens de tout âge. On a fait un atelier sur la condition masculine, pour hommes seulement. Donc une gang de gars, qui se rencontrent, parle beaucoup, longtemps, souvent, d'homosexualité. Il y avait bien sûr quelques gais dans le groupe. Suite à ça j'ai le goût de faire, et ça va commencer en janvier, un atelier sur la condition homosexuelle masculine.

CB- Toujours au cegep de Rosemont.

MB- Oui, il y aura des annonces dans le Berdache et ailleurs. A part ça je vais monter un spectacle pour l'automne prochain. Je suis allé au CEAD (Centre d'essai des auteurs dramatiques) et j'y ai trouvé un texte duquel en le lisant j'ai dit, oui, ça c'est du théâtre gai. Je peux pas en parler plus, parce que rien d'officiel encore.

CB- Et donc tu aurais l'intention de partir une troupe qui ferait que ça?

MB- Ben, sur ce spectacle-là je veux travailler en tant que metteur en scène observateur et avec des gens, hommes et femmes qui sont homosexuels. Je pense qu'il y a place à Montréal pour une troupe qui aurait comme objectif de créer un théâtre gai. Il y a une chose dont je me suis rendu compte dans l'atelier sur la condition masculine c'est que les hommes quand ils essaient de remettre en question leur rôle, ils sont obligés de faire de la revendication pour la libération homosexuelle si ils veulent être capable de vivre ce qu'ils ont le goût de vivre.

CB- C'est-à-dire se toucher, de se parler, de s'embrasser?

MB- Et ils se sont rendus compte que c'est comportements étaient identifiés homosexuels, ce qui les touchent inévitablement, même s'ils ne le sont pas.

CB- Et qu'ils aimeraient les faire.

MB- Pis je me suis rendu compte que les préoccupations affectives, des homosexuels, il y a beaucoup d'hétérosexuels qui les ont aussi. Et c'est pourquoi j'avais décidé de faire l'atelier avec juste des hommes. Je cherchais la différence entre les hétéros et moi et j'en ai jamais trouvé. J'ai trouvé cependant beaucoup de points communs. Pis deux gars gais peuvent avoir autant de difficultés à se parler que deux gars hétéros. Pis à part de ça les gais, on est pas plus fins que les autres parce que de quoi parle-t-on entre nous: des gars avec qui on a botté et de notre travail; à ce niveau on est pareil aux hétéros.

CB- Qui parlent de leurs femmes et de leur travail. A ce niveau-là on reste des vrais "gars", des mâles.

MB- Oui, pis quand vient le temps de parler d'affection on est plus capable, on fige. C'est pourquoi je pense qu'il y a une place pour un théâtre d'hommes.

CB- Je te remercie Michel Breton. Bon succès à l'Atelier Continu.



Samedi soir, une surprise

«**Blue Jeans,** film français (1977) écrit et réalisé par Hugues Burin des Roziers. St-Denis 2. Des adolescents français vont apprendre l'anglais en Angleterre. Parmi eux se trouve un garçon qui, au lieu de courir les jupons se lie d'amitié avec un type plus âgé. Cela paraît suspect à ses camarades. On se moque de lui, on le persécute. Le pauvre garçon se fait exploiter par un surveillant pédéraste.»

Tel était le résumé peu prometteur dans **La Presse** de la fin de semaine. Et les slogans publicitaires se sont même avérés pire: «La jeunesse, un jeans, un baiser, un été... Le temps des plaisirs!» Mais je ne peux jamais résister à de tels résumés, même si je ne fais pas confiance aux impressions des journalistes straights sur les films à sujet gai. Il y a sans doute quelque chose de masochiste dans ma compulsion à me soumettre toujours aux pires manifestations de l'homophobie à l'écran, telle que me le promettait ce résumé.

Imaginez ma grande surprise de ne pas trouver un **Cruising** français, mais un petit film qui traite de façon très sensible et subtile le sujet délicat de l'amour homosexuel entre jeunes et entre générations différentes.

Il s'agit de l'histoire du premier amour (encore) d'un garçon d'à peu près treize ans, à peine entré dans la puberté, qui se trouve amoureux à la folie d'un adolescent un peu plus grand et expérimenté, déjà habile avec les filles et embelli d'une trace de moustache. Celui-ci est d'abord flatté par ce béguin, mais il le repousse aussitôt que ses confrères le taquinent à se sujet. Notre héros ne sait pas comment supporter ce premier rejet, ni non plus l'horrible brutalité de ses copains «normaux». Il en pleure un peu trop et cherche consolation et conseils auprès de son professeur, un jeune homme un peu lugubre (qui m'a rappelé le jeune Charles Laughton) qui est d'ailleurs très sympathique et sait donner de très bons conseils. Celui-ci finit par se sentir «courtisé» à son tour à la troisième visite de son élève et, en effet, le film lui donne la tâche d'introduire le jeune à l'univers de la sexualité adulte.

Le héros en pleure encore.

C'est une séquence très discrète, mais peut-être pas assez: elle suggère au spectateur *straight* la réponse mécanique de **La Presse,** c'est-à-dire l'étiquette automatique de l'exploitation, et elle confirme le stéréotype du professeur prédateur qui bouleverse tellement les straights, et qui nous menace en conséquence.

Réfugié au sein de sa famille aristocratique, dans la forêt de l'Auvergne, bien sûr le héros rencontre un deuxième jeune homme dont on ne connaît pas l'orientation sexuelle et avec qui son amitié est pudique pour le moment. Ce dernier écoute très attentivement l'histoire du garçon et lui demande de lui montrer comment pêcher les écrevisses, seuls dans le bois...

À la fin du film, il est clair que le héros a appris beaucoup plus que l'anglais pendant ses vacances, qu'il a beaucoup grandi, qu'il a peu de regrets et qu'il va peut-être continuer son épanouissement.

Comme je le disais, il y a des moments regrettables dans le film. Mais par ailleurs il est à recommander fortement pour l'excellente interprétation des jeunes comédiens, et la merveilleuse authenticité du récit qui, je parierais, est autobiographique. Burin des Roziers, dont je ne sais rien du tout, a su capturer en douce les pressions parmi les

jeunes, pressions tant sociales que biologiques, pressions de conformité, de rôles et de moeurs sexuels. C'est sûrement un cinéaste dont il faut attendre le prochain film.

Au St-Denis 2, le film était jumelé à un film de gangsters italien de qualité minable; encore une preuve, s'il en est besoin, que la distribution québécoise est aveugle et sourde. (Heureusement la censure l'est aussi: un tel film qui serait classé «PG» ou «Restricted» aux Etats-Unis autant qu'en Ontario, sinon tout à fait banni là-bas, reçoit ici l'étiquette très bien méritée «Pour tous»; bravo!)

Blue Jeans ne deviendra probablement pas un classique dans l'évolution cinématographique du thème de l'amour jeune et gai — comme le sont **Mädchen in Uniforme** (il est urgent que ce chef d'oeuvre lesbien allemand soit reporté à l'affiche à Montréal), **Les amitiés particulières** et **If.** Après tout, nous ne sommes plus en 1932, 1964 ni non plus en 1968... Néanmoins les trois gais qui ont passé un samedi soir à ce film surprenant (parmi une foule de jeunes couples hétéros qui attendaient encore un film de gangsters et qui mangeaient du popcorn d'une manière perplexe) vous le recommandent sans hésitation.

Tom Waugh

A Intrusia

J'aimerais parler ici d'un film présenté au Festival des Films du Monde de Montréal et qui a retenu mon attention, soit le film Brésilien **A Intrusia** ou **l'Intrus** du cinéaste Carlo Hugo Christenseen (il nous présentait **"A mort transparente** au même festival l'an dernier.)

Le film est l'adaptation d'un récit de l'écrivain Argentin Jorges Luis Borges. Je cite ici le résumé du film tel que présenté dans la brochure de présentation du Festival des Films du Monde. "... En effet, les deux frères Nilsen, Brésiliens aux origines nordiques, sont deux gaillards forts et téméraires qui administrent un vaste domaine sur la pampa, et qui ne craignent pas, à l'occasion, de tuer un adversaire.

Un jour, Cristiano, l'aîné, ramène la brume et jolie Juliana. Il la traite en servante. Secrètement amoureux d'elle, le cadet Eduardo devient maussade et violent.

Cristiano lui permet de se servir de Juliana à son gré. Les deux frères se la partagent, mais leur vie est bientôt empoisonnée. Ils vendent Juliana au bordel. Ils tendent de revivre comme auparavant, sans y parvenir; chacun revoit Juliana au bordel, à l'insu de l'autre. Enfin, ils la rachètent. Mais leur existence est alors frappée d'un malheur apocalyptique."

Je voudrais finir le résumé car la dernière partie du film est décrite de façon évasive ou est tout simplement omise.

"Le malheur apocalyptique" est celui-ci: après avoir racheté Juliana, le conflit des deux frères n'est point réglé. Un soir, il décide de coucher tous les deux avec Juliana. Mais cette jouissance à trois est centrée sur la découverte de leur jouissance mâle. Cristiano décide d'aller plus loin. En l'absence d'Eduardo, il tue Juliana et camoufle le corps dans une charette sous des peaux de boeuf. Au retour d'Eduardo, sous prétexte d'aller vendre les peaux, les deux hommes partent ensemble dans le désert.

Cristiano explique que Juliana ne sera plus jamais entre eux. Il lui montre le cadavre. Un climat de tension s'installe car la réaction d'Eduardo est imprévisible. Et la fin du film nous montre les deux hommes enlaçés, s'embrassant sur un coucher de soleil d'un rouge apocalyptique.

Le film est très violent; mais cette violence ne m'a pas semblé plus gratuite que celle présentée dans beaucoup d'autres films visionnés. Le traitement réservé aux femmes dans le film laisse aussi à réfléchir. Celles-ci ne sont rien d'autres qu'une valeur marchande. C'était cependant le cas, dans le contexte social du film, soit le Brésil de 1898. Le film nous présentait des paysages grandioses et sauvages. Les hommes étaient beaux, durs et violents.

On nous a habitué très tôt dans le film à considérer le passage de la vie à la mort comme une chose naturelle, journalière. La vie d'un homme étant de valeur égale à celle d'un animal. Cela permet peut-être de dé-dramatiser la mort de Juliana. L'exorcisme de cet amour devait-il passer par la mort de cette "créature"? Je ne peux en juger comme je n'ai pu juger Médée. L'inceste n'est-il pas encore le grand tabou. Il faut penser à "Luna" de Bertolucci qui a fait parler de l'inceste plus qu'il n'en présenta.

La relation des deux frères nous fut présentée dès le début comme une d'amitié-fraternité un peu particulière.

Le Sieur Du Luth
Choses d'autrefois
Artisanat d'aujourd'hui
Vêtements d'aujourd hui



835 est, Ave. Duluth, Montréal,
Tél.: 521-7688

Tous les lundis mercredis à partir de 19H30

Permanence à l'A.D.G.Q.

Passez nous voir

Téléphonez 843-8671

L'une des premières séquences nous présente les deux frères arrivant du bordel par une nuit froide. Ils se déshabillent à la course et se livrent à un combat d'épée (ça peut rappeler la séquence de lutte dans "Woman in Love" de Russel). A la fin de ce combat, ils se précipitent sous les couvertures se réchauffant mutuellement.

Juliana entre en jeu peu après et est utilisée à deux niveaux. Cristiano, qui a acheté Juliana, la prête à Eduardo un soir qu'il est absent. Tranquillement, elle devient un point commun aux deux hommes, qui se retrouvent mutuellement en elle. Plus tard avec l'amour à trois, elle n'est qu'une excuse pour permettre aux deux hommes de se retrouver, de jouir ensemble. D'ailleurs le climat de la scène est dramatisé par les éléments extérieurs; l'orage éclate, il fait tempête et c'est presque le déluge. La caméra se promène discrètement sur les corps, s'attachant surtout aux touches échangés par les deux frères. Juliana est la seule personne à connaître la relation des deux hommes. Elle devient un témoin gênant. Elle est à éliminer, car la maison des deux frères est un lieu sacré, défendu à tous.

Le film aborde un thème tabou: l'inceste doublé d'une relation homosexuelle. Notre monde moderne ne peut encore aborder ce thème de façon ouverte. Je me demande aussi pourquoi on n'en parlait pas dans le résumé du film, ni dans les critiques.

Je voudrais faire un parallèle entre ce fait et le traitement de l'homosexualité dans les films du festival de cette année (enfin ceux que j'ai vus). Le thème était très populaire l'an dernier (on n'a qu'à penser à certains des films présentés: Twice a Women, Ernesto, Army of Lover's etc.). Cet année ce thème était presqu'inexistant il faut croire qu'on n'est plus à la mode — mais il y avait tout de même "Dear Boys", et quelques autres films qui parlaient un peu des gais. Cependant j'ai trouvé que beaucoup de films étaient... comment dire à tendance négative (Manoa, La pureté du coeur, Sauve qui Peut (La Vie). Il ne faut pas oublier les allusions plus positives faites dans "Palermo oder Wolfsburg" où les amitiés des filles dans "Les parents du Dimanche".

J'espère qu'un jour nos drames gais ne serons plus une question de mode mais seront représentatifs de la réalité vécue par les gais-es.

René Lavoie

Anthracite

Film français écrit et réalisé par **Edouard Niermans** (1980). 90 min. Images: Bernard Lutic. Interprètes: Bruno Cremer, Jean Bouise, Jean-Pol Dubois, Jérôme Zucca, Roland Bertin, Jacques Bonnafé. Présenté au cinéma St-Denis lors de la 8ième semaine du cinéma québécois, section "Vues d'ailleurs". A venir en salle commerciale.

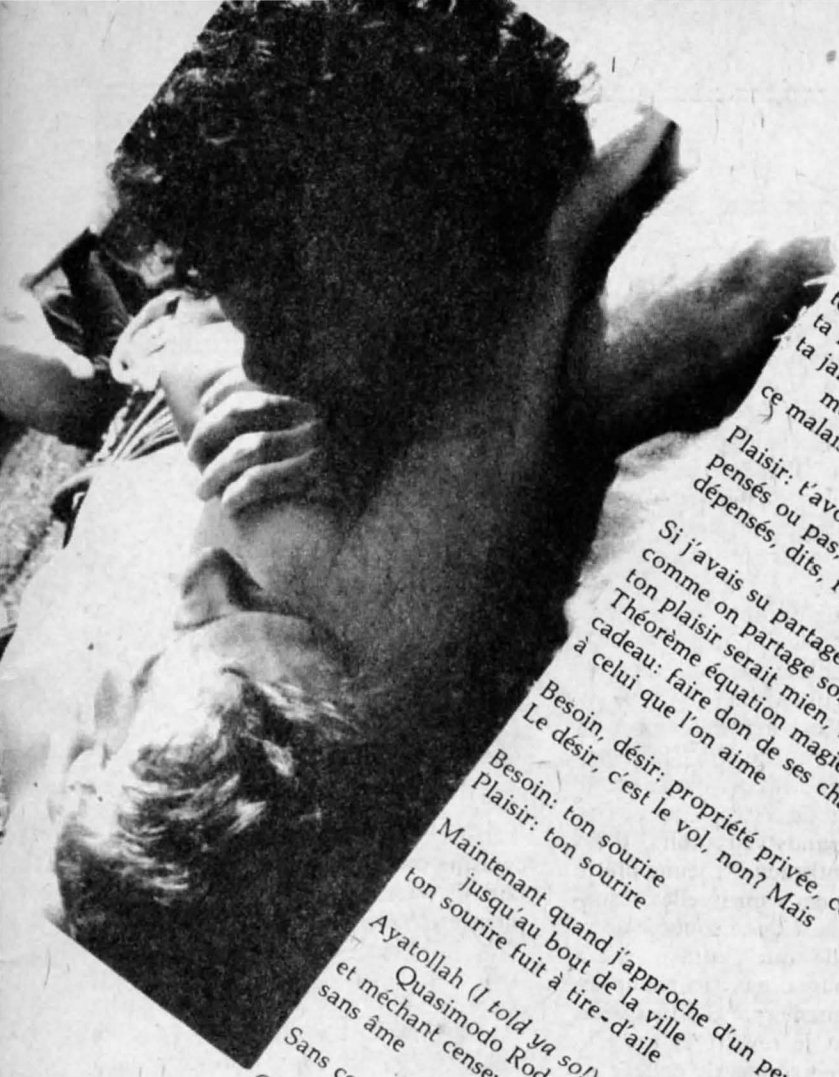
Dans la nuit, devant une grande bâtisse, un prêtre égrène une litanie de noms. Des adolescents quittent le collège pour un dimanche, les autres y restent. Ce sont les vingt-quatre heures suivantes que va décrire Edouard Niermans. La haine des pensionnaires se cristallise autour de Pierre, un garçon silencieux aux grands yeux noirs. Il est le protégé d'"Anthracite", jeune prêtre dévoré d'exigences spirituelles, surnommé ainsi à cause de sa soutane noire et de la grisaille qui s'attache à sa personne. Autour d'eux gravitent les autres garçons, menés par Scittivaux-la-hargne, Fouquet le révolté et un gros boulimique. Le personnel du collège est composé de demeurés hérités de l'Assistance publique ou de tarés de familles, de vieillards hébétés, et exploités (avec amour, sans doute), images vivantes, quand même, de ceux qui perdent, ou n'auraient jamais pu gagner. Le recteur, dans son petit musée, s'occupe de ses oiseaux empaillés. Le préfet des études est d'une autre trempe: l'image même du Jésuite. Il connaît ses jeunes monstres, il sait qu'ils aiment la poigne. Même la révolte, celle de Fouquet, qui crie son dégoût du haut des toits, conforte l'institution. On ne le renvoie pas, mais on le fait fouetter par le surveillant manchot. Quant à Pierre, "Anthracite" ne sera que la caricature du père qu'il n'a plus et dont il a besoin. L'échec de l'amour fait le lit de la haine ou, à tout le moins, du mépris. Qui plus est, la jeunesse ne pardonne pas à la faiblesse. Peut-être aime-t-elle qu'on l'aime avec une sorte d'autorité; sinon, elle ne le supporte pas. Avec force et subtilité, Niermans décrit le crescendo de haine qui va balayer Anthracite. Jusqu'au reniement de Pierre, qui le rouera de coups, au sursaut final du jeune prêtre, à la chaleur humaine qu'est seul à lui témoigner le domestique rejeté comme lui. "Il y a bien peu d'amour dans tout cela", dit le préfet, dont la lucidité et le



cynisme ont quelque chose d'effrayant, tant ils sont le fruit d'une bonne conscience et d'un sentiment d'élitisme. Et c'est justement ce qui est passionnant dans "Anthracite": ce que nous découvrons, c'est l'enfance des chefs. Tout repose sur une savante répartition des défaites et des oppressions. Les rapports sont souvent très vrais, très forts — à commencer par le silence, cette arme de l'enfance et de l'adolescence. Pour un premier film, la maîtrise de Niermans est tout à fait surprenante. L'histoire se déroule la nuit — avec une échappée pour la promenade sur les collines autour de Rodez — et la caméra traque les personnages dans de longs couloirs, un dortoir et un réfectoire militaires. Pour tous ceux qui ont connu nos collèges classiques des années cinquante et soixante, la reconstitution est d'une absolue fidélité. Jusque dans les détails du cours de gymnastique à base de sadisme, de la scène théâtrale en travesti. La justesse du ton est à rapprocher du roman de Robert Musil, **Les désarrois de l'élève Toerless.**

C'est un film bien écrit: je veux dire, efficace, dans ses scènes et ses dialogues en fonction du rôle de l'image. Mais le film n'est pas sans défauts: le petit nombre de collégiens par exemple dans un si grand bâtiment; les moyens financiers paraissent avoir été minimes pour la production. C'était peut-être une exigence de Niermans lui-même, qui refusait l'abondance des moyens et un certain luxe pour ne s'en tenir qu'à la rigueur de son sujet.

Gilles Castonguay



A Jeannot avant d'oublier

Le jeune homme du bar m'étonnait sciemment:
"Pour toi c'est un plaisir, pour moi c'est
un besoin".
C'est pourtant simple et pas très clair.
Pour nous, c'est juste le contraire:
besoin pour moi, pour toi plaisir.
Les mots traînaient là pour le dire
dans un bar gai: besoin, plaisir

Besoin: t'aimer, te le redire, j'aime
tes pieds, tes yeux, ta bouche, tes cheveux
ta hanche (pêle-mêle) ce désir
ta jambe longue et blanche (j'en compte au
moins deux)
ce malaise de mort à ton côté

Plaisir: t'avoir, se voir, tes mots
pensés ou pas, mes mots
dépensés, dits, repentis

Si j'avais su partager mon besoin
comme on partage son plaisir
ton plaisir serait mien, mon besoin serait tien
Théorème équation magie Vertigineux
cadeau: faire don de ses chaînes
à celui que l'on aime

Besoin, désir: propriété privée, condamnée, viol
Le désir, c'est le vol, non? Mais

Besoin: ton sourire
Plaisir: ton sourire

Maintenant quand j'approche d'un peu près,
jusqu'au bout de la ville
ton sourire fuit à tire-d'aile

Ayatollah (*I told ya so!*) Othello Golaud
Quasimodo Rodolfo Bête
et méchant censeur sans soeur ni frère
sans âme
Sans coeur?

Ça fait que *ba-bye, baby, ba-bye*
Belle Esméralda Mélisande envolée
Desdémone otage américain Mimi
Phoebus
I think I'm gonna di-ie, Good-by, my love
Qui? C'est le nom grec du soleil

B.A.R. (1980)

Monsieur Désir

Goût et promenade

Du goût, de meilleur goût
possible, avec des cuisses qui traversent
les promenades, détails je les savoure
publiquement, des faiblesses dans ma
voix pour dire l'étonnement: il rencontre
souvent des coupables et des complices; dans le
parc il s'est retiré, lorgne et respire
concurremment, il consent à certains
devoirs droits, acquiesce aux érections, en
voilà des bonnes, les meilleures seraient
derrière les buissons, il n'a plus besoin
d'aide: "Tu m'as fait des signes comptables,
de très savant goût par désir
professionnel".

André Roy

MONSIEUR DÉSIR

Émotion et parc

Particulièrement l'émotion,
l'émotion, la vue du parc, les mobiles
obscurs quand je me suis approché, les
que j'y risquerais ma lucidité; je ferme les
yeux, pense au bon amant, celui qui se plie
aux usages, à mon désespoir, celui qui a
peu de vertus mais beaucoup d'idées
sur l'urgence d'aimer; panoplie des
gestes, écriture d'insecte et ta franchise
quant à la drague, aux étreintes, aux fluides.
Je m'excuse parce que je suis
particulier, en bonne santé, avec mes
liquides et mes émotions.

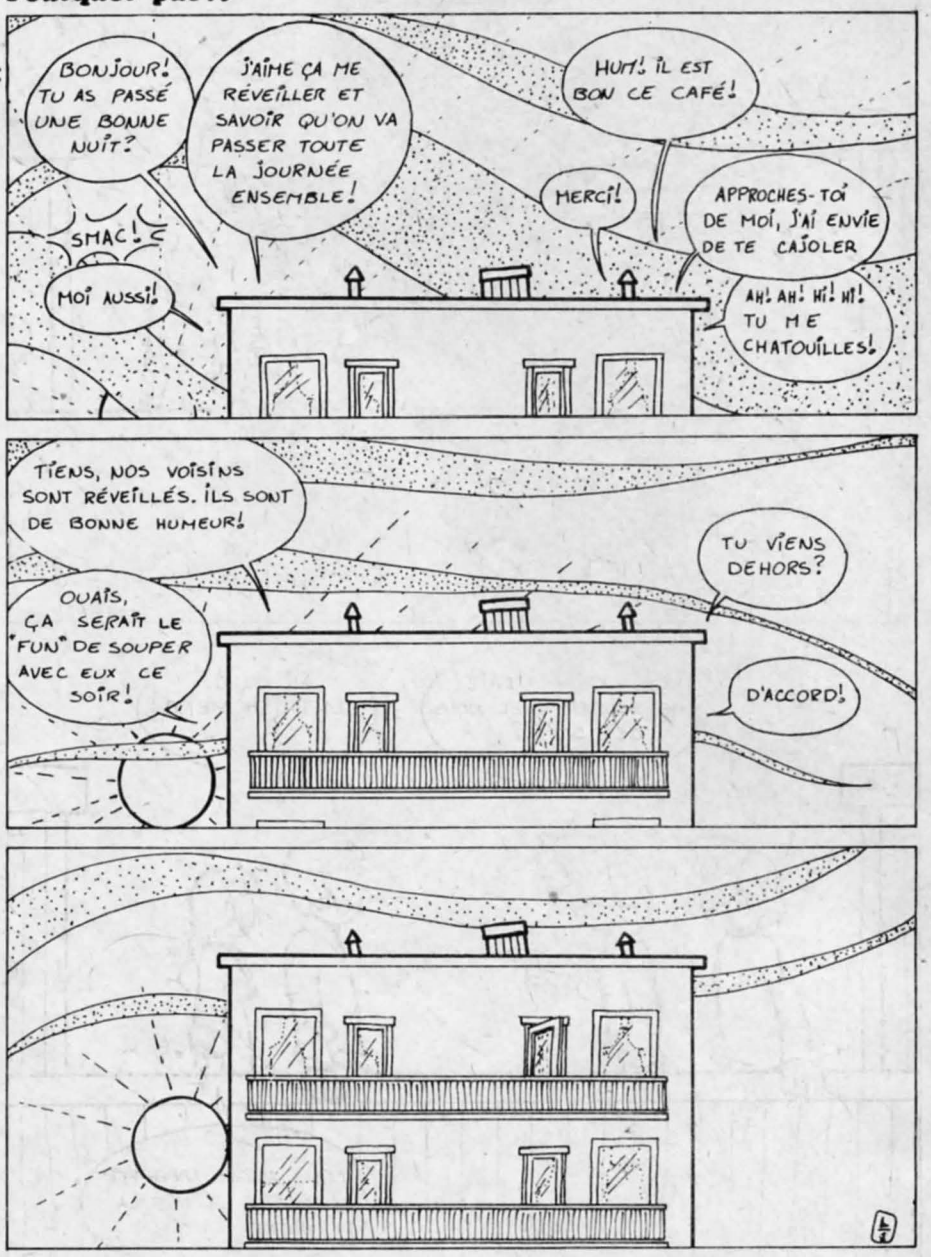
André Roy

Cette bande dessinée et ce texte sont extraits d'une publication conjointe de la Clinique des Jeunes Saint-Denis et du Bureau de Consultation Jeunesse, destinée aux jeunes. Je reparlerai de ce cahier dans le prochain numéro du **Berdache.**

Pierre Quenneville



Pourquoi pas?!

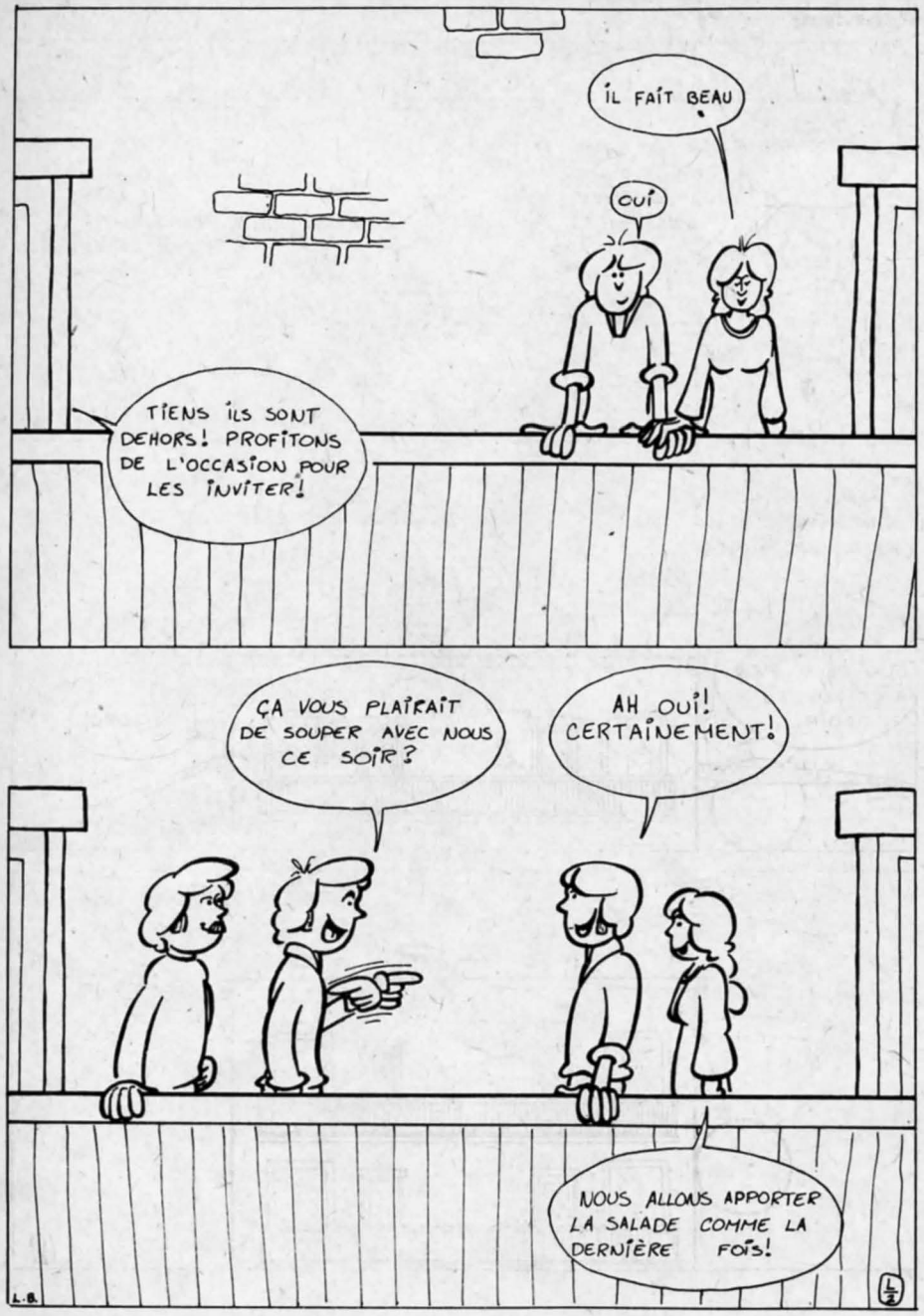


L'homosexualité, une réalité comme une autre

Beaucoup de gens ont des rêves et des fantasmes homosexuels. Au cours de l'enfance ou de l'adolescence, plusieurs garçons et filles ont des expériences homosexuelles. Nombre d'adultes en ont aussi. Toutes ces personnes ont donc, à un moment ou l'autre de leur vie, des comportements homosexuels. Toutefois, cela n'implique pas que ces personnes ont une orientation exclusivement homosexuelle.

Notre orientation sexuelle, c'est-à-dire la façon dont on est attiré sexuellement, n'est pas figée. Elle peut changer selon l'évolution de nos désirs, de nos apprentissages et de nos expériences affectives et sexuelles.

Dans la plupart des sociétés et à toutes les époques, l'homosexualité a existé. Cependant, la reconnaissance et l'acceptation de l'homosexualité varient selon les époques et les diverses cultures. Pourquoi alors les homosexuels et les lesbiennes ont-ils à subir tellement d'incompréhension et d'ennuis de la part de notre société? Comment expliquer que l'on continue d'avoir une attitude si négative envers eux? Cette forme d'expression de la sexualité bouleverse plusieurs valeurs, normes et rôles vécus par la majorité hétérosexuelle et très peu de gens acceptent facilement de les remettre en question. On interprète alors, à tort, les gestes homosexuels comme des actes pervers ou dénaturés. Les homosexuels et les lesbien-



Adresses utiles

Quand il s'agit de CONTRACEPTION, de MALADIES TRANSMISES SEXUELLEMENT (MTS), de la PILULE DU LENDEMAIN, de la POURSUITE D'UNE GROSSESSE; d'une RÉFÉRENCE POUR UN AVORTEMENT ou de toutes autres questions sur la sexualité, il est possible de s'adresser:

- à l'infirmière, au travailleur social, à l'éducateur-sexologue ou au psychologue de l'école ou du CEGEP;
- au Centre Local de Services Communautaires (CLSC) du quartier ou de la région;
- à la Clinique de Planning Familial de l'hôpital de la région;
- à l'Association du Planning des Naissances de la région;
- au Centre de Services Sociaux (CSS) de la région;

ou encore à l'une des adresses suivantes:

- Clinique des Jeunes St-Denis
  1609 rue St-Denis
  Montréal
  H2X 3K3
  Tél.: (514) 844-9333
- Fédération du Québec pour le Planning des Naissances
  3826 rue St-Hubert
  Montréal
  Tél.: (514) 842-9501

Quand il s'agit d'HOMOSEXUALITÉ, il est possible de s'adresser à:

L'Association pour les Droits de la Communauté Gaie du Québec
C.P. 36, Succursale C
Montréal
H2L 4J7
Local: 1264 rue St-Thimotée
Tél.: (514) 843-8671
Permanence: lundi et mardi de 19h30 à 22h00

nes, comme beaucoup de minorités, sont souvent rejetés et opprimés. Ce rejet explique qu'ils peuvent avoir des difficultés à s'accepter eux-mêmes et qu'ils peuvent également être susceptibles de développer des tendances à la culpabilité ou à la dévalorisation de leur personne. Cela ne veut pas dire que les personnes d'orientation homosexuelle sont moins «équilibrées» que d'autres, mais bien qu'elles rencontrent davantage d'hostilité en raison de leur préférence sexuelle. Heureusement, ces attitudes commencent de plus en plus à disparaître et dans plusieurs pays, comme le nôtre, il existe maintenant des mouvements qui œuvrent pour la reconnaissance des droits des homosexuels et des lesbiennes.

L'expression de la sexualité est le résultat d'un ensemble de facteurs biologiques, psychologiques et sociologiques. Le comportement sexuel se façonne à partir du corps, de la perception de soi, de l'éducation, de l'apprentissage, des modèles que propose la société, etc. L'homosexualité, comme l'hétérosexualité, est la somme de multiples facteurs et aucun d'eux ne peut individuellement expliquer l'orientation sexuelle.

Nous acceptons généralement que les hommes et les femmes se fassent des avances et tous deux sont libres d'accepter ou de refuser. Ne devrait-il pas en être de même lorsque l'approche est de nature homosexuelle?

POUR S'ABONNER AU BERDACHE
écrire à : A.D.G.Q., c.p. 36, succ. C, Montréal, Qc, H2L 4J7
et joindre un montant de $6. pour un an (10 numéros)

MONTRÉAL

L'Auberge Inn
1074, McKay
Les Beaux Esprits
2073, St-Denis
La Boîte en Haut
1320, Alexandre de Sève
Les Boulamites
3660, St-Denis
Boutique Pour Toi
402A, Lafleur (LaSalle)
Bud's
1250, Stanley
Café Les Entretiens
1577, Laurier est
Café Le Funambule
3817, St-Denis
Café Lincoln
4479, St-Denis
Café Nelligan
550, Dorchester est
La Chaconne
338, Ontario est
Club des Légionnaires Gais
6262, St-Laurent
Cinéma Ouimettoscope
1204, Ste-Catherine est
Cinéma Parallèle
Café Méliès
3682, St-Laurent
Cinéma Outremont
1248, Bernard ouest
Coop St-Louis
515, Marie-Anne est
L'Entre-Peau
5750, Fullum
La Feuille de Vigne
1252, Bleury
Le Gant de Velours
2077, Victoria
Gay Social Services Project
5, Weredale Park
Jonas
201, de la Commune ouest
Librairie l'Androgyne
1217, Crescent
Librairie Le Bouquineur
3828, St-Denis
Librairie Campus
3762A, Masson
Librairie La Différente
1200, De Maisonneuve est
Librairie Du Lu
855, Duluth est
Librairie l'Étincelle
325, Ste-Catherine est
Librairie des Femmes d'Ici
3954, St-Denis
Librairie Flammarion
1243, University
Librairie Flammarion
4280, St-Denis
Librairie Gutenberg
3453, St-Denis
Librairie Opuscule
4690, St-Denis
Normand Martel Homme
3835, St-Denis
L'Objet St-Denis
3804, St-Denis
Aux Petits Oiseaux
1596, St-Laurent
L'Oiseau Moqueur
940, Rachel
PJ's
1422, Peel
Au 1419
1419, Drummond
Réflexion
1202, Ste-Catherine ouest
Restaurant Le Bal St-Louis
82, Prince-Arthur est
Restaurant L'Entresol
500, Duluth est
Restaurant Le Haut-Pluriel
935, Duluth est
Restaurant Jardin de Panos
521, Duluth est
Rest. L'Omelette St-Louis
163, Sherbrooke est
Rest. La Petite Bouffe
533, Duluth est
Restaurant Le Petit Péché
4457, St-Denis
Rest. Le Rumin'en Vert
534, Duluth est
Au Ridicule
1224, Drummond
La Ripopée
3432 St-Denis
La Rose Rouge
1160, McKay
Sauna Cristal
4107, St-Denis
Sauna 456
456, LaGauchetière ouest
Sauna St-Hubert
6344, St-Hubert
Sex Shop Bleury
1243, Bleury
Sex Shop Priape
1661, Ste-Catherine est
Sex Shop Zeus
1366A, Ontario est
Sur Deux Roues
1565, Laurier est
Tabagie Varimag
826, Ste-Catherine est
Taverne Bellevue
151, Ste-Catherine est
Taverne Gambrinus
Wolfe & Ontario
Taverne Lincoln
4481, St-Denis
Taverne Le Monarch
164, Ste-Catherine est
Taverne de Montréal
1415, St-Laurent
Taverne Le Plateau
73, Ste-Catherine est
Taverne Ste-Catherine
Ste-Catherine & Papineau
Taverne Square Dominion
1243, Metcalfe
Théâtre des Voyagements
5149, St-Laurent
Vol de Nuit
14, Prince Arthur est

QUÉBEC

Le Ballon Rouge
811, St-Jean
Café Latin
8 1/2, Ste-Ursule

Chaque mois, LE BERDACHE est également distribué aux adresses mentionnées sur ces deux pages au Québec et ailleurs !

Le Carafon
Rue St-Jean
C.H.A.L.
175, Prince Édouard
Cinéma Cartier
1019, Cartier
G.G.U.L.
Université Laval
Le Hobbit
700, St-Jean
Librairie Pantoute
1196, St-Jean
Sauna Le Bain
920, St-Jean
Sauna Le Bain 165
165, Ch. Ste-Foy
Sauna L'Hyppocampe
31, MacMahon
Tabagie D'Youville
Rue St-Jean
Taverne Mallette
698, d'Aiguillon
Taverne Select
925, d'Aiguillon
Vénus Disco Bar
157, Ch. Ste-Foy

OUTAOUAIS

Coral Reef Disco
30, Nicolas, Ottawa
Domino Cruising Bar
200, boul. Sacré-Coeur, Hull
Épicerie Marc
420, Rideau, Ottawa
Librairie-Tabagie Cartier-Migneault
200, Pl. du Portage, Hull
Librairie Sister Bookshop
35, Clarence, Ottawa
Pharmacie Audette
200, Place du Portage, Hull
Sacs Disco Bar
177, Place du Portage, Hull
Sauna Club Bath
1069, Wellington, Ottawa
Variétés érotiques
62 Eddy, Hull

PROVINCE DE QUÉBEC

ALMA

Bar aux Maîtres
120, Dequen nord

CHATEAUGUAY

Restaurant Guy Bernard
208, St-Jean Baptiste

CHICOUTIMI

Les Bouquinistes
392, Racine est

DRUMMONDVILLE

Bar Paradiso
2272, Boul. Mercure

GRANBY

Brico Sex
20, Gill
Le David
197, Principale

MONT-CARMEL

Samba Gay Bar
4531, Route 157

MAGOG

Le Club 31
612, Sherbrooke

PIEDMONT

Auberge Lumbda
700, Principale

ST-JOSEPH-DE-LA-RIVE

La Maison Sous Les Pins
352, Principale

SHERBROOKE

La Rencontre
13, Bowen sud

TROIS-RIVIÈRES

Léo Disco Bar
1075, St-Maurice
La Maison Blanche
200, St-Georges

CANADA

Glad Day Bookshop
4, Collier St.
Toronto, Ontario

ÉTATS-UNIS

Glad Day Books
200, Broomfields St.
Boston, Mass.

W.W.3
141, Allen St.
New York City

ROYAUME-UNI

Gay's Word
66, Marchmont St
London, W.C.1

FRANCE

Les Mots à La Bouche
35, Simart
Paris

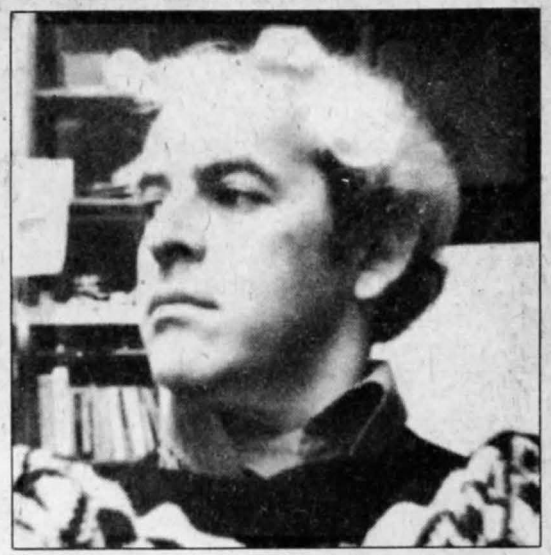


ÉDITIONS AUBIER DIFFUSION FLAMMARION

en vente dans toute bonne librairie



$34.00



Comment définir **Ralph Steadman?**

Il appartient surtout à cette espèce rare d'humoristes qui écrivent avec autant de talent qu'ils dessinent.

"La vie sexuelle de l'être civilisé est gravement lésée; elle donne parfois l'impression d'une fonction à l'état d'involution."

(Malaise dans la civilisation)

Une biographie fort peu orthodoxe de Freud dessinée et racontée par un humoriste de grand talent.

"Ayant décidé d'illustrer les formes de mots d'esprit que Freud lui-même discute et analyse dans cet ouvrage relativement peu connu LE MOT D'ESPRIT ET SES RAPPORTS AVEC L'INCONSCIENT, je vis mes dessins devenir presque spontanément une série d'illustrations de sa vie."



ilhelm Stekel, l'un des « trois grands » dissidents du mouvement psychanalytique, connu pour sa compréhension du symbolisme des rêves, aimait affirmer que son succès avait dépassé celui de Freud. Bien qu'on trouvât dans son œuvre quelques idées brillantes et neuves, on y trouvait aussi parfois des suppositions farfelues d'un style plutôt journalistique. Il aimait se vanter de sa supériorité sur Freud en employant la formule suivante :

« Un nain juché sur l'épaule d'un géant verrait plus loin que le géant lui-même. »

Entendant cette remarque alors qu'il se rendait aux toilettes, Freud répliqua par un commentaire assez sec :

« Hum, c'est possible, mais ce n'est pas le cas pour un pou sur la tête d'un astronome ! »

Nous avons là une sous-espèce de **mot d'esprit de l'ordre de la pensée** connu sous le nom de **représentation par le semblable,** également allié à la catégorie baptisée **double sens avec allusion.** Le mot « pou » renvoie à une foule d'opinions possibles relatives à Steckel.

Par-delà les mots d'esprits, par-delà les lapsus freudiens et les descriptions brillamment comiques de Freud, à l'armée ou chez un barbier, en train d'écrire une lettre d'amour ou de raconter une plaisanterie équivoque; par-delà tout cela, quelque chose de beaucoup plus fondamental et de moins scientifique tente de se faire jour dans ce livre: le désir d'abattre les murailles de la prétention et de l'emphase universitaire qui, trop souvent, enserrent Freud et son oeuvre: le désir, en fin de compte, de montrer derrière le Freud amer, tyrannique et obsédé par la sexualité, un Freud humain qui rit, qui aime, qui doute, qui souffre.

